



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

G46. C. 20



E. BIBL. RADCL

~~_____~~
~~_____~~

100.121 + 38.

2

HISTOIRE
DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866



HISTOIRE DU CANADA ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR
LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où est amplement traicté des choses principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iusques à la prise qui en a esté faicte par les Anglois. — Des biens & commoditez qu'on en peut esperer. — Des mœurs, ceremonies, creance, loix & coustumes merueilleuses de ses habitans. — De la conuersion & baptesme de plusieurs, & des moyens necessaires pour les amener à la cognoissance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui se remarquent en la suite de l'histoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

*Mineur Recolleſt de la Prouince
de Paris.*

DEUXIEME PARTIE

A PARIS

*Chez Claude SONNIUS, rue S. Jacques à l'Escu de
Basle & au Compas d'or.*

M. DC. XXXVI.

Avec Priuilege & Approbation.

De leurs festins & conuiues tant de paix que de guerre, & des ceremonies qu'ils y obseruent.

CHAPITRE XV.

Suetone Tranquille, raconte que l'Empereur Octaue Auguste defendit à Rome l'exercice du ieu, & que nul ne peut inuiter autrui à manger chez soy, pour autant disoit il, qu'aux ieux, aucun ne s'abstient de blasphemer contre les Dieux, & aux festins de maldire || de son prochain, ce que ce victorieux 290 peuple obserua religieusement un long temps, plus admirable en ceste victoire de soy-mesme, se priuant de son propre contentement, pour obeir aux loix, que d'auoir subiugué l'ennemy par le fer où les plus vicieux peuuent remporter de signalées victoires, pendant qu'eux mesmes se laissent vaincre de leurs propres appetits.

Je ne voudrois pas neantmoins absolument condamner les honnestes entretiens & petites recreations, qui se font quelquesfois entre parens & amis par un pieux diuertissement, puis que cela sert à entretenir l'amitié & beneuolence mutuelle, comme un autre Job avec ses enfans, mais il faudroit qu'ils imitassent ceste mesme vertu & l'exemple, non de quelques auares Chrestiens, mais des anciens Payens, qui donnoient aux pauvres & souffreteux les reliefs de leurs festins & banquets, qui par ce moyen se rendoient meritoires où les nostres sont ordinairement vicieux.

Le Philosophe Aristide en une oraison qu'il fist des excellences de Rome dit: que les Princes de Perse, auoient ceste coustume de ne s'asseoir iamais à table pour disner ou soupper, iusques à ce que aux portes de leurs Palais, leurs trompettes eussent sonné, & ce afin que là toutes les vefues & orphelins s'y assemblaissent, pour ce que c'estoit une loy entr'eux, que tout ce qui demouroit des tables royales fussent * pour les personnes necessiteuses. Et Plutarque en sa poli-
291 tique confirmant la mesme || chose pratiquée entre les Romains, dit: qu'ils ordonnerent, que tout ce qui demeureroit des banquets & conuiz, qui se faisoient ès nopces & triomphes, fut donné aux pauvres, vefues & orphelins.

Voilà des Loix qui ne doiuent point estre appellées payennes, bien qu'ordonnées & pratiquées par les Payens mesmes, mais plustost religieuses & chrestiennes, puis qu'elles sont fondées en charité, de laquelle nous faisons particulièrement profession, en receuant le baptesme.

Nos Sauuages, à la vérité, ne sont pas gens de si grande chere, qu'ils ayent besoin de faire sonner leurs tortuës, pour inuiter les pauvres à venir manger les restes de leurs festins, car outre qu'ils n'ont point de pauvres, ils n'ont aussi point de superflu. Ce n'est pas comme ès maisons de beaucoup de riches auaricieux, lesquels s'ils traictent leurs amis avec quelque abondance, ils se seruent des reliefs à leurs autres repas, & n'en font point de part aux pauvres que les vers & la putrefaction ne les y contraignent. Action digne de chastiment & non point de merite, car on ne doit rien

donner aux pauvres, qui ne soit honneste & bon s'il se peut, autrement ceste offrande est reiettee de Dieu, comme celle de Cain, qui donnoit le pire de son troupeau en sacrifice, où le bon Abel faisoit choix du meilleur, imité à present de plusieurs bonnes dames, & de personnes de merite, qui se priuent souuent des mets les plus delicieux de leur table, pouden faire part || aux 292
pauvres malades & necessiteux, qu'ils enuoyent visiter iusques dans les cachots & où ils sçauent qu'il y a necessité.

Quand quelqu'un de nos Canadiens ou Hurons, veut faire festin à ses amis, il les enuoye inuiter de bonne heure comme l'on faißt icy, mais personne ne s'excuse là, dont vous en voyez tels, sortir d'un festin pleins comme un œuf, qui du mesme pas s'en vont à un autre, où ils se racheptent s'ils ne peuuent manger, car ils tiendront à affront d'estre esconduits s'il n'y auoit excuse vraiment legitime, & que ce fut un festin à tout manger.

Le monde estant inuité, on met la chaudiere sur le feu, grande ou petite selon la quantité des viandes & le nombre des personnes qui doiuent estre de la fesse, tout estant cuit & prest à dresser, on va de rechef faire la seconde semonce, par ces mots Montagnais, comme à la premiere fois Kinatomigaouin, ie te prie de festin, & s'ils sont plusieurs Kinatomigaouinaou, ie vous prie de festin, lesquels respondent ho, ho, ho, & entr'eux Ninatomigaouinauo, nous sommes priés de festin. Mais les Hurons disent d'un ton plus graue & puissant en inuitant au festin : Saconcheta Saconcheta (qui est un mot qui ne deriue point neantmoins du

nom de festin, car Agochin entr'eux veut dire festin) lesquels s'y en vont à mesme temps avec leur escuelle & la cuillier dedans, qu'ils portent grauelement deuant eux avec les deux mains. Si ce sont des Algomquins *
293 qui fassent le festin, les Hurons portent leurs escuelles garnies d'un peu || de farine pour mettre dedans le brouet, à raison que ces Aquanaques en ont fort peu souuent, & puis c'est leur coustume.

Entrans dans la cabane chacun s'affied sur les nattes ou la terre nuë, ou pour le plus sur de petits rameaux d'arbres ou de cedre, les hommes au haut bout, & les femmes en suite, egallement des deux costez iusques au bas. Tout estant entré on dit les mots, après lesquels il n'est permis à personne d'y plus entrer, soit-il des conuiez ou non, ayans opinion qu'autrement il y auroit du mal-heur en leur festin, qui est ordinairement faict à quelque intention bonne ou mauuaise.

Les mots du banquet sont prononcez hautement & intelligiblement deuant toute l'assemblée par le maistre du festin, ou un autre à ce deputé, en ces termes : vous qui estes icy assemblez, ie vous fais sçauoir que c'est N. qui faict le festin, nommant la personne & l'intention pourquoy il est faict, & tous repondent du fond de l'estomach, ho, puis poursuiuant sa harangue dit les mots qui precedent le manger à sçauoir : Nequare, la chaudiere est cuite, & de mesme tout le monde respond, ho, ho, en frappant du poing contre terre, Gagnerou youri, il y a un chien de cuit; si c'est du cerf, ils disent Sconoton youri, & ainsi des autres viandes, nommant l'espece ou les choses qui sont dans la chaudiere, les unes après les autres, &

tous respondent ho, leuans la derniere sillabe à chaque fois, puis frappent du poing contre terre d'autant plus gaillardement qu'ils estiment ce fe- || fin & l'ex- 294
cellence des viandes qui leur doiuent estre seruies.

Les Montagnais ont cela de particulier qu'en disans les mots du festin, ils annoncent aussi si c'est un festin à tout manger, car quand ce n'est pas à tout manger, ils remportent le reste chacun à sa cabane, pour leurs femmes & leurs enfans, qui est une coustume loüable.

Cela faict les Officiers vont de rang en rang prendre les escuelles de tous, les unes après les autres, qu'ils emplissent de brouet avec leurs grandes cueillieres, & recommencent tousiours à remplir, tant que la chaudière soit nette, & si c'est un festin à tout manger, il faut qu'un chacun auale tout ce qu'on luy a donné, & s'il ne peut pour estre trop saoul, qu'il se rachapte de quelque petit present enuers le maistre du festin & fasse acheuer son escuelle par un autre, tellement qu'il s'y en trouue, qui ont le ventre si plein, qu'il leur bande comme un tambourin.

Ce grand Philosophe Platon cognoissant le dommage que le vin apporte à l'homme, quand il est pris avec excez, disoit : qu'en partie les Dieux l'auoient enuoyé ça bas, pour faire punition des hommes & prendre vengeance de leurs offences, les faisans (après qu'ils sont yures) quereller & se tuer l'un l'autre, comme il n'arriue que trop souuent par deça entre gens de petite condition & de petit esprit. Chose si hideuse, que pour en faire abhorrer le vice, les Lacede- || 295
moniens fouloient faire voir à leurs enfans leurs esclaués pleins de vin.

Or nos barbares en leurs festins sont exempts de ces mal-heurs là Dieu mercy, car on n'y presente iamais ny vin, ny biere, ny citre, & si quelqu'un demande à boire, ce qui arriue fort rarement, on lui donne de l'eau toute claire, non dans un verre, mais dans une escuelle ou à mesme le chaudron, qu'il auale gaillardement, & par ce moyen sont exempts d'iurognerie, qui est un grand bien & pour le corps & pour l'esprit, car il est croyable, que s'ils auoient l'usage du vin, qu'ils se rendroient intemperés comme nous, & puis feroient des furieux, comme on a veu en quelques Montagnais, coeffez d'eau-de-vie que les Mattelots leur traictent.

Nos Sauvages ont ie ne sçay quoy de prudent & venerable dans leurs desbauches, qu'ils ne s'emancipent point aysement en parolles & disputes, vont aux festins d'un pas plus modeste & representans ses magistrats, s'y comportent avec la mesme modestie & silence, & s'en retournent en leurs maisons & cabanes avec la mesme sagesse : de maniere que vous diriez voir en ces Messieurs là, allant à leur brouet, les vieillards de l'ancienne Lacedemone.

Valerius Leo, donnant un iour à soupper à Jules Cesar en la ville de Milan seruit à table des asperges, où l'on auoit mis d'une huyle de senteur, au lieu d'huyle commun*, il en mangea simplement sans faire semblant de rien, & tança ses amis qui s'en offensoient, en leur disant qu'il leur deuoit bien suffire
296 de n'en manger point si || cela leur faisoit mal au cœur, sans en faire honte à leur hôte, & que celuy qui se plaignoit estoit bien inciuil & mal appris.

Personne ne se plaint du mauuais gouft des viandes aux feftins de nos Canadiens, on ne dit point elles font trop cuittes, elles font mal nettes, trop efpicées, mal falées, la fauce en eft amer & d'un gouft fade, qui me faiët bondir le cœur & me rait l'efprit du corps, non : mais on y mange fimplement les viandes feruies & telles que le maïftre les donne, fans faire la mine & se plaindre de chofe qui foit, pour n'eftre eſtimé impertinent, croyans que le cuiſinier & celui qui traite ont taſché de bien faire, & que de les blaſmer ſeroit ſe rendre blaſmable ſoy-meſme.

Ils font quelquefois des feftins où l'on ne prend que du petun avec leur petunoir, qu'ils appellent Anondahoin : & en d'autres où l'on ne mange rien que des petits pains de bled d'Inde, cuits ſous les cendres chaudes. Aucune fois il faut que tous ceux qui font au feſtin ſoient aſſis à pluſieurs pas l'un de l'autre, & qu'ils ne ſe touchent point. Autre fois quand les feſtinez ſortent, ils doiuent faire une laide grimace à leur hoſte, ou à la malade, à l'intention de laquelle le feſtin aura eſté faiët. A d'autres il ne leur eſt permis de laſcher du vent 24. heures, par une opinion qu'ils en mourroient incontinent après, quoy qu'ils mangent en tels feſtins que chofe fort venteuſe, comme font une eſpece de petits pains bouillis.

Quelquefois il faut après qu'ils ſont bien ſaouls & ont le ventre bien plein, qu'ils || rendent gorge au- 297
prés d'eux, ce qu'ils font facilement & ne s'en tiennent pas moins honneſtes & ciuils car eſtant l'ordre ils l'oſeruent comme action de religion ou de ſuperſtition, car telle eſt leur religion de croire à leurs folles

penfées, & aux aduis de leurs charlatans qui fçauent fe donner du crédit, & auxquels ils ont tant de croyance, que s'ils auoient obmis la moindre ceremonie de leur ordonnance, ils croiroient auoir commis une grande faute & s'en confefferoient misérables. Il me fouuient à ce propos auoir leu dans Florimond de Remont, d'une certaine herefie ou faufle religion obseruée dans l'estat de Hollande (à mon aduis) qui permettoit à ses sectateurs de mettre en effet (s'ils pouuoient) tout ce qui leur venoit premier en fantafie, fut honnefte ou non conuenable, car difant le Sainct Esprit me l'a inspiré cela fuffisoit pour se mettre en besongne, & Dieu fçait comme tout alloit au profit des maîtres Milourds, & au contentement des malins esprits qui auoient là leur empire.

Aussi nos Sauuages reuans qu'il nous fallut faire mourir, il ne faudroit point d'autre arrest pour nous tous mettre à mort, car comme ie viens de dire ils croyent parfaitement leur songe, & ne veulent pas qu'on s'en mocque, ny d'aucune de leurs singeries pour exorbitantes qu'elles soient, hélas il y a assez de Chrestiens qui ne font pas moins superstitieux, & qui adorent leurs penfées & leurs songes de la nuit, 298 autant superstitieusement || que les Sauuages mesmes, de quoy font encore foy beaucoup de bonnes femmes, qui nous en demandent les explications, autant difficiles à donner qu'il y a de difficulté de croire les vaines propheties.

De quelque animal que soit le festin, la teste entiere est tousiours présentée au principal Capitaine, ou a un autre des plus vaillans de la troupe, pour tesmoi-

gner l'estime que l'on fait de la vaillance & vertu, comme nous remarquons chez Homere aux festins des Heros, c'est à dire les Princes ou hommes extraordinairement vertueux & nobles, dans le sang desquels est meslé ie ne sçay quoy de diuin, en un mot Heros est un homme tres-sage & genereux, qui a mis à chef quelque signalée entreprise, qu'on leur enuoyoit quelque piece de bœuf pour honorer leur vertu, ce qui semble estre un tesmoignage tiré de la nature, puis que ce que nous trouuons auoir esté pratiqué ès festins solemnels des Grecs, peuples polis, se rencontre en ces Sauvages par l'inclination de la nature sans cette politesse.

Pour les autres conuiez qui sont de moindre consideration, si la beste est grosse, comme d'un ours, d'un eslan, d'un grand esturgeon, de plusieurs assihendos, ou bien de quelqu'un de leurs ennemiz, chacun a un morceau de la beste, & le reste est demincé dans le broüet. C'est aussi la coustume que celuy qui fait le festin ne mange point pendant iceluy, ains petune, chante ou entre- || tient la compagnie de quelque dis- 299
cours. l'y en ay veu neantmoins quelqu'uns manger, contre leur coustume, mais peu souuent, car mesme quand un particulier me faisoit festin, moy seul ie mangeois & ne pouuois gaigner sur eux de manger un morceau avec moy, ny pendant que i'estois à table, ce qui m'estonnoit au commencement, mais depuis i'ay esté sçauant en toute leur * ceremonies fondées sur des imaginations d'esprit plustost que sur des expériences.

Pour dresser la ieunesse à l'exercice des armes, & les

rendre recommandables par le courage & la proûesse, qu'ils estiment plus que toutes les richesses de la terre, ils ont accoustumé de faire des festins de guerre, & de resjouissance, pendant lesquels les vieillards avec les ieunes hommes, les uns après les autres, ayans une hache en main, une masse ou quelque autre instrument de guerre, font des merueilles (à leur opinion) d'escrimer & faire des armes, usans de paroles menaçantes & de mespris, comme si en effect ils estoient aux prises avec l'ennemy.

Au commencement que ie me trouuay en de ces festins, ie ne sçauois comment bonnement prendre ces escrimes, car le taillant de la hache, ou le vent de la masse, approchoit par fois si près de mes oreilles que ie ne les trouuois pas bien asseurées, de quoy s'aperceuans les Sauuages ils s'en prenoient à rire, & me disoit Etagon prens courage, car ces escrimeurs
300 ont la main tellement asseurée || qu'il ne leur arriue
iamais de bleffer nonobstant le hazard.

Si c'est un festin de victoire & de triomphe, en faisant des armes, ils chantent d'un ton plus doux & agreable, les louanges de leurs braues Capitaines, qui ont bien tué de leurs ennemis de guerre, puis se rassioient & un autre prend la places' iusques à la fin du festin que chacun se retire, après auoir fait les ordinaires remerciemens du pays Onne ottaha, ie suis saoul, ou satani, ie suis rassasié, en frappant doucement leur ventre de la main ho ho ho Onianné, voyla qui est bien. Mais quand ce qu'ils mangent leur agrée vous leur entendez dire de fois à autre à Houygahouy mécha, voyla qui est bon, & les Montagnais Tapoué nimitifon, en verité ie mange.

Je n'ay point remarqué que nos Huronnes fassent des festins entr'elles, comme font quelquefois en Hyuer les Canadiennes & Montagnaises en l'absence de leurs marys, car comme elles ont peu souuent de la viande, & du poisson, qui ne soit sceu de leurs domestiques, il y a tousiours quelque * hommes dans les cabanes, qui les pourroient accuser & apporter du trouble entre elles & leur * marys, lesquels quoyque sans ialousie, ne trouueroient pas bonnes ces petites friponneries s'ilz n'y estoient appelez.

Les Canadiennes & Montagnaises ont un moyen plus facile de se consoler & faire leurs petites assemblées, car comme leur * || marys font à la chasse, qui 301 est ordinairement pendant les grandes neiges, elles se donnent le mot, & ayans chacune choisy de la meilleure viande, elles en font de rostie, & de botuillie qu'elles mangent en quantité, le plus souuent iusques à rendre, puis c'est à rire, à gauffer, & faire des contes à plaisir, qui leur mettent à toutes le cœur à ioye; puis elles se font des confessions generales de toute leur vie passée, ou ~~elles~~ les adioustent plustost qu'elles ne diminuent, non par deuotion ou de contrition, mais plustost pour faire voir qu'elles n'ont pas tousiours esté nyaïses ny vescu en bestes, comme disent les femmes mal sages, ie croy neantmoins qu'en tout cela il y a souuent plus de plaifanteries que de malices, & qu'elles sont plus plaïsantes que des-honnestes. Ainsi lisons nous en nos Croniques d'un ieune Religieux fort iouial duquel s'estant enamouraché certaines femmes ou filles, elles le firent entrer dans leur chambre sous pretexte de luy donner l'aumosne, puis l'ayant

enfermé sous clef le voulurent contraindre de contenter leur deshonesteté, ce qu'ayant absolument refusé, elles l'estranglerent & firent mourir misérablement, ce qui fut sceu par nos Religieux qui louerent Dieu, que ce Frere en un aage si tendre, si gay & iouial de son naturel, auoit pû (assisté de la grace de Dieu) résister à la furie de ces femmes.

302 Ces matrones ont la prudence & le soin de briser leurs assemblées auant le retour de || leur* marys, & se rendent toutes si sages que vous diriez à les voir qu'elles n'ont toutes de consolation qu'en la presence de leurs marys, ausquels elles tiennent de la viande toute preste, & du bouillon tout chaud, qu'elles leur font aualler quand ils arriuent pour les delasser, qui est une inuention admirable, car ils tiennent par experience, que quand ils boiuent leur bouillon, ou faute d'iceluy de l'eau chaude allans ou reuenans de la chasse, ils n'ont iamais les iambes roides.

Les hommes font aussi leurs festins, & à diuerses intentions ainsi que font nos Hurons, ou par recreation ou pour gratifier un amy, ou pour obseruer un songe, à la pluspart desquels il faut tout manger ou creuer à la peine, & pour plusieurs autres intentions & respects que nous ne sçauons pas, mais si c'est pour auoir bonne chasse, ils se donnent bien de garde que les chiens n'en goustent tant soit peu; car tout seroit perdu & leur chasse ne vaudroit rien à leur dire, mais qui croiroit une telle sottise.

Comme le Pere Joseph le Caron, & l'un de nos freres se trouuerent un Hyuer avec eux, un barbare nommé Mantouiscache, songea que Choumin auoit

tué un eslan de la teste duquel il auoit fait festin avec du bled d'Inde qu'il auoit enuoyé querir à Kebec, 8. ou 9. lieuës de luy. Le lendemain il dit son songe à Choumin auant qu'il allast à la chasse, à laquelle il frappa ce iour là mesme un ieune eslan deux fois de son espée, sans || qu'il pût l'aborder ny l'atteindre, pour luy donner un dernier coup, de maniere qu'il fut contraint (à cause qu'il se faisoit tard) de laisser là sa beste, & s'en retourner à sa cabane, où il conta à son songeur ce qui luy estoit arriué, qui luy respondit qu'asseurement la beste estoit morte, & l'enuoyerent chercher le lendemain matin par un de leur * parens, qui la trouua abbatue à trois lieuës de leur cabane, cent pas d'où elle auoit esté frappée. 303

Ce fut là une heureuse rencontre pour luy & toute leur famille, car ils se regalerent & se remplirent à plaisir, après auoir enuoyé querir du bled d'Inde à Kebec, qui fut l'accomplissement du songe de Mantouiscache. Je ne veux pas gloser là dessus, mais j'admire que le Diable ayt pû si precisement coniecturer tout ce qui deuoit arriuer, car encor bien que Choumin pût en auoir dit quelque chose par esperance, la chose n'estoit point assurée, & pouuoit ne point arriuer, car enfin le Diable ne sçait pas les choses futures que par des coniectures, si Dieu ne luy reuele pour la punition de ceux qui ont recours à luy.

Je m'oublois de dire qu'aux repas ordinaires de tous nos Sauvages, aussi bierrqu'en leurs banquets & festins, on donne à un chacun sa part, d'où vient que s'il y a de la viande ou du poisson à departir, il n'y en a que 3. ou 4. qui ayent ordinairement les meilleurs

304 morceaux, car il n'y en a pas souuent pour || tous, & si perfonne ne s'en plaint. Pour la fagamité elle eft departie egallement à tous, autant au dernier comme au premier avec un tel ordre que tout le monde reſte content.

*Des dances, chanſons & autres ceremonies ridicules
de nos Hurons.*

CHAPITRE XVI.

Nos Sauvages, & generally tous les peuples des Indes Occidentales ſont de grands chanteurs, & ont de tous temps l'usage des dances ; mais ils l'ont à quatre fins : pour agreer à leurs demons, qu'ils penſent leur faire du bien, ou pour faire feſte à quelqu'un de leurs amis ou alliez, pour ſe reſiouyr de quelque ſignalée victoire, ou pour preuenir & guerir les maladies & infirmités qui leur arriuent. Lorſqu'il ſe doit faire quelques dances, nuds, ou couuerts de leurs brayers, à la diſpoſition du malade, du Medecin, ou des Capitaines du lieu, le cry ſ'en fait par toutes les ruës de la ville ou village, à ce que tous les ieunes hommes, femmes & filles ſ'y trouuent à l'heure & iour ordonné, matachiez & parez de ce qu'ils ont de plus beau & precieux, pour faire honneur à la feſte, & obtenir
305 par ces ceremonies l'entiere gue- || riſon d'une telle perſonne malade, qu'ils nomment publiquement, à quoy obeiffent punctuellement toutes les ieunes gens

mariez ou non mariez, & mesmes plusieurs vieillards & femmes decrepites par deuotion. Les villages circonuoisins ont le mesme aduertissement, & s'y portent avec la mesme affection à la liberté d'un chacun, car on n'y contraint personne.

Cependant on dispose l'une des plus grandes cabanes du lieu, & là estans tous arriuez, ceux qui n'y font que pour spectateurs, comme sont les vieillards, les vieilles femmes, & les enfants, se tiennent assis sur des nattes contre les establies, & les autres au dessus, le long de la cabane, puis deux Capitaines estans debouts, chacun une tortuë en la main (de celles qui seruent à chanter, & souffler les malades) chantent ainfi au milieu de la dance, une chanson, à laquelle ils accordent le son de leur tortuë; puis estant finie ils font tous une grande acclamation disans, Hé, é, é, é, puis en recommencent une autre, ou repetent la mesme, iusques au nombre des reprises qui auront esté ordonnées, & n'y a que ces deux Capitaines qui chantent, & tout le reste dit seulement, Het, het, het, comme quelqu'un qui aspire avec vehemence, & puis tousiours à la fin de chaque chanson une || haute & longue acclamation disans, Hé, é, é, é. Mais ce qui est loüable en eux est, qu'il ne leur arriue iamais de chanter aucune chanson vilaine ou scandaleuse, comme l'on faict icy, aussi lors que quelque François chantoit & qu'ils luy demandoient l'explication de sa chanson, s'il leur disoit qu'elle estoit d'amour, ou mondaine, ils n'en estoient pas contans, & disoient Danstan téhongniande, cela n'est pas bien, & ne le vouloient point escouter.

306

Toutes ces dances se font en rond, mais les dan-

ceurs ne se tiennent point par la main comme par deça, ains ont tous les poings fermez, les filles les tiennent l'un sur l'autre, esloignez de leur estomach, & les hommes les tiennent aussi fermez, esleuez en l'air, & de toute autre façon en la maniere d'un homme qui menace, avec mouuement & du corps, & des pieds, leuans l'un, & puis l'autre, desquels ils frappent contre terre à la cadence des chansons, & s'esleuans comme en demy-sauts, & les filles branslans tout le corps, & les pieds de mesme, se retournent au bout de quatre ou cinq petits pas, vers celuy ou celle qui les suit, pour lui faire la reuerence d'un hochement de teste, & ceux ou celles qui se demeinent le mieux, & font plus à propos toute ces petites chimagrées, sont

307 estimez entr'eux les || meilleurs danceurs, c'est pourquoy ils ne s'y espargnent pas, non plus qu'en un festin ou quelque bon repas.

Ces dances durent ordinairement une, deux ou trois après disnées, & pour n'y recevoir d'empeschement des habits, quoy que ce soit au plus fort de l'Hyuer, ils n'y portent iamais autres vestemens, ny couuertes que leurs brayers, sinon que pour quelqu'autre suiet il soit ordonné de les mettre bas ; n'oublions neantmoins iamais leurs colliers, oreillettes, & brasselets, & de se peindre par fois, comme au cas pareil les hommes se parent de colliers, plumes, peintures, & autres fatras, dont i'en ay veu estre accommodez en mascarades ou carefme prenant, ayans une peau d'ours qui leur couuroit le corps, les oreilles dressées au haut de la teste, & la face couuerte, excepté les yeux, & ceux-cy ne seruoient que de portiers, ou bouffons,

& ne se mesloient à la dance que par interualle à cause qu'ils estoient destinez à autre chose.

Je vis un iour un de ces bouffons entrer processionnellement dans la cabane où se deuoit faire la dance, avec tous ceux qui estoient de la feste, lequel portant sur ses espaules, un grand chien lié & garotté par les iambes, & le museau, le prit par celles de derriere, & le rua tant || de fois contre terre qu'il en mourut, estant mort il l'enuoya apprestre à la cabane voisine pour le festin qui se deuoit faire à l'issuë de la dance. 308

Que cela ayt esté fait sans dessein ou pour un sacrifice, ie n'en ay rien sceu, car personne ne m'en pût donner l'explication.

Si la dance est ordonnée pour une malade, à la troisieme ou derniere après disnée, s'il est trouué expedient, ou ordonné par Loki, elle y est portée, & en l'une des reprises, ou tour de chanson, on la porte, en la seconde on la fait un peu marcher & dancer, la soustenant par sous les bras : & à la troisieme, si la force luy peut permettre, ils la font un peu dancer d'elle meisme, sans ayde de personne, luy criant cependant tousiours à pleine teste : Etfagon outfahonne achieteqe anatetsence ; c'est à dire, prend courage femme, & tu seras demain guerrie, & après les dances finies, ceux qui sont destinez pour le festin y vont, & les autres s'en retournent en leurs maisons.

Il se fit un iour une dance de tous les ieunes hommes, femmes, & filles toutes nuës en la presence d'une malade, à laquelle il fallut (traict que ie sçay comment excuser ou passer sous silence) qu'un de ces ieunes hommes luy pissast dans la bouche, & qu'elle auallast

309 cette eau, com- || me elle fit avec un grand courage, esperans en receuoir guerison : car elle mesme desira que le tout se fit de la sorte, pour accomplir, & ne rien obmettre du songe qu'elle en auoit eu la nuit precedente : que si pendant leur refuerie il leur vient encore en la pensée qu'on leur fasse present d'un chien blanc, ou noir, ou d'un grand poisson pour festiner, ou bien de quelque chose à autre usage, à mesme temps le cry s'en faiët par toute la ville, afin que si quelqu'un a une telle chose qu'on specifie, qu'il en fasse present à la malade, pour le recouurement de sa santé : ils sont si secourables qu'ils ne manquent point de la trouuer, bien que la chose soit de valeur ou d'importance entr'eux, aymans mieux souffrir & auoir disette des choses que de manquer au besoin à un malade necessiteux, ou qui aye enuie de quelque chose qui soit en leur puissance*.

Pour exemple, le Pere Joseph auoit donné un chat à un grand Capitaine, comme un present tres rare, car ils n'ont point de ces animaux. Il arriua qu'une malade songea que si on luy auoit donné ce chat qu'elle seroit bien-tost guerie. Ce Capitaine en fut auerty, qui aussi-tost luy enuoya son chat bien qu'il l'aymast grandement, & sa fille encore plus, laquelle se voyant 310 priuée de cet animal, qu'elle aymoît || passionnement, en tomba malade & mourut de regret, ne pouuant vaincre & surmonter son affection, bien qu'elle ne voulut manquer à l'ayde & secours qu'elle deuoit à son prochain, ce qui nous est d'un grand exemple.

Pour recouurer nostre dé à coudre qui nous auoit esté desrobé par un ieune garçon, qui depuis le donna

à une fille, ie fus au lieu où se faisoient les dances, & ne manquay point de l'y remarquer, & le rauoir d'une fille qui l'auoit pendu à sa ceinture avec ses autres matachias, & en attendant l'issuë de la dance, ie me fis repeter par un Sauuage l'une des chansons qui s'y difoient, dont en voicy une partie :

Ongyata éuhaha, ho, ho, ho, ho, ho,
Eguyotonuhaton, on, on, on, on, on,
Eyontara éintet, onnet, onet, onet,
Eyontara éintet à, à, à, onnet, onnet,
onnet, ho, ho, ho.

(Faut repeter chacune ligne deux fois).

Ayant descrit ce petit eschantillon d'une chanson Huronne, i'ay creu qu'il ne seroit pas mal à propos de descire encore icy partie d'une autre chanson, qui se disoit un iour en la cabane du grand Sa || gamo des Souriquois, à la louange du Diable, qui leur auoit indiqué de la chasse, ainsi que nous apprend l'escot qui s'en dist tefmoin auriculaire, & commence ainsi :

Haloet, ho, ho, hé, hé, ha, ha, haloet, ho, ho, hé.

Ce qu'ils chantent par plusieurs fois : le chant est sur ces notes :

Re, fa, sol, sol, re, sol, sol, fa, fa, re, re, sol, sol,
fa, fa.

Une chanson finie, ils font tous une grande exclamation, disans *Hé*, puis recommencent une autre chanson, disans :

Egrigna hau, egrigna hé, hé, hu, hu, ho, ho, ho,
Egrigna, hau, hau, hau.

Le chant de cette cy estoit : *Fa, fa, fa, sol, sol, fa, fa, re, re, sol, sol, fa, fa, fa, re, fa, fa, sol, sol, fa.*

Ayans faict l'exclamation accoustumée, ils en commencerent une autre qui chantoit :

Tameia alleluia, tameia à dou veni, hau, hauhé, hé.

312 || Le chant estoit : *sol, sol, sol, fa, fa, re, re, re, fa, fa, sol, fa, sol, fa, fa, re, re.*

Les Brasiiliens en leurs sabats, font aussi de bon* accords, comme

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

Avec cette notte :

Fa, fa, sol, fa, fa, sol, sol, sol, sol, sol.

Et cela faict s'escryoient d'une façon, & hurlement espouventable, l'espace d'un quart d'heure, & sautoient en l'air avec violence, iusques à en escumer par la bouche, puis recommencerent la musique, disans :

Heu, heüraüre, heüra, heüraüre, heüra, heüra, ouck.

La notte est : *Fa, mi, re, sol, sol, sol, fa, mi, re, mi, re, mi, ut, re.*

313 || Dans le païs de nos Hurons, il se faict aussi des assemblées de toutes les filles d'un bourg auprès d'une malade, tant à sa priere, suyuant la refuerie qu'elle en aura eüe, que par l'ordonnance de Loki, pour sa santé & guerison. Les filles ainsi assemblées, on leur demande à toutes, les unes après les autres, celui qu'elles veulent des ieunes hommes du bourg, pour dormir avec elles la nuit prochaine : elles en nomment cha-

cune un, qui sont auffi toft aduertis par les maîtres de la ceremonie, lesquels viennent tous au soir en la presence de la malade, dormir d'un bout de la cabane à l'autre, chacun avec celle qui la * choisi, & passent ainsi toute la nuit, pendant que deux Capitaines aux deux bouts du logis, chantent & sonnent de leur tortuë du soir au lendemain matin, que la ceremonie cesse. Dieu vueille abolir une si damnable & mal-heureuse ceremonie, avec toutes celles qui sont de mesme aloy, & que les François, qui les fomentent par leurs mauuais exemples, ouurent les yeux de leur esprit, pour voir le compte tres-estroit qu'ils en rendront un iour deuant Dieu.

|| *De leur mariage & concubinage, & de la difference qu'ils y apportent.* 314

CHAPITRE XVII.

Nous lisons que Cesar, Prince accompli & doté d'une honnesteté & pudeur admirable, louoit grandement les Allemans, d'auoir eu en leur ancienne vie sauuage telle continence, qu'ils reputoient chose tres-vilaine à un ieune homme, d'auoir la compagnie d'une femme ou fille auant l'aage de vingt ans, & Solon Salamain commanda par ses loix aux Atheniens, que nulle * ozaît se marier qu'il n'eust auffi attainit l'aage de vingt ans, & le bon Lycurgus ordonna aux Lace-

demoniens, de ne prendre femme qu'ils n'eussent accomplis les 25. ans, mais le Philosophe Protheus, prohiba aux Egyptiens, de ne contracter mariage, qu'ils n'eussent passé les trente, tellement que si quelqu'un s'avançast à prendre femme auant le temps ainsi limité, estoit decreté & commandé par la loy, de chastier publiquement le pere, & d'estimer les enfans non legitimes.

315 C'est sans difficulté qu'on peut approuver ces loix pour bonnes ou pour mauuaises, loüables en une chose & dangereuses en l'autre, mais à les prendre comme on voudra, tousiours les infideles & les Payens mesmes, se sont faicts || admirer des Chrestiens, comme plus retenus & continens. Et quoy peur de scandale on est aujourd'huy contrainct de marier des enfans à des enfans, qui n'engendrent que d'autres enfans foibles & delicats, d'où il arriue tant d'employ pour les medecins, mais il vaut mieux se marier que brusler, dit l'Apostre, & faire une chose licite qu'illicite, car d'y apporter un reglement, la coustume estant tournée en habitude, elle s'est renduë irremediable, & comme passée en loy, & d'en poser d'autres, si les Legislateurs les obseruoient eux-mesmes, elles ne seruiroient que pour chastier les petits & donner l'esfor aux grands du monde, qui croient que toutes choses leur sont permises, pour ce que les loix sont semblables aux toiles des araignées, disoit Solon, en tant * qu'en icelles, il n'y a que les pauvres & debiles, qui y soient prins, mais les riches & puissans les rompent & destruisent.

La ieunesse entre nos Hurons, Quicunontateronons

& autres peuples sedentaires, a un peu trop de liberté au vice, car les ieunes hommes ont licence de s'adonner au mal si tost qu'ils peuuent, & les filles de le prostituer si tost qu'elles en sont capables, neantmoins ie peux dire avec verité, de n'y auoir iamais veu donner un seul baïser, n'y veu faire un geste ou regard impudique; & pour cette raison i'ose affirmer qu'ils sont moins suiet* à ce vice que l'on n'est par deçà, dont on peut attribuer la cause non à la Loy, car auant nous ils n'en auoient encor receu aucune, mais à leur nudité || principalement de la teste, partie au 316 deffaut des espiceries & du vin, & partie à l'usage ordinaire qu'ils ont du petun, la fumée duquel estourdit les sens & monte au cerueau, & puis pour le peu d'attraiets de ces obiects, plus degoustans querauissans, à quiconque a tant soit peu de retenue, & l'œil aucunement chaste.

Les ieunes hommes qui ne se veulent point marier, ny obliger à une femme, tiennent ordinairement des filles à pot & à feu, qui leur seruent en la mesme maniere que s'ils en estoient les marys, il n'y a que le seul nom de difference, car ils ne les appellent point Atenonha, femme, ains Asqua, compagne ou concubine, & vivent ensemble autant long-temps qu'il leur plaist, sans perdre ny les uns ny les autres la mesme liberté qu'ils auoient de courir les cabanes, & sans ceste licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles resteroient vierges & sans marys, pour estre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon aduis, il en est presque de mesme en France, où les guerres consomment une infinité d'hommes, de là

vient que l'on y a basti plus de monasteres de filles depuis trente ans ença, qu'il ne s'y en estoit estably mil ans auparavant, de quoy Nostre Seigneur reçoit gloire & ses espouzes le Paradis.

Quand un ieune homme veut auoir une fille en mariage, il faut qu'il la demande à ses pere & mere, sans le consentement desquels la fille n'est point à luy, bien que le plus souuent la fille ne prend point leur consentement ny aduis, sinon les plus sages. Cest amant
317 voulant || faire l'amour à sa maistresse & acquerir ses bonnes graces, il se peinturera le visage & s'accommodera de ses plus beaux matachias, puis presentera à sa maistresse quelque * colliers, brasselets ou oreillettes de pourceleine, & si la fille a ce seruiteur agreable, elle reçoit ces presens, cela fait, cest amoureux viendra coucher avec elle 3. ou 4. nuits, & iusque là il n'y a point encore de mariage parfait, ny de promesse donnée, pour ce qu'après ce dormir il arriue assez souuent que l'amitié se refroidit & que la fille qui a souffert ce passe droit n'affectionne pas pour cela ce seruiteur, & faut après qu'il se retire sans plus parler de mariage, comme il arriuade nostre temps à un ieune homme de la bourgade de Saint Nicolas ou Touenchain congedié par la seconde fille du grand Capitaine Auoindaon, de quoy le pere mesme se plaignit à nous bien qu'il ne la voulut contraindre de passer outre au mariage qu'il eut fort desiré.

Les parties estans d'accord & le consentement des pere & mere donné, on procede à la ceremonie du mariage, par un festin où tous les parens & amis des accordez sont inuitez. Tout le monde estant assemblé

& chacun en son rang assis sur son seant, le pere de la fille ou le maistre de ceremonie à ce député, dit hautement deuant toute l'assemblée, comme tels & tels se marient ensemble & qu'à cette occasion a esté faicte cette assemblée & ce festin, à quoy tous respondent ho onniante, voila qui est bien.

Le tout estant approuué & la chaudiere nette || cha- 318
cun se retire, après auoir congratulé les nouueaux mariez d'un ho, ho, ho, puis si c'est en Hyuer (à cause que pour lors les mesnages sont fournis de ce qui leur est necessaire) chaque femme est tenuë de porter à la nouuelle mariée un faisceau de bois pour sa prouision, d'autant qu'elle ne le pourroit pas faire seule, & aussi qu'il luy conuient vaquer à d'autres choses pour son nouueau mesnage, qui est tousiours assez riche, puisqu'il est assorty du contentement & de la paix, qui en est la principale piece.

Ceste courtoisie des femmes, ne se pratique point enuers toutes les nouuelles mariées, ny en toutes les Prouinces, mais j'ay appris qu'en quelque Prouince de nostre mesme Amerique la coustume estoit que les parens leur portoient chacun sa piece de mesnage & de leur emmeublement, qui est une chose fort commode, & que nous voyons pratiquer en quelque contrée de la Germanie.

Or il faut noter qu'ils gardent trois degrez de consanguinité dans lesquels ils n'ont point accoustumé de faire mariage : sçauoir est du fils avec sa mere, du pere avec sa fille, du frere avec sa sœur & du cousin avec sa cousine, comme ie recognu appertement un iour que ie monstté une fille à un Huron & luy demanday si

elle estoit sa femme ou sa concubine, lequel me respondit qu'elle n'estoit ny l'une ny l'autre, ouy bien sa cousine & qu'ils n'avoient pas accoustumé de coucher
319 avec celles qui leur estoient si proches parentes, qui || est une obseruation fort louable en comparaison de certains Gentils du Peru auant leur conuersion, lesquels se marioient indifferemment à qui que ce fust, sœurs, filles & mesmes à leurs meres. Mais hors cela toutes choses sont permises à nos Huronnes & à leurs voisines.

De douaire il ne s'en parle point, non plus que de trousseaux, ni de possessions, & encore moins d'argent, aussi quand il arriue diuorce, le mary n'est tenu de rien, ny la femme de luy rendre compte, chacun prenant ce qui luy appartient, qui n'est pas souuent grand chose, un peu de fourrures, un peu de rassades & quelque * escuelles. Item voyla tout, car les richesses principales qu'ils demandent en la personne qu'ils recherchent, sont celles de l'esprit & non de la terre, car mieux vaut un homme ou une fille sans argent que de l'argent sans homme ou fille vertueuse, c'est le sentiment de tous les bons Chrestiens, qui s'accordent en cela avec tous les barbares.

Neantmoins si à succession de temps il prenoit enuie à l'un de nos barbares, de repudier sa femme pour quelque suieſt que ce soit, comme il n'y a point eu de contrat passé par deuant Notaires, aussi est-il facile de rompre leur mariage, & suffit au mary de dire aux parents de sa femme & à elle-mesme, qu'elle ne vaut rien & qu'elle se pouruoye ailleurs, ce qu'elle faict, du moins elle sort & vit en commun comme les autres, iusques à ce que quelqu'autre la recherche, & non

seulement les hommes procurent ce diuorce quand les femmes leur en ont donné || quelque suieët, mais 320 aussi les femmes quittent quelquefois leurs marys quand ils ne leur agreent point, ou qu'elles ayment un autre, tellement qu'il s'y en trouue qui ont eu quantité de marys, lesquels marys se remarient à d'autres femmes, & les femmes à d'autres hommes, le tout sans difficulté & sans ialousie, qu'un autre iostisse de leur couche. Il n'y a que pour les enfans lesquels ils partagent ordinairement par moitié, les filles à la mere, & les garçons au pere, ainsi qu'ils iugent expedient, car ils ne suiuent pas tousiours un mesme ordre entr'eux pour c'est * egard.

Les Montagnais & Canadiens obseruent bien une partie des ceremonies des Hurons en leurs amourettes & mariages, mais encore ont-ils quelques choses de particulieres & plus honnestes, qui ne sont neantmoins propres qu'à des barbares, & gens qui ne fuyent pas le hazard de tomber au péché.

Quand un ieune Montagnais desire auoir une fille en mariage, il hante simplement sa cabane peinturé & enioliué de diuerfes couleurs, & luy declare l'amour qu'il a pour elle, & elle au reciproque luy tesmoigne de l'affection, si elle a ses entretiens agreables, sinon elle luy donne son congé. Estant le bien-venu il luy fait quelque present, lequel elle reçoit pour arre de son affection, cela fait cet amoureux viendra coucher avec elle, lorsqu'il luy plaira, non de nuit, mais en plein iour, enueloppez tous deux d'une couuerture, sans se toucher, car il n'est pas permis de faire rien d'indecent, mais || seulement s'entretenir & discourir 321

de leur amour en la prefence de tout le monde & non point en cachette.

Le ieune homme aggreant à la fille & la fille au garçon, il en parle à fes pere & mere, & à leur deffaut à fes plus proches parens, & fes parens à ceux de la fille, qui confiderent auant de rien conclure, le personnage & fon humeur, s'il n'est point paresseux, querelleur, mauuais chasseur, ou addonné aux femmes, car encor que ce dernier vice ne soit point en mespris chez eux, si ne font point estat de ceux qui s'y addonnent.

Or de mesme que l'on s'informe des garçons & de leur * deffauts, la mesme enqueste se fait pour les filles & de leurs imperfections, l'on voit s'y * elle est * point une coureuse, une caioleuse ou une desbauchée addonnée aux hommes, car de telles filles ils n'en font estat non plus que des chiennes (ainsi les appellent ils). L'on demande aussi si elle est * point une paresseuse, querelleuse, menteuse ou acariastre, car pour rien ils n'en voudroient, si elle trauaille bien proprement aux petits ourages qu'elle a à faire, comme escuelles d'escorces, raquettes à courir les neiges & vestements, ayans tous deux les conditions requises, les peres & meres prennent iour pour les marier, & en attendant le temps expiré, les parents de la fille avec la fille mesme, trauaillent aux robes pour les futurs espoux & à disposer tout son emmeublement, qui n'arriue pas iusques dans l'excès, car ie vous asseure que quand elles ont une couuerture, une chaudiere & quelques escuelles d'escorces || les voyla prou contentes & riches.

Pour le garçon il est aussi reciproquement assisté de ses parens, car son pere luy fournit d'un canot d'efcorce avec les auirons, de quelques rets & filets pour la pesche, d'une hache, d'une espée, d'un arc & fleches, mais ce qui est excellent & qui tesmoigne en effect une douce & amiable société en ceux qui n'ont iamais eu de pedagogue que la simple nature, est qu'un chacun des parens & amys des futurs espoux vont à la pesche ou à la chasse selon la saison, pour faire le festin des nopces, où au iour assigné, tous les parens s'estans assemblez & l'espousée parée d'une belle robe neuue bien matachiée & le visage huylé & peint de diuerfes couleurs, elle en fait autant à son futur mary, qui s'en tient d'autant plus beau qu'il est mieux coloré & barré d'huiles & de peintures.

Toute la ceremonie se paracheue au festin, où chacun tasche de se consoler, après lequel, le gendre demeure de famille avec sa femme au logis de son beau pere ou de sa belle mere, & ne s'en retire que pour quelque different ou mesintelligence. Ils ne prennent aussi ordinairement que chacun une femme, bien qu'il s'y en est rencontré qui en ont eu iusques à 3. ou 4. mais fort rarement, sinon un qui en auoit iusques à 7. en diuers endroits, ce qui ne se voit iamais parmy nos Hurons, qui ont avec leur femme toute liberté de courir aux autres (mais sans violence aucune) ce que n'ont pas nos Montagnais, qui mesprisent d'ailleurs ces hommes chargez de plusieurs femmes, comme ennemis de l'honnesteté.

|| Mais comme il est impossible qu'il n'y arriue 323
quelquefois des disgraces dans un mariage, nos Mon-

tagnais pour paisibles qu'ils soient, chassent aucune fois leur* femmes au loin, mais par le moyen de leurs amis, ils sont facilement reconciliez & se remettent ensemble, ce qui ne se fait pas si aisément parmy nos Hurons, où un chacun a bien tost trouué party quand l'un des deux abandonne l'autre.

*De la naissance, & de quelque * ceremonies que les Sauvageſſes pratiquent à l'endroit des enfans nouveaux nais. De l'amour que les peres ont pour eux & de l'impoſition des noms & furnoms.*

CHAPITRE XVIII.

Nonobſtant que les femmes voyent d'autres hommes que leurs maris & les maris d'autres femmes que les leurs, ſi eſt-ce qu'ils ayment tous grandement leurs enfans, gardans cette loy que la nature a entée ès cœurs de tous les animaux d'en auoir le ſoin.

Or ce qui fait qu'ils ayment leurs enfans plus qu'on ne fait par deçà, eſt à mon aduis qu'ils ſont le ſupport des peres & meres en leur vieilleſſe, ſoit pour les ayder à viure, ou bien pour les deffendre de leurs ennemis, & la nature conſerue en eux ſon droit tout entier pour ce regard : à cauſe de quoy ce qu'ils ſouhaitent le plus || eſt d'auoir nombre d'enfans, pour eſtre tant plus forts & aſſurez de ſupport au temps de maladie ou de vieilleſſe, & neantmoins entre les Hurons les femmes n'y ſont pas ſi ſecondes que par

deça : peut-estre à cause de tant d'amis ou du climat, ou pour autre raison que ie ne cognois point, non plus que pour celles qui donnent dauantage d'enfans aux Françoises qu'aux Espagnoles & Italiennes.

La femme estant preste d'accoucher toute la ceremonie qu'ils y apportent n'est pas grande & les preparatifs encore moins curieux, car ils plantent simplement 4. ou 5. bastons en un coin de la cabane, qu'ils entourent de peaux & couuertes, comme un habitacle dedans lequel ils couchent la malade à platte terre, ou pour le plus sur quelque* fourrures ou rameaux de sapin, & là elle faict son fruiçt assistée de quelque vieille qui luy sert de sage-femme, il y en a qui accouchent d'elles-mesmes & en peu de temps, & peu meurent de ce trauail, qui leur semble estre moindre qu'aux femmes delicates de par-deça.

L'enfant estant nay, le premier office qu'il faict est de sonner la trompette en pleurant, pour dire qu'entrant au monde il entre à la guerre, comme en effect ce monde n'est qu'une guerre continuelle, un seiour de miseres, & une vallée de larmes, où à peine auons nous gousté de la vie qu'il faut gouster de la mort.

Il y en a qui ont remarqué que si l'enfant est masle il profere dés aussitost A, & E si c'est une femelle, comme si chacun en son sexe ac- || cusoit Adam & Eue, 325 d'où nous tirons toutes nos miseres & calamitez, mais cela vient d'une autre cause que les medecins scauent & que ie ne peux expliquer.

En quelque contrée dés l'instant de la naissance de l'enfant, on leur frotte tout le corps d'huyle & de peintures comme au Bresil, & parmy nos Canadiens

mesme les meres leur peignent le visage de noir, aussi bien qu'en la mort de leurs parens, comme si entrant au monde il falloit des-ia penser au trespas, car le noir signifie deuil & tristesse.

Il y en a qui leur font aualer de la graisse fondue ou de l'huyle, sitost qu'ils sont sortis du ventre de leur mere, ie ne sçay à quel dessein ny pourquoy sinon que le diable (singé des œuvres de Dieu) leur ait voulu donner ceste inuention pour contrefaire en quelque chose le S. Baptême ou la Confirmation.

Les Canadiennes leur tordent aussi les deux genouils en dedans leur faisant tourner les deux talons en dehors, en sorte que en marchant ils iettent les orteils en dedans & les talons en dehors, & ce afin qu'ils prennent leur ply, & qu'estans grands ils puissent plus facilement & commodement porter leurs raquettes & se tenir avec plus de fermeté dans les canots quand il faut estre debout, & en effect nous trouuons par experience qu'ils ont raison, & qu'ils les portent mieux que les François, qui iettent tousiours la pointe du pied en dehors, & par ainsi font que la queue de leurs raquet- || tes allans en dedans, les entrelaissent souuent & se laissent tomber, comme il m'a pensé quelquefois arriuer au commencement que i'y estois moins stilé, où les Sauvages au contraire ont tousiours la queue de leurs raquettes en dehors, & hors de crainte de pouuoir marcher dessus & s'entretailer comme nous faisons, dont nos cheuilles pourroient souuent dire des nouuelles, chauffez de sandalles de bois comme nous sommes & peu souuent de cuirs.

L'usage de porter des oreillettes est tellement an-

cien, qu'il est dit de Job qu'après son affliction, ses parens & amis se conioüissans de sa conualescence, luy firent present chacun d'une brebis, & d'un pendant d'oreille de fin or. Nos Sauvages les ont fort en usage, non d'or ny d'argent qu'ils ne cognoissent point, mais de quoy que ce soit, c'est pourquoy la femme dés qu'elle est accouchée, suiuant la coustume du pais, perce les oreilles de son petit en un, deux, trois, quatre ou cinq endroits, avec une aleine ou un os de poisson, non sans quelque compassion & apprehension de leur faire douleur, mais peur qu'attendant plus tard les maux leurs * soient plus sensibles & insupportables, puis y met des tuyaux de plumes ou autre chose pour entretenir les trous, estant guéris ils y pendent des patinotres de porcelaines ou autres bagatelles, & pareillement à son col quelque petit qu'il soit.

Après que toutes les petites ceremonies ont esté faictes à l'enfant nouveau né, on faict le festin || aux 327 amis où la tarte & le bon vin n'est point espargné icy, ny le petun & la sagamité là. Mais pour l'imposition des noms, ils les donnent par tradition, c'est à dire, qu'ils ont des noms en grande quantité, lesquels ils choisissent & imposent à leurs enfans, aucuns desquels sont sans signification & les autres avec signification, qu'ils disent rarement à quiconque leur demande, car il sont autant retenus à dire leur propre nom, comme libres de dire celui des autres.

Je veux bien aduertir aussi les nouveaux François qui vont entr'eux que s'ils ne sont soigneux de leur dire leur propre nom dés leur arriuée, que les Sau-

uages ne manqueront pas de leur en imposer de ceux qu'ils croiront leur mieux conuenir.

A ce ieune garçon qui vint demeurer avec nous dans le païs des Hurons à cause qu'il estoit ieune, petit & fretillant, ils l'appellerent *Auhaitfique*, qui veut dire petit poisson. A un autre François un peu turbulent & léger de la main, ils luy donnerent le nom de *Houaonton*, qui signifie fascheux & querelleur. A moy ils m'auoient donné le nom de grand Chef de guerre, ie ne scay par quelle raison (car ie n'auois ny espée ny mousquet) sinon que ie n'aprehendois aucun peril ny danger, ou pour la recommandation des chefs de l'habitation, lesquels auoient de l'affection & du respect particulier pour moy qui estois le moindre de tous nos frères.

328 || Après que i'eus sçeu par le moyen du Truchement Bruslé & du sieur du Vernet la signification de ce nom nullement conuenable à un pauvre frere Mineur, ie leur dis qu'il m'appelassent par mon propre nom Gabriel, comme ils faisoient mes deux autres confreres Ioseph & Nicolas, ce qu'ils firent, sinon par les champs & parmy les autres nations qu'ils uoient du mot *Garihouanne*, grand Capitaine. On dit que les Roys du Péru, auoient accoustumé de prendre les noms des principaux animaux, des principales plantes ou des plus belles fleurs de leur païs, pour donner à entendre & s'instruire eux-mesme * que comme ces choses excelloient par dessus celles de leur espèce, il falloit de mesme qu'ils parussent plus excellemment vertueux que tous les autres hommes du commun. Aussi ce nom que mes Hurons m'auoient imposé,

m'obligeoit à une plus exacte pratique de la vertu, non en paroles seulement, mais à la patience & à souffrir genereusement les choses qui contredisoient à mon esprit & desplaioient à mes sens, car pour la guerre contre les hommes elle n'estoit pas de mon gibier.

I'ay cogneu un homme d'entr'eux qui se nommoit *Onniannetani*, qui veut dire ie suis empêché, un autre *Tarhy*, arbre, ie pensois au commencement qu'il voulait dire Tharé, le nom du pere d'Abraham, mais ie me mesprenois avec eux. Aucuns portent le nom de quelque animal, autres des montagnes, & valées, du vent, ou de quelque || partie du corps hu- 329 main, & un qui s'appelloit Joseph, mais ie n'ay pu scavoir qui luy auoit imposé ce nom là, & peut estre que parmy un si grand nombre de noms qu'ils ont en usage, il s'y en peut trouuer quelqu'uns approchans des nostres, ou par rencontre ou a dessein.

L'on tient que nos Montagnais ont cela de particulier qu'ils imposent souuent deux noms à leurs enfans & quelquefois trois comme celuy qui fut nommé *Mahican*, *Atic*, *Ouche*, Loup, Cerf, Canot. Puis Choumin, Raifin, *Atic*, Crapaut, Petitchiouan, la Mer monte, Amiscouecan, Vieille robe de Castor, & plusieurs autres sortes de noms à la fantaisie des parens, car aussitost est donné le nom d'un oyseau, ou d'une beste, à l'enfant comme d'une autre chose matérielle ou impropre.

I'ay quelquefois ruminé en moy mesme d'où pouuoient proceder ou deriuier les surnoms de nous autres Chrestiens, veu qu'ils ne sont pas ordinairement en usage chez les Juifs, Payens & Infidelles, desquels

nous sommes descendus, car en fin nous auons tous pris naissance d'Eue & d'Adam, des Juifs ou des Gentils, & asseurement des enfans de Noël *, & ay creu, que plusieurs ont esté imposez par le vulgaire, ou pour quelque action, ou pour quelque accident, & que
330 d'autres s'en sont imposez d'eux mesmes || prenans des noms de guerre, de ville ou de Seigneurie, enseuelissans par ce moyen le leur ancien, mais ie croy, & il ya bien de l'apparence que nos furnoms sont pour la pluspart les noms propres de nos anciens parens auant qu'ils fussent faicts Chrestiens, auxquels on impositoit un nouveau nom au Saint Baptême, & le leur propre qu'ils auoient auparauant leur a seruy de furnom, qui est venu iusques à nous de pere en fils, ainsi que nous pratiquons encores de present enuers plusieurs de nos Canadiens conuertis, auxquels nous auons laissé leur ancien nom sauuage pour furnom.

Car que veulent dire la pluspart de nos furnoms, personne n'en sçauroit rien dire, non plus que des noms des Payens, & Sauuages dont nous ignorons les loüanges, ou bien il faudroit qu'eux mesmes nous en donnassent l'explication, car ils en ont peu sans signification, & si on considere de prés on trouuera que iamais nos anciens qui ont imposé les premiers noms aux hommes, n'en ont donné aucun sans consideration, & qui n'aye signifié quelque chose, comme i'ay dit, laquelle signification n'est point venue iusques à nous.

Or le nom que nos Sauuages ont imposé à leurs enfans en la naissance leur reste tousiours, sinon que pour quelque occasion particuliere & remarquable on

leur change, ou qu'on leur en adiouste encore un autre de vitupere ou d'honneur, comme i'ay dit en la || resurrection des valeureux Capitaines morts entre les neutres, où l'on faißt reuiure leur memoire. 331

Nous auons appris du sieur Champlain qu'il y eut un Sauuage de sa cognoissance qui par consideration voulut changer son premier nom en celuy de Loup & Cerf, on luy en demanda la raison & pourquoy il auoit pris les noms des deux animaux si contraires, il respondit qu'en son pais il n'y auoit beste si cruelle que le loup, & animal plus doux que le cerf, & qu'ainfi il seroit bon, doux & paisible enuers un chacun n'estant point offensé, mais que s'il estoit outragé, il seroit furieux & vaillant, & ne pardonneroit à personne, non plus que le loup au cerf, quand il le tient arresté.

L'ay desia dit en quelque endroit de ce volume la force des femmes Sauuagesse, & comme elles accouchent sans grand trauail, du moins qui paroisse, mais ie repete de rechef qu'elles sont admirables, car elles n'ont pas si tost mis un enfant au monde, qu'elles sont encores plustost sur pieds, vont au bois, vont à l'eau, & font tout le reste de leur petit mesnage comme si de rien n'auoit esté, de se geindre point de nouvelle, & de faire la delicate encore moins. On se rit plaisamment en France du caquet des accouchées, où toutes sortes de differens discours s'estalent & se deuident, car l'une y parle de son mary, & l'autre de sa seruante, du four, & du moulin, & du marché, des halles. O mon Dieu quel || cliquetits, il n'y a que les plus spirituelles qui parlent un peu de Dieu mais en- 332

core sobrement, car la mode & les collets, la iuppe, & les fouliers ont là leur empire.

Un certain François fit un iour diuers interrogats à une ieune femme nouvellement releuée de ses couches, sur ce qu'elle n'auoit point paruë enceinte ny grosse, guere plus qu'à son ordinaire (c'est que i'ay admiré entre nos Huronnes), ne s'estoit point plainte, & n'auoit point gardé la chambre, comme font les femmes de France. A cela toutes se prirent à rire, disans que les Françoises estoient bien paresseuses, & auoient bien peu de courage que pour auoir mis un enfant au monde elles voulussent tenir le liêt, elles deuroient tascher (dirent-elles) d'accoucher en Hyuer afin de faire comme les ours, qui se tiennent quatre ou cinq mois enfermez de peur du froid.

Et comme nostre frere Geruais estoit un iour aupres du Sauuage Napagabiscou malade dans sa cabane, fortit d'aupres de luy la femme de ce bon homme pour aller faire ses couches à la cabane voisine, mais avec tant de prudence que personne ne s'apperceut de son incommodité, non pas mesme son mary, que le lendemain matin que sa belle-sœur apporta une petite fille que Dieu luy auoit donnée, de quoy ils furent tous estonnez car personne ne s'estoit apperceu de sa grossesse, ny le frere Geruais qui demanda à cette femme, 333 mais un peu trop simplement si cette || fille estoit d'elle, laquelle luy respondit en riant que ouy (car il n'y auoit que 4. ou 5. mois qu'elle estoit accouchée) & puis dit & quoy les femmes de France en ont elle * si souuent, non dit le Religieux que d'année en année, & au plus de neuf en dix mois, mais il leur arriue

quelquefois d'en auoir deux d'une couche (pour moy i'ay esté une fois en un village, où une femme estoit accouchée de quatre garçons ayans tous vie). A cela elle fit un grand cry disant: *Cheté*: (car c'est leur façon d'admirer) elles ressemblent donc aux femelles des eslans qui portent deux petits à la foys, i'amaïs ie n'ay veu aucune femme de nostre Nation auoir deux enfans d'une couche. Je croy qu'elle auoit quelque raison, car la chose arriue fort rarement entr'eux, neantmoins pendant que i'estois aux Hurons une fille en accoucha de deux, de quoy elle restoit toute honteuse, non d'auoir perdu sa virginité qui ne leur est point honorable, mais d'auoir fait un iumeau.

Entre les Montagnais ils ont cette coustume que personne ne se sert de vaisselles, calumets ou petunoirs de la nouuelle accouchée pendant le temps de 15. iours, tenant tout cela comme immonde, lesquels ils ne veulent mesme pas toucher, & les bruslent après ce temps là, ce qui sent fort de son honnesteté.

*|| Du choix qu'il faut faire des nourrices. De la 334
nourriture & emmaillotement des enfans, comme
ils sont endurcis à la peine, & ne succedent point
aux biens du pere.*

CHAPITRE XIX.

Donner une bonne & vertueuse nourrice à l'enfant, est le fait d'une mère sage qui y doit auoir l'œil, car

de là depend en partie sa bonne inclination, pour ce qu'il tient ordinairement plus du naturel de celle qui l'a alaieté, que de celuy qui l'a engendré, comme l'antiquité a tres-bien experimenté en Titus fils de Vespasian, & en plusieurs autres, lequel (ainsi qu'escrit Lampride) fut tout le temps de sa vie suiet à plusieurs maladies & infirmitéz, à cause qu'il auoit esté baillé à nourrir à une nourrice suiette à maladie.

335 Mais le pis est qu'il demeure quelque impressiõ & caractere aux ames de cette vicieuse nourriture, comme le Grec escrit au second liure des Césars, lorsqu'il fait mention de Calligula quatrieme Empereur de Rome : les cruautéz & infamies duquel n'estoient imputées à pere ny à mere : mais à la nourrice qui l'alaiéta, laquelle outre qu'elle || estoit cruelle & barbare d'elle-mesme, encore frotoit elle quelquefois le bout de sa mamelle de sang, & le faisoit succher à l'enfant qu'elle allaitoit.

Si la nourrice est iurongne, elle prepare l'enfant à conuulsion & debilité, mesme le fera yurongne & comme on lit en la vie de l'Empereur Tibere, qui fut grand yurongne, parceque la nourrice qui l'alaiettoit non seulement beuuoit excessiuelement, mais elle seura l'enfant avec des soppes trempées à du vin.

Et voylà pourquoy le diuin Platon entre les Grecs & Lycurgue entre les Lacedemoniens ordonnerent & commanderent en toutes leurs loix, non seulement que toutes les femmes simples, mais les bourgeoises, Damoiselles & de moyen estat, nourrissent leurs enfans, & celles qui estoient Princesses & délicates au moins qu'elles nourrissent leurs enfans aînez, à cause

comme i'ai dit, que l'enfant succe ordinairement l'humeur & l'inclination de la nourrice avec le lait de sa mamelle.

Ioint que comme dit le mesme Platon en son troisieme liure des Loix, que iamais les enfans ne sont autant aimez des meres, comme quand elles les nourrissent de leurs propres mamelles, & que les peres les tiennent entre leurs bras, ce qui est vray semblable pour ce que la premiere amour en toutes choses est la plus vraye amour.

Plutarque au liure du regime des Princes || dit que 336
Thomiste sixiesme Roy des Lacedemoniens, mourant laissa deux enfans desquels le second herita au Royaume, pour ce que la Reynel'auoit nourry, & non le premier à cause qu'une nourrice l'auoit alaieté nourry & esleué. Et dece demeura la coustume en la pluspart des Royaumes d'Asie, que l'enfant qui ne seroit alaieté des mamelles de sa propre mere, n'heritaist aux biens de son propre pere.

Mais sans aller chercher des coustumes plus au loin : les anciennes femmes d'Allemagne tant louées par Tacite, d'autant que chacune nourrissoit ses enfans de ses propres mamelles, & n'eussent voulu qu'une autre qu'elle les eust alaiétez, comme il se pratique encor de present en la pluspart des pays circonuoisins, qui se liberent par ce moyen là entre les autres inconueniens susdits de receuoir un enfant pour un autre, ce qui est quelquefois arriué.

De cette loy se peuuent liberer sans scrupule, les femmes auxquelles la nature n'a point donné assez de force pour pouuoir supporter, & le iour & la nuit les

importunitez d'un enfant criard, car alors selon Dieu on peut auoir recours à une nourrice, non à la première venuë, mais à une sage & vertueuse, comme firent iadis deux certaines Dames bourgeoises, qui toutes deux firent choix d'une mesme nourrice, à laquelle elles donnerent à nourrir en diuers temps, l'une deux
337 filles, & l'autre deux garçons laquelle nour- || rice fit apres le mariage entre ses quatre nourissons qui se marierent tous en un mesme iour, & fus prié du festin, où ie n'allay point pour ce qu'ils estoient Huguenots. Mais on peut inferer que le mariage de ces quatre estoit un mariage bien fait, car ayans esté nourris d'une mesme mamelle ils pouuoient auoir succé une mesme humeur, ou du moins qu'il s'estoit attaché en leur nature ie ne scay quoy de fort approchant à la sagesse & modestie de leur mere de laiët.

Nos Sauuageffes sans autre loy que celle que la nature leur donne, d'aymer, nourrir & esleuer leurs enfans, puisque les animaux mesmes les plus feroces ont soin de leurs petits, les allaitent de leurs propres mamelles, & n'ayans l'usage ny la commodité de la bouillie, elles leur baillent des mesmes viandes desquelles elles usent, apres les auoir bien maschées, & ainsi peu a peu les esleuent. Que si la mere meurt auant que l'enfant soit seuré, le pere, ou à son défaut une autre personne, faiët bouillir du bled d'Inde dans un pot de terre, puis en tire l'eau, laquelle il prend peu à peu dans sa bouche & la ioignant à celle de l'enfant luy fait aualler cette eau, qui luy sert de laiët & de bouillie, ie l'ay veu ainsi pratiquer à plusieurs & particulièrement enuers le petit

de nostre Sauuagesse baptisée, duquel le pere auoit un soin si particulier qu'il ne le negligeoit en rien, & luy faisoit aualler luy mesme de cette eau, ou bouillon.

|| De la mesme inuention se seruent aussi les Sauua- 338
gesses pour nourrir les petits chiens que les meres ne peuuent engraisser, ce que ie trouuois fort sale & vilain, d'ainsi ioinde à leur bouche le museau des petits chiens, qui ne sont pas souuent fort nets.

En quelque prouince de nostre Inde occidentale, on n'emmaillotte point les enfans, peur de les rendre courbez ou contrefaits par cet empressement, ce seroit neantmoins les mettre en un grandissime peril, n'estoit qu'on les couche dans des lits suspendus en l'air, comme font nos Canadiens, d'où ils ne peuuent tomber ny sortir.

Mais nos Huronnes qui n'ont point l'usage du berceau, ny de ses lits suspendus, emmaillottent leurs petits enfans durant le iour dans des peaux sur une petite planchette de bois de cedre blanc d'environ deux pieds de longueur ou peu plus, & un bon pied de largeur, où il y a à quelqu'uns un petit arrest, ou aiz plié en demy rond attaché au-dessous des pieds de l'enfant, qu'ils appuyent contre le plancher de la cabane, ou bien elles les portent promener avec icelles derriere leur dos, avec un collier ou cordelette qui leur pend sur le front. Elles les portent aussi quelquefois nuds hors du maillot, ou derriere leur dos, presque debouts, la teste en dehors, qui regarde des yeux d'un costé & d'autre par-dessus les es- || paules de celle qui le porte. 339

Lorsque l'enfant est emmaillotté sur la petite planchette, ordinairement enliuée de matachias & chap-

pelets de pourceleine, ils luy laissent une ouuerture deuant la nature, par où il faict son eau, & si c'est une fille, ils y adioustent une fueille de bled d'Inde renuerlée, qui sert à porter l'eau dehors, sans que l'enfant soit gastée de ses eauës, ny falle de ce costé là, laquelle inuention est pratiquée par les Turcs mesmes, mais plus commodement, car i'en ay veu un modelle. Ils font un pertuis au berceau au dessous du siege de l'enfant qui est descouuert, & appliquent un tuyau courbé à la nature, lequel passant entre les iambes del'enfant, respond à ce trou du berceau, sous lequel ils tiennent un petit pot qui reçoit les excremens l'urine, & par ce moyen rend les enfans tousiours nets & mieux sentans que ceux d'icy, d'ou ie conclus que pour ce regard on deuroit les imiter, particulièrement les pauvres gens qui ont faute de linge, d'estoffes & d'habits.

Les Sauvageesses comme elles n'ont iamais eu l'usage du linge, ny la methode d'en faire, encore qu'elles ayent du chanure assez, ont trouué l'inuention d'un duuet fort doux de certains roseaux, sur lesquels elles couchent leurs enfans fort mollement, & les nettoient du mesme duuet, ou avec de la poudre de bois sec & pourry, & la nuit venue, elles les couchent souvent || tout nuds entre le pere & la mere, ou dans le sein de la mere mesme, enueloppé de sa robe pour le tenir plus chaudement, & n'en arriue que tres-rarement d'accident.

Les Canadiens & presque tous les peuples errants se seruent encore d'une pareille planchette pour coucher leurs enfans, qu'ils appuyent contre quelque ar-

bre ou l'attachent aux branches, mais encore dans des peaux sans planchette, à la maniere qu'on accommode ceux deçà dans des langes, & en cest estat les posent de leur long doucement dans une peau suspenduë en l'air, attachée par les quatre coins aux bois de la cabane, comme sont les lits de roseau des Mattelots sous le tillac des Nauires, & s'ils veulent bercer l'enfant, ils n'ont qu'à donner un bransle à cette peau suspenduë, laquelle se berce d'elle-mesme.

Les Cimbres auoient accoustumé de mettre leurs enfans nouueaux naiz parmy les neiges, pour les endurcir au mal, & nos Gaulois au contraire les delica- tent le plus qu'ils peuuent, pour les rendre fluets & mal sains, de sorte que s'ils sentent un peu de vent, de chaud ou de froid plus qu'à l'ordinaire, tout est perdu, voyla un enfant malade, il faut le Medecin, il luy faut ouurir la veine, cette viande ne lui est pas propre, gardez vous du bruit, & pour petit qu'il soit, on fait de son estomach une || boutiqued'Apoticaire, & 341 d'où vient cela, ce qu'ils font trop mignardez, & nais de parens fluets, car on ne voit point tant d'infirmittez aux enfans villageois non plus qu'à ceux de nos barbares qui n'y apportent point tant de façon. Bon Dieu que d'abus & de fottise il y a parmy de certaines maisons des grands, vous diriez proprement a les voir faire, & à les entendre qu'ils ont un autre pere qu'Adam, qu'ils ne sont point de la mesme nature des autres hommes, & qu'ils auront un Paradis à part, ouy & tel qu'ils l'auront fabriqué par leurs œuures.

Nos Sauuageſſes imitans les Cimbres esleuent leurs enfans le moins delicatement qu'il leur est possible, &

les laissent non seulement trotter & courir nuds à quatre pieds par les cabanes, sans ayde ny conduite de personne; mais estans grandelets ils se veautrent, courent & se roullent dans les neiges, & parmy les plus grandes ardeurs de l'Esté, sans en recevoir aucune incommodité, de quoy ie m'estonnois fort, & de ce que mettant quelquefois un petit morceau de sucre dans la bouche des petits enfans ils me suiuoient à quatre pieds, comme petites bestioles, dans les plus grandes rigueurs de la saison. Et de là vient qu'ils s'endurcissent tellement au mal, & à la peine, qu'estans deuenus grands, vieux & chenus, ils restent toujours forts & robustes, sans ressentir presque aucune indisposition, & || mesmes les femmes enceintes sont tellement fortes, qu'elles s'accouchent souuent d'elles-mesmes, comme elles m'ont dit, & n'en gardent point la cabane pour la plupart. I'en ay veu arriuer de la foreest chargées d'un gros faisseau de bois qui accouchoient dés aussi tost qu'elles estoient arriuées, puis au mesme instant sus pieds, à leur ordinaire exercice.

Et pour ce que les enfans d'un tel mariage ne se peuuent asseurer legitimes, ils ont cette coustume entr'eux, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits des Indes occidentales, que les enfans ne succedent point aux biens de leur pere; mais ils en font successeurs & heritiers, les enfans de leurs propres sœurs, lesquels ils sont asseurez estre de leur sang & parentage, & par ainsi les hommes sont hors du hazard d'auoir pour heritiers les enfans d'autrui bien qu'ils fussent de leurs propres femmes.

En suite de cela il y en a qui pourroient douter

que les peres eussent de l'amitié pour leurs enfans, n'estant point asseurez qu'ils fussent de leur fait, ou non, mais ie vous asseure encor une fois, qu'ils les tiennent si cher, & en font tant d'estat qu'ils ne les voyent pas à demy, leur donnent toute la liberté qu'ils veulent & ne les reprennent pour faute aucune, car de chastiment il ne s'en parle point, c'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si estans grands ils se portent si facilement au vice, puisque dans || les familles Chrestiennes & Religieuses, où la correction & le chastiment manque* à la ieunesse, on n'y voit que desordres, qu'ambition & presumption d'esprit, avec plus d'excez de beaucoup que dans les familles sauvages les plus barbares, & esloignées de la cognoissance de Dieu. 343

Il faut que ie m'explique & dise (pour ne condamner les innocens avec les coupables) que s'il y a un grand nombre d'enfans Sauvages mal-sages, & vicieux, & sans le respect deu à leurs parens, il y en a un autre grand nombre qui font mieux. Car outre qu'ils n'ont pas tant de legeretez pueriles, comme beaucoup d'enfans par deçà, ils sont dotés d'une petite gravité si iolie, & d'une modestie naturelle si honneste, que cela les rends * extrêmement agreables & amyables, de sorte que ie prenois un singulier plaisir de leur enseigner les lettres & de les instruire en la Loy de Dieu, selon qu'ils en estoient capables; aussi en auions nous tousiours plusieurs dans nostre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous estoient point incommodés, & non sans quelque difficulté aux mauuais garçons, pour les obliger à imiter les bons.

Nous en auions pratiqué cinq ou six de tres iolys, beaux, & d'un fort bon esprit pour les amener en France, avec le consentement de leurs peres & meres, 344 mais quand || il fut question de partir, cet amour fit tendre des meres & le reciproque des enfans enuers elles, tira tant de larmes des yeux des uns & des autres qu'en fin elles esteignirent cette premiere deuotion, par un ouy dire qu'on souëttoit, qu'on pendoit & qu'on faisoit mourir les hommes entre les François, sans discerner l'innocent du coupable, doctrine qui leur auoit esté donnée par le Huron Sauoignon, laquelle nous empescha du tout d'en pouuoir amener aucun quelque promesse que leur fissions d'un bon traitement & de les ramener en leur pays dans dix huit ou vingt Lunes, qui sont un an & deyny de temps, car il ne se pouuoit à moins.

De l'instruction de la ieunesse & des exercices ordinaires des enfans. — De la dissolution des François. — Et d'une certaine Nation où l'on coupe le né des filles mal viuantes.

CHAPITRE XX.

Ce grand Empereur Marc-Aurelle, que pleust à Dieu qu'il eust esté chrestien, il ne luy eut rien manqué digne d'un Prince egallement puissant & vertueux, 345 || discourant un iour avec son amy Pullion du soin que les anciens Romains auoient d'instruire

leurs enfans dans la vertu & l'habitude des bonnes mœurs, dit de luy-mesme ces parolles dignes à la verité d'estre grauées & burinées sur le cœur de tous ceux qui ont à gouverner la ieunesse & les esprits encore tendres, dans la vertu.

Mon pere Anne Vere, fut en cas autant digne de loüange, comme ie suis digne de reprehension : car moy estant ieune enfant, iamais ne me laissa dormir en liët, assoir en chaire, boire ny manger avec luy à sa table, & si n'osois hauffer ny leuer la teste ny les yeux pour le regarder en face, & pour ce souuent me disoit : Marc mon fils, i'ayme trop plus que tu fois vertueux & honneste Romain, que Philosophe superbe & dissolu, car celuy là est indigne de viure & de paroistre entre les hommes qui n'ensuit la vertu, laquelle les Dieux mesmes recompensent dans le ciel, & les hommes honorent sur la terre.

Puis pourfuiuant son discours disoit : anciennement les enfans des bons tettoient iusques à deux ans, iusqu'à quatre viuoient en leur appetit & volonté, lisoient iusques à six & estudiaient en grammaire iusques à dix, puis deuoient prendre office ou mestier, selon qu'ils se sentoient appelés ou destinés, ou s'adonner à l'estude, ou aller aux exercices de la guerre, de maniere que parmy Rome ils n'alloient oisifs ny vagabonds, veu mesmes qu'ils auoient des Maistres & Precepteurs vieils & tellement sages & prudens, que leur seule presence sans mot dire, estoit capable de les maintenir dans leur deuoir & conseruer dans la vertu.

I'ay estudié, dit ce bon Prince, en grammaire avec un Maistre qui s'appelloit Euphermon, il auoit la teste

toute blanche de vieillesse, il estoit fort moderé en parler, en discipline fort rigoureux, & en la vie tres-honneste, pour ce qu'en Rome y auoit une Loy que les Maistres des enfans fussent fort anciens, de maniere que si le disciple auoit l'aage de dix ans, le Maistre deuoit passer cinquante. Et ce qui faict qu'à present on voit si peu d'enfans sages & modestes, c'est pour ce que les Maistres sont eux-mesmes ieunes & sans vertu & ont encore moins d'experience; c'est pour quoy on ne doit trouuer estrange si on ne leur obey pas tousiours en choses iustes & licites, puis qu'en imprudens & peu experimentez, ils commandent souuent choses iniustes, où * par une maniere trop precipitée s'emportent au gré de leurs passions à la moindre mousche qui les picque, pensans par là se faire estimer bon conducteur de la discipline & du bon gouuernement, en mesme paralelle de ceux qui pour estre maintenus tollerent les choses qu'ils deuroient corriger.

Car les commandemens iustes & bien digerez, encore qu'il n'appartienne pas aux disciples de les examiner, font les cœurs doux, souples & debonnaires, comme au contraire, les commandemens iniustes ou mal-faicts, tournent & conuertissent les hommes humbles & doux, en personnages durs & austeres, comme

347 || l'experience nous l'a faict voir maintefois, & dans les Religions les plus austeres mesmes, où la voye de la douceur est tousiours employée la premiere, puis la verge si elle ne suffit.

Il est vray que nous voyons souuent des peres, estre cause de la perte de leurs enfans, & de la corruption

de leurs mœurs, par les mauuaises habitudes qu'ils leur laissent prendre en leur bas aage. Car les uns font gloire de les nourrir dans les delicatesses & lesdelices, & leur souffrent de faire tout ce qu'ils veulent comme s'ils estoient enchantez des merueilles imaginaires de leur esprit & de leur beauté, sans se mettre en peine de ce qui en arriuera quand ils seront grands. Les autres tout au contraire les esleuent avec trop de rigueur, comme aux maisons des mecaniques, & ceux cy les perdent encore ; car comme par une excessiue delicatesse, les forces du corps & de l'esprit s'affoiblissent, aussi par un chastiment trop rude, ils deuiennent si hebetez qu'ils perdent souuent toute esperance d'apprendre, & sont en des apprehensions continuelles, qui les empeschent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent estre, il n'est rien meilleur que tenir un milieu entre la douceur & la seuerité, afin qu'aux occasions ils soient tousiours discrets & sages, & apprennent sans timidité.

Or que ce milieu dans lequel consiste la vertu soit pratiqué par nos Sauuages enuers leurs enfans, il y a apparence qu'ils n'y manquent pas en toutes choses, bien qu'ils leur souffrent || les desobeissances, & de 348
manquer au respect qu'ils doiuent à leurs parens. l'en ay veu de bien sages, i'en ay veu de bien fols & temeraires, mais cela venoit de l'instinct & inclination de leur propre nature, à laquelle ils adherent, & non de l'instruction & conduite de leurs parens, lesquels les laissent viure dans toute sorte de liberté, la bride sur le col & sans chastiment comme ils ont esté eux-mêmes esleuez sans correction, car les Sauuages n'en scau-

roient souffrir à leurs enfans, & de vérité ils n'en méritent souvent pas tant que ceux d'icy, pour ce qu'ils ont moins de malices & moins d'instructions.

S'ils ne scauent que c'est d'estre rudoyez & seuerement reprimandez, ils n'expérimentent non plus de délicatesses & sont esleuez fort austèrement. De ses petites mignardises & caresses que les peres & meres traittent icy leurs enfans, on ne scait que c'est aux Canadiens, car ils ayment d'une amitié plus cachée que descouverte, & plus virilement que sensuellement, & par cette maniere de gouvernement l'on peut iuger comme j'ay des-ia dit, que nos Canadiens tiennent quelque chose du milieu en la conduite de leurs enfans, & mesme nos Montagnais, lesquels ne font autre reprimande à leurs petits garçons quand ils crient, que de leur dire : Et quoy ne veux tu pas te taire, ie te dis que tu ne tueras point d'Ours, d'Eslans, ny de Castors, & si tu te tais tu en tueras. Et aux filles ils leur disent seulement : Cheté éga maché, arreste-toy, ne crie pas, & rien plus.

- 349 || Leurs exercices ordinaires, particulièrement des ieunes garçons n'est pas de bien employer le temps, ny d'apprendre mestier, car il n'y en point entre nos Canadiens & Hurons, où chacun mesnage fait de luy-mesme ce qui luy est conuenable & necessaire, soit à coudre, à filer, faire des pots de terre, & toute autre ouurage & action de mestier qui leur fait besoin; mais nos ieunes Hurons s'exercent principalement à tirer de l'arc en quoy ils se rendent fort adroits, à darder la fleche, qu'ils font bondir & glisser droit superficiellement par dessus le paué, iouer avec des bastons cour-

bez qu'ils font couler par dessus la neige & croûter une bale de bois leger comme l'on fait par-deça. Apprendre à jeter la fourchette avec quoy ils herponnent le poisson entre les enfans des Quiennontateronons, & darder l'espée entre nos Montagnais, par le moyen d'un baston au bout duquel ils attachent une aleine, qu'ils eslancent contre un but, puis à beaucoup d'autres petits jeux & exercices de recreation, qui ne les empechent pas de se retrouver à la cabane aux heures des repas, & lorsqu'ils ont faim d'aller griller du bled.

Que si une mere prie son fils d'aller querir de l'eau, du bois, ou faire quelque autre semblable service du ménage, il luy répond que c'est un ouvrage de fille & n'en fait rien : que si parfois nous obtenions d'eux de semblables services, c'estoit à condition qu'ils auroient tousiours entrée en nostre cabane, ou pour quelque * espingles, plumes ou autre petite chose à se payer, de quoy ils estoient fort contans & nous aussi, 350 pour ces petits & menus services que nous en recevions.

Il y en avoit pourtant de malicieux, qui se donnoient le plaisir de couper la corde qui soustenoit nostre porte en lair*, & puis estant tombée nioient absolument que ce fussent eux, ou bien prenoient la fuite, car ils n'aduoient iamaïs guere leur faute s'ils ne sont attrapez sur le fait ou que l'on ne leur conuainque l'esprit par raisons. C'est une petite vanité qui n'est pas blâmable en eux, comme elle pourroit estre en des chrestiens de vouloir estre estimé meilleur qu'on n'est, c'est neantmoins la perfection du iourd'huy, car qui

voyons nous qui vueille souffrir le mespris qu'il merite, ou d'estre estimé pour tel qu'il est, personne, car le monde ne veut point de ces pratiques là, on la laisse pour les Cloistres, encore y est-elle souuent bien mal traitée & encores plus mal receüe, par ceux qui deuroient monstrier l'exemple aux autres.

Il y en a qui veulent bien estre estimez pour tels qu'ils sont, non par vertu, mais par imprudence, & font voir eux mesmes à descouuert l'imperfection & malice de leur esprit, de laquelle ils veulent tirer gloire, mais gloire qui leur tournera à confusion deuant Dieu.

De mesme que les petits garçons ont leur exercice particulier, & apprennent à tirer de l'arc les uns avec les autres, si-tost qu'ils commencent à marcher, on met aussi un baston entre les mains des petites fillet-
351 tes, en mes- || me temps qu'elles commencent à se fortifier, pour les sfiller & apprendre de bonne heure à piler le bled, qui est leur exercice plus rude, & estans grandelettes elles iouent aussi à diuers petits ieux avec leurs compagnes, & parmy ces petits ébats on les dresse encore doucement à de petits & menus seruices du mesnage, & aussi quelquefois (chose déplorable) au mal qu'elles voyent commettre deuant leurs yeux, qui faict qu'estans grandes elles ne valent rien pour la plupart & sont pires (peu exceptées) que les garçons mesmes, se vantans souuent du mal, qui les deuroit faire rougir & qu'elles n'ont pas commis pour se faire rechercher & admirer comme valeureuses desbauchées.

Les Montagnaites apprennent aussi ce qui est du mesnage, à faire les robes, les raquettes, les escuelles

ustencilles, vaisselles & autres petites ioliuitez, peindre & faire des franges aux robes, & nagent comme canars. Je louë Nostre Seigneur de ce que les Huronnes prenoient d'assez bonne part nos reprimandes, & qu'à la fin elles commençoient d'auoir de la retenue & quelque honte de leur dissolution, n'osans plus que fort rarement user de leurs impertinentes parolles en nostre presence, & admiroient en approuuant l'honnesteté que leur disions estre aux filles de par-deça, ce qui nous donnoit esperance d'un prochain amendement de vie, si les François qui estoient montez avec nous par une malice effrenée, ne leur eussent dit le contraire, diffamans & taxans meschamment l'honneur & la pudicité des femmes & filles de leur || païs, 352 pour pouuoir continuer avec plus de liberté leur vie infame & mauuaise, tellement que ceux qui nous deuoient seconder & seruir par bons exemples, à l'instruction & conuersion de ce peuple, estoient ceux-là mesmes qui nous empeschoient, & destruisoient le bien que nous allions establisant. Il y en auoit neantmoins quelqu'uns de tres-honnestes & discrets, lesquels s'ils faisoient du mal, il ne venoit pas à nostre cognoissance, & n'esclatoit point en publique*.

Tous les peuples infidelles & barbares, ne sont point neantmoins tous tellement abrutis dans le mal & si plongez dans l'horreur du vice, qu'il ne s'y en trouue encore quelqu'uns, qui obseruent les loix de l'honnesteté & plus rigoureusement que les chrestiens mesmes, bien que les premiers n'ayent aucune loy, qui leur defende le mal & les derniers ayent les defences expressees du Createur de ne le commettre pas.

L'un de nos François nommé Crenole, ayant esté à la traicte du costé Nord, en une nation esloignée environ cent lieuës des Hurons, tirant à la mine cuiure, nous dit à son retour y auoir veu plusieurs filles, auxquelles on auoit couppé le bout du nés selon la coustume du païs, pour auoir faict bresche à leur honneur (bien opposite & contraire à celle de nos Hurons & Canadiens, qui leur permet toute liberté), & nous asseura de plus auoir veu ces Sauuages, faire quelque forme de priere auant que prendre leur repas : qui
353 estoit un preiugé, qu'ils || recognoissoient & adoroient vrayment quelque diuinité, à laquelle ils rendoient aussi action de graces après leur repas. Cette disposition nous fit conceuoir un grand desir d'y aller, si Dieu par sa diuine prouidence n'en eust autrement ordonné, me renuoyant pour affaires en Canada, & de là en France pour Paris.

De l'excellence de l'escriture. Des principes que nous en donnions aux enfans Hurons, de leur langue & de celles des Canadiens.

CHAPITRE XXI.

Entre toutes les choses plus admirables du monde, l'escriture est digne d'estre de tres-grande admiration. Premièrement pour son premier Autheur qui a esté Dieu mesme, secondement pour son utilité, Dieu en a esté le premier Autheur, comme les parolles qu'il tint

à Moyse nous l'apprennent : Monte dit le Seigneur, & vien me treuuer sur la montaigne, là ie te bailleray deux tables de pierre: la Loy & les commandemens que i'ay escrits, afin que tu les enseignes aux fils d'Israël. Ce que Dieu auoit escrit estoit engraué dans les tables que Moyse rompit puis après émeu de colere, lorsqu'il trouua les enfans d'Israël idolatrans après le veau d'airain.

|| Depuis Dieu fit commandement à Moyse de re- 354
nouueller les tables, & d'escire ce qui estoit contenu en celles qui estoient rompuës, si bien que nous voyons par là, que c'est Dieu qui est Autheur de l'escriture, & que Moyse a esté le premier entre les hommes, qui a escrit, voyons de l'imprimerie.

L'inuention de l'imprimerie en Europe, comme tient la commune opinion, a commencé en l'an de grace 1438, & est attribuée à un Allemand appelé Jean Guttemberg, & le premier moule dont on imprima se fit en la ville de Mayence en Allemagne, duquel lieu un autre Allemand nommé Conrad en porta l'inuention en Italie, & que le premier liure qui s'imprima, ce fut un œuvre de S. Augustin lequel est intitulé De la Cité de Dieu.

Mais les Chinois peuples inuentifs & des mieux polissez de la terre, s'attribuent avec quelque apparence de raison, l'honneur d'en auoir esté les premiers inuenteurs, & que les peuples Germaniques ne l'ont sçeu qu'après eux, ou appris de quelqu'un d'eux. De mesme ils s'attribuent l'honneur d'auoir esté les premiers inuenteurs de l'artillerie, car elle ne commença en Europe qu'en l'an 1330. par l'industrie d'un Alle-

mand. Munster en sa Cosmographie liu. 7. dit en l'an 1354. par un Moine Allemand nommé Bertholde Sohonores.

355 A la verité on ne scauroit assez louer l'inuention & l'utilité de l'Ecriture, puis qu'un Dieu en a esté le premier Autheur, & que d'elle dépend la principale science des hommes, mais || pour ce qu'elle ne s'apprend qu'avec peine & un grand temps, peu de Hurons s'y vouloient adonner, & se contentoient de conter les fueillets de nos liures, & d'en admirer les images avec tant d'attention qu'ils perdoient tout autre soin, & eussent passé les iours & les nuits entiers qui les eut laissé faire, mais un si frequent maniemment de nos liures, qu'ils demandoient à voir à tout moment les uns après les autres, principalement la S. Bible pour sa grosseur & ses images les perdoit & rendoient * tout frippez.

Nous auions commencé d'enseigner aux enfans les lettres & l'écriture, mais comme ils sont libertins & ne demandent qu'à iouer & se donner du bon temps, ils oublioient en trois iours ce que nous leur auions appris en quatre, faute de continuer & nous venir retrouver aux heures que leur auions prescrites, & pour nous dire qu'ils auoient esté empechez à iouer, ils en estoient quittes, sans autre plus grande ceremonie, aussi n'estoit il pas encore à propos de les rudoier ny reprendre autrement que doucement, & par une maniere affable les admonester de bien apprendre une science qui leur deuoit tant profiter à l'aduenir, s'ils s'y addonnoient avec soin, plaisir & contentement.

Il y auoit des hommes qui nous demandoient d'ap-

prendre le François avec eux, mais comme en toute leur langue il ne se trouue aucune lettre labiale, ny les uns ny les autres n'en pouuoient prononcer une seule que tres difficilement. Pour dire P. ils disoient T. pour F. S, & || pour M. N. &c., & par ainsi il leur eut esté comme impossible de la pouuoir apprendre dans leur païs (i'entends les personnes aagées) qu'avec une grand longueur de temps & des peines indicibles, & suis asseuré qu'un ieune garçon Huron s'efforça deux ou trois cens fois pour pouuoir prononcer la lettre P & ne pû iamais dire que T, car voulant dire Pere Gabriel il disoit T. Auiel. 356

Les Montagnais non plus que les Hurons, n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre, car ils n'ont point les lettres F. L. V. ils prononcent un R au lieu d'un L. ils prononcent un P. au lieu d'un V. & ont plusieurs autres obseruations en leur langue qui ne peuuent estre conceues que par ceux qui ont l'usage de ladite langue, mais elle est telle que les enfans qui ont la langue assez bien pendue prendroient bien-tost nostre prononciation si on les instruioit, & encores assez facilement les Hurons, car les deux qui furent enuoyez en France il y a quelques années, dont l'un nommé Sauoignon est retourné en son païs, & l'autre nommé Louys est resté à Kebec, s'y sont formez, particulièrement le petit Louys, car pour l'autre il n'a iamais esté bien sçauant, aussi estoit il plus aagé & moins apte pour apprendre que le dernier qui estoit plus ieune & gentil.

Il faut que ie vous die de ce Sauuage ce petit mot en passant, que tous les Hurons l'estimoient menteur,

lorsqu'il leur racontoit les merueilles qu'il auoit veües en nostre Europe, comme en effect il y a des choses
357 qu'ils cro- || yoient impossible, comme un carosse attelé de six & huit cheuaux, un orloge sonnant & beaucoup d'autres choses, que nostre tesmoignage leur fist croire faisable.

Ce bon Sauuoignon se resouuenoit bien de la bonne chere qu'il auoit fait en France & s'en vantoit par tout, neantmoins il ne luy print iamais enuie d'y vouloir retourner, iusques à un certain iour qu'ayant receu mescontentement de sa compagne, il print resolution de s'en vouloir retourner & demandoit à nos François s'il y pourroit auoir une femme pour trois Castors, encor croyoit il la mettre à bien haut prix, ce qui nous donna plus de compassion que d'enuie de rire.

Ces simplicitez particulieres n'empechent pas, qu'il ne se trouue des gens d'esprit entr'eux, & qu'on n'en puisse faire quelque chose de bon, car il n'y a que la politesse qui leur manque, & si nous eussions esté encore deux ans dans le païs, ie croy que nous en eussions rendu d'auancez aux lettres & de bien instruits en la foy, car les hommes comprenoient assez bien, & les enfans tenoient gentiment la plume.

Tous ces commencemens seruiron de beaucoup à ceux qui iront après nous trauailler en ceste vigne, car la chose plus difficile est faicte & les principales pieces esbauchées, il n'y a plus qu'à les polir quelles ne soient parfaites. Je scay bien que les derniers ouuriers font tousiours assez peu d'estat du trauail des premiers & y trouuent souuent à redire. Ce sont maladies natu-

relles qui naissent avec || l'homme, lesquelles il faut 358
excuser & non point condamner, puisque Dieu seul
est Juge de nos actions.

Les langues ne se sçauent pas sans fautes, qu'après
une grande pratique & longue experience, à la Fran-
çoise mesme personne ne se dit parfaict tant elle est
changeante & fuiette à la caprice* des hommes, qui
inuientent tous les iours des mots nouueaux, ou une
nouuelle façon de prononcer, de sorte que l'ancien
Gaulois semble aujourd'huy un langage estranger
comme le sera à cent ans d'icy, celui duquel on use
pour le iourd'huy.

Dés la France i'auois une grande inclination pour
les langues sauuages, afin qu'en y profitant ie puisse
après profiter aux ames, & en auois des-ia assemblé
une quantité de mots, mais pour ne les sçauoir pro-
noncer à la cadence du païs, à la premiere rencontre
que ie fis des Montagnais, pensans baragouïner, ie
demeuray muet, & eux avec moy.

Marry que i'eu perdu & ma peine & mon soin, avec
toutes mes estudes que i'auois faictes sans autre maîs-
tre que du petit Patetchouan, ie m'adressay au tru-
chement Marfolet pour en auoir quelque instruction,
mais il me dit franchement dedans nostre barque à
Tadoussac qu'il ne le pouuoit nullement & que ie
m'adressasse à un autre; ie luy en demanday la raison
il me dit qu'il n'en auoit point d'autre que le serment
qu'il auoit faict de n'enseigner rien de la langue à qui
que ce fut.

Me voyla donc esconduit, & ne me rebute || pas 359
pour tant, ie le prie derechef de m'apprendre quel-

que * mots de ce langage, puisqu'il n'y en auoit point d'autre plus capable que luy, & que ie le seruirois en autre occasion, mais il continuë en son refus, ne voulant pas, disoit-il, fausser son serment & faire rien contre ses promesses, neantmoins à la fin il me lascha ces deux mots Montagnais *Noma kinifitotatin*, qui veulent dire en François, non ie ne t'entend point, car en Huron il faudroit dire : *Danstan tearonea*. Voyla tout ce que ie pû tirer de luy avec toute mon industrie, & croy que tout son plus grand serment estoit de se rendre necessaire, & de ne laisser empieter personne sur son office, mais c'estoit mal prendre ses mesures que de s'adresser à nous, qui n'estions pas pour luy nuire.

Ce peu que i'en ay sceu davantage, ie l'ay appris de nos Religieux de Kebec, des Montagnais & d'un petit dictionnaire, composé & escrit de la propre main de Pierre Anthoine nostre Canadien, que i'ay creu d'autant plus asseuré, que ce Sauvage là * faict auant qu'auoir perdu les Idées de sa langue, & s'il est fautif en quelque chose, c'est en la mesme maniere que ie le suis en la langue Françoisse, en comparaison d'un Orateur disert, car il y a le bon & le mauuais Montagnais, comme le bon & le mauuais François, duquel i'y mite le dernier pour ne pouuoir faire mieux.

Toutes les langues de la Nouuelle France se peuvent reduire en deux principales : à sçauoir Huronne & Canadienne. La Huronne comprend presque toutes celles qui courent, les nations se- || dentaires & 360
quelqu'unes des errantes, comme les Houandates, les Quieunontateronons, Sontouhouethonons, Attiuoin-

darons, Affistagueronons, & autres des contrées de la mer douce, lesquelles toutes ensemble peuuent contenir enuiron 3. ou 4. cens mille ames en 200. lieuës de païs, qui feroient une belle Prouince si elles estoient possédées par un seul Prince Chrestien, car pour le iour d'huy les montagnes, les fleuues & les riuieres, ne seruent point de limites ny de bornes aux Prouinces & Regions, ains les langues & les Seigneuries, & se dit une Prouince ou Region auoir autant d'estenduë comme la langue d'icelle est parlée & entenduë en icelle.

La Canadienne comprend presque toutes les nations errantes, qui tiennent depuis l'embouchure du grand fleuve S. Laurens, iusques au païs des Hurons, parmy lesquelles nous comprenons les Almouchiquois, Montagnais, la petite Nation. Les Sauuages de l'Isle, les Ebicerinys & generalement les Algoumequins & autres nations errantes, qui se rencontrent dans l'estenduë de plus de 350. lieuës de païs, qui ne peuuent faire en tout à mon aduis 50. ou 60. mille ames au plus, & tous errants & vagabonds comme i'ay dit.

Il demeure donc constant que nous n'auons que deux langues principales dans toute l'estendue de nostre Canada & que tout tant qu'il y en a * deriuent de l'un de ses deux, & n'y a autre difference que du Gascon ou du Prouençal au François, car encor bien qu'il y ait un Truchement particulier pour les Montagnais, un autre pour les Sauuages de l'Isle, & un pour les Ebicerinys, || si est-ce que c'est tousiours une mesme 361
langue, & n'y a autre difference que celle que ie vien de dire, qui est assez neantmoins pour obliger d'auoir

partout des Truchemens diuers, tant pour n'ignorer rien des langues, & d'une infinité de mots qu'ils ont de differens les uns des autres, que pour maintenir les François en l'amitié de ses peuples, & attirer leurs castors en procurant leur salut.

On dit qu'il y a en quelque contrée des Indes, une Nation dont les hommes ont un langage particulier & les femmes un autre, sans qu'il leur soit loisible d'user de celui de leurs marys, il n'en est pas de mesme entre nos Nations Canadiennes, mais entre toutes il me semble que les femmes Ebicerinyennes parlent le plus delicatement & mignardement, elles ont un petit bec affilé dont vous diriez que les paroles leur partent du bout des leures, & ce qui en est plus admirable est, qu'elles coulent de suite sans hesiter ny reprendre haleine, & si doucement qu'à peine leur voyez-vous ouurir les leures en leurs petits entretiens & esbats.

Je m'estonnois mesme comme elles se pouuoient entendre & le Truchement Richer comprendre ce qu'elles disoient, car pour moy, il faut que i'aduouë qu'il m'eust esté bien difficile de m'y rendre sçauant.

362. I'en voulu faire l'experience au pays des Hurons, où elles estoient venuës hyuerner avec leurs marys, & en receu des leçons du || Truchement que i'estudiai quelque temps ensemble, avec le Montagnais & mon Huron, mais ne m'y pouuans aduancer pour en auoir trop entrepris à la fois, ie fus contraint de quitter les deux premiers * & vaquer seulement à la dernière, car en pensant parler d'une i'y entremellois des

mots de l'autre, ie courois apres trois lieures & n'en prenois aucun.

Et pour vous monstrier qu'en effet il y a beaucoup de periodes qui ne se rapportent point aux langages des Montagnais & Ebicerinys non plus qu'au Huron, qui est une langue particuliere, & que le baragoin de l'un est differant du baragoin de l'autre, ie vous en rapporteray icy quelques mots, par le moyen desquels vous cognoistrez la difference veritable mentionnée cy dessus.

Par exemple : Les Hurons appellent un chien gagnenon. Les Ebicerinys arionce, & les Montagnais atimoy, voyla une grande difference entre ces trois mots qui ne signifient tous qu'une mesme chose. De plus : Pour dire en Huron i'ay faim, Atoronchefta, en Montagnais Nichimitifonne, & en Ebicerinyen Ninihoinchaé. Et pour demander à manger nos Hurons usent de ce seul mot Taetsenten, les Montagnais de celui-cy Minitmitfon, & les Ebicerinyens de cet autre Michilmijchim. Tellement qu'on voit en ce peu de mots bien peu de rapport, particulierement du langage Huron aux deux autres qui ont quelque correspondance.

|| Il se trouue une autre grande difficulté en ces 363 langues, en la prononciation de quelque * syllabes, à laquelle consistent les diuerfes significations d'un mesme mot, qui est une difficulté plus grande que l'on ne pense pas, car manquez seulement en une, vous manquez en tout, ou si vous vous faites entendre, ce sera tout autrement que vous ne desirez, comme en ce mot Ebicerinyen : Kidauskinne, lequel avec

une certaine façon de prononcer veut dire, *tun'as point d'esprit*, & par un autre ton signifie : *tu as menty*.

Ainsi en est-il de quantité d'autres mots, c'est pourquoy il faut ayder à la lettre, & apprendre la cadence si on y veut profiter, car le Truchement *Brulé* s'y est quelquefois luy-mesme trouué bien empesché & moy encore plus lorsque les Hurons me faisoient recorder & souuent repeter de certains mots difficiles que ie ne sçauois comment prononcer, & n'y pouuois auenir avec toutes les peines que i'y prenois, que de fort loing (i'entends de quelque * mots) nonobstant l'assistance & le secours du Truchement, c'est ce qui nous fit iuger que nos principaux maîtres en cet art, deuoient estre nos soins & la frequente communication avec les Sauvages.

364 Auant que ie fusse passé dans les Indes Canadiennes, & aucunement recognu la façon de parler de ses habitans, ie croyois leur langue dans l'excès de pauvreté, comme elle est en || effet de beaucoup de mots, pour autant que n'ayans point de cognoissance de beaucoup de choses qui sont en nostre Europe, ils n'ont point de noms pour les signifier; mais i'ay recognu du depuis qu'és choses dont ils ont cognoissance, leurs langues sont en quelque chose plus fécondes & nombreuses, pouuans dire une mesme chose par quantité de differens mots, entre lesquels ils en ont de si riches, qu'un seul peut signifier autant que quatre des nôtres, principalement la langue Huronne, c'est à dire qu'ils ont une infinité de mots composez, lesquels sont des sentences entieres, comme les caracteres des Chinois.

Je ſçay bien qu'il peut y auoir des fautes en mes Dictionnaires, & que pluſieurs choſes y manquent pour les rendre parfaits, mais ie ne doute point auſſi qu'un plus habile que moy ne ſe trouuat bien empeſché de pouuoir faire mieux en ſi peu de temps que i'y ay employé, touſiours c'eſt un trauail qui n'eſt pas petit ny de petit profit, car pourueu qu'on ſache la prononciation des mots plus difficiles, on peut aller avec iceux, par tout leur pays & traiter ſans Truchement, qui eſt un bien, & une commodité qui ne ſe peut eſtimer, & de laquelle pluſieurs ſe ſeruent, pour n'y en auoir encor eu aucun autre que les miens. C'eſt neantmoins une choſe bien pitoyable à l'homme d'eſtre en cela plus miſerable que les oyſeaux & beſtes brutes, leſquelles ſe font entendre à toutes celles de || 365 leur meſme eſpece en quelque part du monde qu'elles ſe rencontrent, car elles n'ont toutes qu'une meſme voix, là où l'homme pour peu qu'il s'abſente du lieu de ſa naiſſance, demeure muet, & ſans communication, dont on doit attribuer la diſgrace à nos pechez.

Ceux qui ont eſtudié quelque peu en Magie, ſelon quelques Autheurs, ſçauent fort bien qu'aucuns liures de cette mauuaïſe ſcience, enſeignent quelques moyens pour paruenir à la perfection de l'intelligence de ces voix, ſons, paroles, ou langues de ces oyſeaux, & animaux, comme un Apollonius Thyaneus grand Magicien, lequel entendoit le iargon des oyſeaux, & la voix des animaux, par laquelle il recueilloit les conceptions de leurs fantaſies, ce que faiſoit auſſi Melampus fils de Amythaon. Mais pour nos langues ſauuages qui en tous ſiecles changent pour le moins

une fois, ie conseillerois volontiers ceux qui en ont la puissance d'abatardir & biffer toutes celles qui sont en usage chez les Hurons & Canadiens, & d'introduire en leur place la langue François par tout, car qu'elle * apparence que tant de petits peuples ayent des langues si differentes & si difficiles à apprendre, le suiet ne le merite pas, & si les Religieux qui ont à les instruire, y ont trop de difficulté, tant y a qu'il y a (comme ie croy) moins de peuples en tous ces pays là, en y comprenant encore toute l'Acadie, où
366 nous auons fait bastir une || maison l'an 1630. en la Baye du port du Cap Naigré, que les François ont nommé le port de la Tour à cause de l'habitation des François ou * commande le sieur de la Tour, qu'en la seule ville de Paris, & de là iugez s'il seroit à propos de maintenir tant de langues differentes, & les reduire en arts, comme on pourroit faire, mais sans necessité.

Il est dit des anciens Roys de Mexique, de mesme que de ceux du Peru, qu'ils n'auoient moins de soin d'estendre leur langue que leur Empire, car au Nouveau Monde la langue de Mexique estoit estenduë par l'espace de mille lieuës, & celle de Cusco Capitale de l'Empire du Peru n'en auoit pas moins, & combien qu'on use en ces deux grands Royaumes ou Empires de plusieurs langues particuliers *, & fort differentes entr'elles, considéré leur longue estenduë, toutefois celle de la ville de Mexique est belle & riche & commune à toute la nouvelle Espagne, & celle de Cusco au Peru, comme entre nous la Latine, & entre les Turcs l'Esclaoune en Europe, & l'Arabique en Asie.

Tellement qu'il fuffit (au rapport de quelque hiftorien) à ceux qui prefchent la parole de Dieu, d'apprendre une feule langue de celles-là pour aller par un pays long de deux ou trois mille lieuës, au lieu qu'il leur auroit fallu 15. ou 20. langues, voire d'auantage *, pour pouuoir porter l'Euangile de Nôtre Seigneur par tout cette eftenduë de Prouinces & Royaumes.

*De la forme, couleur & ftatuë des Sauuages, & de 367
leurs parures, ornemens & matachias.*

CHAPITRE XXII.

Toutes les Nations & peuples Indiens, & Sauuages que nous auons veus en nôtre voyage, font prefque tous de couleur brune, oliuatre ou bazanné (excepté les dents qu'ils ont merueilleufement blanches) non qu'ils naiffent tels, mais cela vient de la nudité, de l'ardeur du Soleil qui leur donne à plomb fur le dos, & de diuerfes graiffes, huyles, & peintures, defquelles ils fe frottent & peignent fouuent tout le corps, comme nous voyons en France à ceux qui fe font appeller Egyptiens ou Bohemiens, lesquels changent leur couleur blanche en brune, & oliuafre, par le moyen des huyles defquelles ils fe frottent le corps pour fembler Egyptien, bien qu'ils foient François, & n'ayent refenty autre chaleur que celle d'icy, ny habité autre climat que celuy de la France.

Cette couleur pourtant ne diminuë en rien de leur beauté naturelle, des traicts de leur visage, ny de la iuste proportion de leurs corps, qui ne cedent en rien
368 à ceux d'i- || cy, car ils sont tous generalmente bien formez & proportionnez sans difformité aucune, marchent droit avec un maintien graue & modeste, sans estre aucunement courbé, bossu, vouté, boiteux, borgnes ou aueugles, d'où vous voyez d'aussi beaux enfans, & des personnes d'aussi bonne grace qu'il y en sçauroit auoir en France, entre lesquels ie n'y ay iamais veu autre deffaut, qu'un Honqueronon borgne encor par accident, & un bon vieillard Huron, qui pour estre tombé du haut d'une cabane en bas s'estoit faict boiteux.

Ils sont de mesme grandeur & hauteur que par deça, tous dispos, gays, & alaigres, ieunes & vieux ne sont point valetudinaires commé la pluspart de nous autres, ny suiets à la goutte, comme beaucoup de personnes trop à leur ayse, il n'y a pas mesme de ces gros ventres pleins d'humeurs & de graisse, que nous auons icy, car ils ne sont ny trop gras ny trop maigres, aussi n'ont-ils pas trop de quoy s'engraïsser, & c'est ce qui les maintient en santé, & exempts de beaucoup de maladies, ausquelles nous sommes suiets par trop faire bonne chere, car comme dit Aristote, il n'y a rien qui conserue mieux la santé de l'homme que la sobriété, laquelle ils obseruent mieux que nos gens sans soucy, & moins que nos auares, tenans le milieu entre les deux.

L'une des raisons principales pour laquelle nos
369 Sauvages n'ont rien de difforme en || leur corps, vient

de ce qu'ils ne sont point violentez ou contraincts comme les Mignons & Muguettes de par-deça, par des habits trop estroicts qui forcent leur naturelle disposition, & la raison en est tres-bonne, d'autant que par cet empressement d'habits pour sembler linges * & bien faictes, les femmes qui en usent de la sorte sont pour la plus part contrefaictes, bossuës, voutées & ridées, encore qu'il n'apparoisse point au dehors, lesquelles si elles estoient veuës en cette difformité par les Sauvages, ils auroient de quoy rire & se mocquer de nous, eux qui n'ont accoustumé de voir les choses que dans le naturel non violenté.

Il faut aduotier pourtant que ces affiquets mondains, ces gorges descouvertes & ces estoifes rauissantes, quelque difformité qu'elles couurent sont des pieges bien plus pesans, & desquels le Diable tire un bien plus grand aduantage que de la nudité de nos Sauvageffes, qui porte ie ne sçay quoy de desplaissant à la veuë de ceux qui l'ont tant soit peu chaste, car il n'y a que les mal-sages qui s'y meslent.

Or laissons à part les difformitez qui viennent par accident, & disons qu'il est vraysemblable que les femmes, entre les Chrestiens, engendrent plus de monstres, & d'enfans marquez & contrefaicts, que ne font les femmes Sauvageffes de nostre Canada; & me semble que cela arriue plus ordinairement à celles qui sont les mignardes, & de- || licates, & qui ont le 370
loisir d'entretenir leurs pensées, qu'à celles qui ont moins de loisir, car n'ayans point d'occupations serieuses, il faut de necessité qu'elles donnent lieu à une partie de leurs folles imaginations & fantasies, ce que

ne font point les villageoises, non plus que les femmes dotiées d'un esprit masle & resolu qui occupent le temps. l'en pourrois rapporter icy une infinité d'exemples, & des choses mesmes que i'ay veuës de mes yeux, si le suiët le meritoit, où que la chose fut tirée: * en doute, mais comme le cas est assez commun, & que l'on voit en beaucoup de lieux des personnes ayans de ses marqués* sur leurs corps, ou au visage, qui une folle, qui une leure de lieure, une prune, une tache de vin, &c., ie n'en diray pas davantage, sinon de vous asseurer que i'ay veu deux enfans iumeaux n'auoir qu'un dos, ou pluïstost auoir les deux dos collez ensembles*, & les autres parties du corps parfaites en chacune d'elles.

Au mois d'Octobre dernier ie vis à Paris au bout du pont neuf, un ieune garçon de Gennes, aagé de seize ans, en auoir un autre qui luy sortoit du milieu du ventre, à une cuisse prés, qui luy restoit dedans le corps, & n'en sembloit gueres incommodé, sinon un peu à la pesanteur du fardeau qui luy pendoit. Au mesme mois d'Octobre dernier le 20. il nasquit à Londres capitale d'Angleterre, une fille monstrueuse ayant deux testes, & deux visages bien formez, quatre
371 || bras, deux cuisses, deux iambes, & deux pieds, avec une forme de queue, & ayant esté ouuerte apres sa mort en la presence du Roi d'Angleterre, il luy fut trouué deux cœurs. Ces deux ou-trois exemples doiuent suffire pour confirmation des choses que i'ay dites, car ce ne seroit iamais fait, qui voudroit s'amuser à discourir des miseres dont la nature est souuent vitiée par nos pechez, ou ceux de nos parents,

desquels les enfans portent souuent la peine, ou en leur esprit, ou en leurs membres. Je les puniray iufques à la troisiéme & quatriéme generation, dit Dieu aux saintes lettres.

Les ieunes femmes, & filles font grandement curieuses d'huyler leurs cheueux & de se peindre & parer le corps avec diuers petits fatras, pour sembler belles aux assemblées, & aux dances, où elles paroissent tousiours avec tous leurs atours. Si elles ont des matachias & pourceleines elles ne les oublient point, non plus que les rassades, patinotres, & autres bagatelles que les François leur traictent, & desquelles elles font estat, comme nous de l'or & des pierreries.

Leurs vignols & pourceleines sont diuerfement enfilées, les unes en colliers larges de trois ou quatre doigts, comme une fangle de cheual qui en auroit ses fiffelles toutes enfilées & accommodées, & ces colliers ont enuiron trois pieds & demy de tour ou plus, qu'elles mettent en quantité || à leur col, selon leur 372
moyen & richesse, puis d'autres enfilées comme nos chaines & chapelets de diuers* longueurs pour pendre de mesme à leur col, & aussi à leurs oreilles. Elles en font encore d'autres de vignols gros comme noix, assez mal arondis (à cause de leur dureté), qu'elles attachent sur les deux hanches, & viennent par deuant arrangées de haut en bas par dessus leurs cuisses & brayers. Il y en a de celles qui portent encores des brasselets de pourceleine aux bras, & de grandes plaques accommodées de mesme par deuant leur estomach, & d'autres par derrière en rond & en quarré comme une carde à carder la laine, attachées à leurs

treffes de cheueux : quelqu'unes d'entr'elles ont aussi des chaines, ceintures, & des brasselets faits de poil de porc epic, taints en rouge cramoisy & fort proprement tissuës, les uns larges comme une fangle, & les autres comme une grosse gance, & cette teinture est si viue & tient de telle forte qu'elle fait honte à l'escarlate.

Pour les ieunes hommes ils ont la mesme curiosité de s'embellir & farder comme les filles. Ils huyent leurs cheueux & y appliquent des plumes & du duuet fort ioliment, & au lieu de collet de fine toille, ils se font des petites fraizes du mesme duuet, qu'ils mettent autour de leur col, fort proprement arrangez. Il y en a qui pour brauerie portent de grandes peaux
373 de serpens sur le front en guise de fronteaux, qui || leur pendent par derriere une grande aulne de Paris de chacun costé.

Ils se peignent aussi le corps & la face de diuerfes couleurs, de vert, de iaune, de noir, rouge & violet qui sont leurs couleurs les plus communes. Vous leur voyez quelquefois la face toute bigarée de ruge, & de vert, quelquefois ils n'en peignent qu'un costé, depuis le sommet de la teste iusques au col, il y en a de si industrieux qu'ils se figurent toute la face, & le corps deuant & derriere, de passemens tirez au naturel, & des compartimens avec diuerfes figures d'animaux assez bien faites pour des personnes qui n'ont pas appris l'art de la peinture.

Mais ce que ie trouuois de plus estrange, & d'une folie plus eminente, estoit de ceux qui pour estre estimez courageux, & redoutables à leurs ennemys, pre-

noient un os d'oyseau ou de poisson qu'ils affiloient comme rafoirs, avec lesquels ils se grauoient & figuroient le corps, mais à diuerfes reprises, comme l'on faict icy une paire d'armes avec le burin. En quoy ils monstroient un courage & patience admirable au-delà du commun des hommes, non qu'ils ne ressentissent bien le mal, car ils ne sont pas insensibles, mais pour les voir immobiles & muets en un si furieux chatouillement, puis on essuyoit le sang qui leur decouloit de ces incisions, lesquelles ils frottoient in-
|| continent 'apres avec quelque couleur noire en 374
poudre, qui s'insinuoit dedans les cicatrices, si que les figures qu'ils ont grauées leur demeurent sur le corps pour tousiours, sans que iamais on les puisse effacer, non plus que les marques qu'ont aux bras les Pele-
rins qui reuiennent de Hierusalem.

Tous n'en veulent pas neantmoins souffrir la peine, aussi n'en font-ils pas tous accommodés, mais les Sauvages qui s'y plaisent d'auantage * sont les petu-neux, lesquels ont pour la pluspart le corps ainsi figuré, ce qui les rends * effroyables & hideux, à ceux qui n'ont pas accoustumé de voir de tels masques, car ils me sembloient à moy-mesme en les regardans l'image de quelque Demon, avec lesquels ie ne me trouuois pas trop asseuré au commencement, & guere plus à la fin.

Il y a des femmes, & filles, mais peu qui souffrent ces incisions, dont i'en ai veu quelques-unes qui estoient figurées iusques par dessus les yeux, & tout cela pour sembler autant valeureuses que belles, & redoutables. J'ay veu des Sauvages d'une certaine Nation

auoir tous le milieu des narrines percées, auxquelles pendoient des patinotres bleuës assez grosses, qui leur battoient la leure d'en haut, attachées à des petites cordelettes ou filets.

375 Et comme ils ne portent rien sur leur || corps que pour ornement ou pour se deffendre du froid, nos Sauuages croyoient au commencement que nous portassions nos chapelets à la ceinture pour embellissement, comme ils font leurs pourceleines, mais en comparaïson ils en faisoient fort peu d'estat, disans : qu'ils n'estoient que de bois & que leur pourceleine qu'ils appellent *Onocoïrota* estoit de grande valeur, pour la petite teste de mort qui y estoit attachée, beaucoup la croyoient auoir esté d'un enfant viuant, mais ie les ostay incontinent de cette pensée, & la volonté aux femmes de vouloir emprunter nostre manteau & nostre capuce, pour aller en festin, & voir les nouvelles mariées, car elles m'en importunoient fort, & se fussent carrées avec cela comme fort parées & gentilles.

Pour nos sandales ou semelles de bois, ie leur permettois bien à tous d'y mettre le pied, & les esprouer, mais à condition de me les rapporter incontinent peur de les perdre. Ils me disoient *Prou, Auiel Saracogna*, Gabriel fais-moy des fouliers, car ils appelloient nos sandales fouliers, mais ie n'estois pas en lieu pour leur en pouuoir faire, & d'y mettre la main eux-mêmes, outre qu'ils font trop paresseux d'apprendre, ils n'auoient pas les outils propres, non plus que moy, qui me seruois d'un seul méchant petit outil pour les miennes, & au lieu de cloux (car il ne

s'en trouue pas dans le pays) nous nous || seruions de 376
cordelettes passées par des petits trous pour attacher
nos cuirs.

*Comment les Sauuages accommodent leur cheue-
lure. De la barbe & de l'opinion qu'ils ont qu'elle
amoin-drit l'esprit. Comme saint François n'en
a point porté. Des Pygmées, & d'une fille veluë &
ayant barbe.*

CHAPITRE XIII.

Tous les esprits des hommes ne viuent pas dans
un mesme sentiment, ny dans une mesme pensée, car
chacun a ses opinions particulieres, d'où viennent
nos difficultez, & les diuerses disputes entre les
hommes, mais le sage cede tousiours à la raison & le
fol à son opinion, pour ce que l'opiniatreté ne vient
que d'ignorance.

Saint Augustin a dit parlant de la barbe de
l'homme, qu'elle est une marque de force & de cou-
rage, & nos Sauuages tout au contraire, tiennent
auec le reste des peuples Americains qu'elle amoin-
drit l'esprit, & rend la personne difforme & espouuen-
table, comme ie vous feray voir par quelques petits
traicts familiers que i'ay appris & veus dans le pays.

|| Par ces opinions, ils ont la barbe & le poil telle- 377

ment en horreur qu'ils n'en peuvent souffrir un seul petit brin ailleurs qu'à la teste, si l'arrachent & en ostent mesme la cause productiue, de maniere qu'on ne peut presque discerner le visage d'un homme d'auec celui d'une femme, & pensans faire iniure à nos François desquels ils auoient assez mauuoise opinion à cause de leur barbe il les appelloient *Sascoinronte*, qui est à dire barbu, tu es un barbu, & par ce moyen les obligeoient pour auoir paix de se raser & se conformer aucunement à eux en leur poil & cheuelure, comme ils l'estoient des-ia aux habits & en la nudité, pour la netteté.

Et non seulement ils auoient une si mauuaise opinion de la barbe & des barbus, mais ils nous vouloient mesme persuader d'arracher la nostre, quoy que fort courte, & nous disoient que nous en serions de beaucoup plus beaux & agreables en nostre conuersation. Il arriua un iour qu'un Sauvage des plus laids d'entre les petuneux, voyant passer un de nos François auec sa grande barbe & ses moustaches mal releuées, plein d'estonnement & d'admiration, se tournant à ses compagnons leur dit: Voyez ce sale barbu, ce laid homme, est-il possible qu'aucune femme le voulut enuifager de bon œil, c'est un ours, & luy-mesme estoit un vray masque; c'est pourquoy il auoit fort bonne grace de mespriser ce barbu & de l'appeller ours, luy qui estoit laid par despit.

Il arriua une histoire aussi plaisante au Truchement
378 des Ebicerinys nommé Jean Richer || lorsqu'ils luy voulurent faire croire qu'il commençoit d'auoir de l'esprit. Il y auoit deux ans & plus, qu'il estoit dans

leur païs & viuoit avec eux assez doucement en apprennant leur langue pour d'icelle seruir les François à la traicte. A la verité il y auoit assez bien profité & s'en seruoit fort à propos & mesme d'un peu de la Huronne qu'il sçauoit passablement. Or ces Sauvages, apres luy auoir faict quelques reproches d'auoir quitté le mauuais païs de la France, pour venir habiter le leur beaucoup plus beau & meilleur, luy dirent : & bien, iusque à present tu as presque vescu en beste sans cognoissance & sans esprit, mais maintenant que tu commence * à bien parler nostre langue, si tu n'auois point de barbe, tu aurois presque autant d'esprit qu'une telle nation, luy en nommant une qu'ils estimoient auoir beaucoup moins d'esprit qu'eux, & les François auoir encor moins d'esprit que cette nation-là, tellement qu'il eut fallu à leur compte que ce Truchement eut encor estudié pour le moins deux ou trois ans leur langue & n'auoir point du tout de barbe, pour y estre estimé homme d'esprit & de iugement; & voylà l'estime qu'ils font de nos gens, par une seconde raison, du peu de vertu & de modestie qu'ils voyent en ceux qu'on enuoye de delà, ausquels ils ne se fient que de bonne forte, & pour le moindre suiet leur disent l'iniure ordinaire Téondion ou Tescaondion, c'est-à-dire, tu n'as point d'esprit Atache, mal basty.

A nous autres Religieux, quelques mal aduisez nous en disoient autant au commence- || ment, mais à la fin ils nous eurent en meilleure estime, & nous disoient au contraire : Cachia atindion, vous auez grandement d'esprit; Houandate danslan téhondion, &

les Hurons n'en ont point; vous estes gens qui cognoissez les choses d'en haut & furnaturelles & qui pouuez sçauoir les choses les plus cachées & secrettes, ce qu'ils disoient à cause de nos escritures, & que nous leur enseignions des choses qu'ils auoient ignorées iusques alors, & n'auoient point ceste bonne opinion des autres François, auxquels ils preferoient la sagesse de leurs enfans, pour ce qu'ils ne leur disoient que des sottizes.

Que si ces peuples Americains, qui font presque la moitié de toute la terre habitable, ne portent point de barbe, il n'y a de quoy s'esmerueiller, puisque les anciens Romains mesmes, estimans que cela leur seruoit d'empeschement, n'en ont point porté iusques à l'Empereur Adrien, & selon quelque Auteur, iusques à François Marquis de Mantouë (qui mourut l'an 1519, pere de Frederic 5. qui fut crée Duc de Mantouë par Charles quint) fut le premier de tous les Princes d'Italie, qui nourrit tousiours une longue barbe. Ce qu'ils reputoient tellement à honneur, qu'un homme accusé de quelque crime n'auoit point ce priuilege de faire razer son poil, comme se peut recueillir par le tesmoignage d'Aulus Gellius, parlant de Scipion, fils de Paul, & par les anciennes medailles des Romains & Gaulois, que nous voyons encores à present en plusieurs lieux.

380 || C'est ce qui a faict que beaucoup se sont autrefois estonnés & avec raison de ce que S. François (Italien de Nation) estoit peint avec un peu de barbe, car ny Prestre, ny Moyne, ni Religieux, ny mesme aucun Lay, nourrissoit sa barbe de ce temps là. Qui a

faict penser ou que c'est une licence de peintre, ou que S. François fut portraict lors qu'il alloit ou reuenoit d'Orient, comme nous lisons de S. Dominique, à cause que les Latins & Occidentaux, faisans le voyage d'outre mer, entretenoient leur barbe longue, comme font encore de present nos Religieux, pour se conformer à la coustume du païs, auquel la barbe raze estoit honteuse, & appelloient les hommes de deça eunuques, chastrés & effeminés, comme se lit dans les histoires de la guerre Sainte. Il ne faut donc point penser que S. François portaist ordinairement barbe longue, cela estant tresfeuerement deffendu & puny par les Saints Canons. Je laisseray ce qui est de plus commun sur ceste matiere, me contentant d'un iugement de Gregoire 7. qui seoit l'an 1170. Lib. 8. Reg. Epist. 10. à Orfoc Gouverneur de Calaris Capitale du Royaume de Sardaigne. Nous ne voulons point que vostre prudence trouue mauuais de ce que nous auons contrainct l'Archeuesque de razer sa barbe, car telle est la coustume de la sainte Eglise Romaine pratiquée dés sa naissance, que tout le Clergé de l'Eglise Occidentale raze sa barbe, &c. Et ne faut point penser que saint François eut voulu contreuenir au commandement de l'Eglise par quelque singularité ou vanité. De nostre me || moire les souueraines Cours de 381
Parlement, ont prononcé des Arrests tres-rigoureux contre toute sorte de personnes, qui ne razoient point leurs barbes, d'où reste encores le prouerbe : Barba raza, respondebit curia.

Nos François qui ne demandoient qu'à rire & plaisanter, auoient fait entendre aux Huronnes, que les

femmes de France auoient de la barbe, & leur auoient encore persuadé tout plain d'autres choses, que par honnesteté ie n'escri point icy, de sorte qu'elles estoient fort desireuses d'en voir ; mais les Hurons qui me ramenerent en Canada, ayans veu mademoiselle Champlain ay * esté asseuré qu'elle estoit femme, ils furent destrompez & reconnurent qu'en effect on leur en auoit donné à garder.

De ces particularitez on peut inferer que nos Sauvages ne sont point velus, comme quelques uns pourroient penser. Cela appartient aux habitants des Isles Gorgades, d'où le Capitaine Hanno Cartaginois, rapporta deux peaux de femmes toutes velues, lesquelles il mit au Temple de Iuno par grande singularité, & ay ouy dire à une personne digne de foy, d'en auoir veu une toute pareille à Paris, qu'on y auoit apportée par grande rareté, & à une autre d'auoir veu une fille viuante toute couuerte de poil comme une beste en une ville de France dont i'ay oublié le nom ; mais bien dauantage un de nos Religieux m'a asseuré d'auoir veu deux Sauvages en l'armée des Espagnols pendant la ligue, tellement velus du pied iusques à la
382 teste, qu'on ne leur voyoit que || le blanc des yeux. Ce sont des merueilles de la nature, qui ont donné l'opinion à plusieurs que tous les Sauvages estoient velus, bien qu'ils le soient moins naturellement que les personnes de nostre Europe, entre lesquelles il s'en voit quantité qui ont l'estomach tout couuert de poils, ce que ie n'ay point veu en aucun Sauvage.

Au mois d'Octobre de l'an 1633. ie vis à Paris une fille du païs de Saxe, aagée d'environ quatre ans &

demy, laquelle auoit une barbe blonde, fine, presque comme soye, longue & large en arondissant comme celle d'un homme de 35. à 40. ans, & ce qui estoit encor fort admirable, il luy fortoit du dedans des deux oreilles, deux grandes moustaches longues presque d'un pied, & au dessus des reins une autre plus courte, qui sembloit une queue, qui fit penser à plusieurs qu'il y eut quelque chose du Satyre en cette fille, mais ils se trompoient, car hors-mis sa longue barbe & qu'elle estoit veluë par tout le corps d'un poil blond semblable à celui de la barbe, elle estoit fort agreable tant en la disposition du corps, qu'en la gentillesse de son esprit, autant honneste, que iouiale & plaissante.

Si quelque'un entroit dans la chambre pour la voir, en se promenant sur la table qui luy seruoit de theatre, elle baisoit doucement sa main, leur presentoit & les saluoit de fort bonne grace en disant : bon iour mon pere, soyez le bien venu Monsieur, (car on luy auoit appris quelque * petits mots François qu'elle prononçoit || fort gentiment). Lors que d'abord ie la vy pour la premiere fois, il me sembloit voir en elles * un 383
vieillard du pais des Pygmées, qu'on dit n'auoir qu'une coudée de hauteur au rapport de plusieurs historiens, car celle-cy n'en auoit guere dauantage.

Or puisque i'ay icy entamé le discours des Pygmées, il semble que par bien-seance ie sois comme obligé d'en dire ce que i'ay appris de diuers Autheurs approuuez, pour aucunement satisfaire ceux qui sont encor en doute, scauoir s'il y en a, ou non, car le nombre des Escriuains qui ont escrit de ces Nains est si

celebre & leurs raisons si probables, qu'elles persua-
dent un chacun à les croire. Or entre un tel nombre
il me semble que le tesmoignage de S. Augustin nous
doit suffire, sans parler de celui des Autheurs pro-
phanes & plus anciens, comme d'Aristote, voicy ces
parolles. Les Gruës (dit-il) viennent des campagnes
Scythiques iusques aux paluds de l'Egypte superieure,
d'où fort le Nil, auquel lieu l'on dit qu'elles font la
guerre aux Pygmées.

Mela parle aussi de cette sorte de gens en ces termes.
Les Pygmées font une certaine espece de genre hu-
main, qui ont guerres contre les Gruës pour les bleds
semez. Plin encore fait souvent mention d'eux, car
il dit, qu'ils ont habité en Scythie & en la ville de
Geranie, & près de Thebaïde, & au pais de Prasie, &
lieux montaigneux, & apres il escrit qu'ils habitent
ioignant les Palus d'où le Nil prend sa source, &
384 voicy ce qu'il en dit encores. Aux confins d'In || die,
qui sont les plus esloignez, & auprès du fleuve Gan-
ges, & en l'extremité des montaignes, demeurent les
Pygmées. Aule Gelle, en parle encore comme fait
aussi Isidore, & chacun des Escriuains, les fait de la
hauteur d'une coudée. Elian de mesme, disant que la
nation des Pygmées a accoustumé d'auoir des Roys,
& lors que les Roys leur vindrent * à deffaillir, ils eurent
une Reine, qu'ils appellerent Geraune, c'est à dire
Gruë en leur langue.

Ceux qui ont couru de nostre siecle toute la terre
par leurs nauigations, ont aussi rendu tesmoignage
des Pygmées, qu'ils ont descouverts, car Antoine Pi-
gafera les descourrit entre les Moluques en l'Isle

Arucheto, & outre il dit qu'ils habitent encores entre les mesmes Moluques en l'Isle Caphieos, Paule Ioue, confirme son dire assurant qu'ils sont outre les Lapons grands babillards, tousiours en crainte & presque semblables aux finges. Nous auons encores ce qu'en dit Oderic, qu'il vit des Pygmées aux Indes de la grandeur de trois paumes de la main, lesquels engendrent en l'aage de cinq ans, il dit en outre qu'il y en a de la mesme stature en l'Indie Orientale, non loin de Quinsay ioignant Chile. Albert le Grand adioust cecy : ces Pygmées que nous disons habiter près du Nil, combattent perpetuellement contre les Gruës, engendrent en l'aage de trois ans, & meurent à huit. I'ay leu dans quelque Autheur dont il ne me souuient pas du nom, d'un petit animal qui naist au matin, vieillit à midy, & meurt le soir.

|| Par ce moyen l'on doit adioster foy à tant d'Auth³⁸⁵eurs celebres, qui traictent de ces Pygmées ; lesquels font leur demeure en la Plage Australe, Orientale & Aquilonaire : mais plus en l'Occidentale.

Auparauant que i'en eusse leu de si affeurez témoignages, ie me doutois fort de la verité de la chose, & qu'il s'y trouuaist des nations d'hommes si petits, mais à present cela m'est assez facile à croire, veu mesme qu'entre les Europeans, il s'y engendre quelquefois de petits Nains que les Princes entretiennent & nourrissent par admiration. Voicy ce que dit Nicephore d'un certain tout semblable aux Pygmées fort prudent & fort sage qui naquait en Egypte sous l'Empire de Theodose, d'une si petite stature qu'elle est incroyable, car il estoit si petit, qu'il sembloit une perdrix : &

c'estoit aussi un plaisant spectacle de le voir conuerfer en la compagnie des hommes, & de le voir debattre & gauffer parmy eux. Enfin cecy est admirable, qu'il estoit capable de prudence, aussi bien qu'un homme parfait, & pourquoy ne le feroient pas de mesme les Pygmées, où la contrée & le climat, sinon la race, n'engendre que des Nains. Un homme petit peut auoir la mesme sagesse d'un geant, fut il de ceux desquels la S. Escriture faict souuent mention de leur force, car au liure des Nombres il est dit que le reste des hommes sembloient sauterelles au respect d'eux. Et au mesme liure il est faict mention d'un Geant memorable Og, qui tiroit son origine des Geants, qui se
386 seruoit || d'un liêt de fer, lequel auoit neuf coudées en longueur, & quatre en largeur, ce que redit aussi Theodoret, & neantmoins personne n'oseroit soustenir que ce Geant non plus que le Goliath, eut plus d'esprit que le petit Dauid.

Mais voicy bien un autre prodige. Il me souuient qu'estant petit garçon, on m'enuoyoit fort soigneusement à l'Escole, où nous auions entre nous autres petits escoliers de forts plaisans & serieux entretiens, car comme chacun apprenoit quelque chose à la maison de son pere ou en quelque bonne compagnie où la curiosité nous portoit (car souuent la ieunesse, sans qu'on s'en donne de garde obserue ce que les grands discourent) nous faisions nostre profit de tout & rapportions tous nos petits contes en nostre conseil d'estat, composé de quatre ou cinq petits garçons de nostre humeur, car la compagnie de tous ne nous agreoit pas, principalement des iuristes, menteurs ou desbauchez.

Or vous pouvez croire que quoy que nous parlâssions assez serieusement & non point en enfans de sept à huit ans, que nous occupions beaucoup de temps (après nos leçons étudiées) à discourir des fables & des romans, desquels les seruiteurs nous entretenoient les soirs auant de nous coucher, mais sur tout nous entrions dans l'admiration, sur la pensée des iugemens de Dieu, qui nous venoit par la contemplation d'un || grand iugement depeint contre la muraille d'une Chappelle, duquel nous faisions reflexion sur les Infidelles & Sauvages, desquels nous auions ouy parler à nos petits Maistres, i'appelle petits Maistres, certains escoliers sages, qui nous faisoient repeter nos leçons, auant d'aller deuant le grand Maistre. 387

Or ces Sauvages qu'on nous faisoit perdus avec tous les mauuais Chrestiens, nous faisoient bien quelque compassion, mais les contes & le recit de leur forme & figure nous faisoient douter qu'ils fussent hommes comme nous, car on nous les figuroit generalement tous velus, comme beaucoup sont encore dans cette erreur là; non seulement les hommes sans lettres, mais plusieurs qui se croient sages. On nous parloit aussi de cette sorte de gens que nous appellons Pygmées, desquels ie viens de traicter, mais bien particulièrement d'une autre espece du genre humain qui estoient sans testes, ayans les yeux & la bouche dans l'estomach, & d'autres qui n'auoient qu'un œil posé sur le milieu du front, mais ceux qui nous sembloient les plus heureux & accommodez, estoient ceux qu'on nous disoit auoir l'un de leur* pieds large comme

un grand van à vaner, duquel ils se seruoient pour se courir en temps de pluyes, qui par ce moyen en estoient garantis.

Depuis que i'ay esté grand ie me suis ris de tous ces contes & croyances enfantines, & n'y ay adiousté de
388 foy iusque à present, qu'en lisant || i'ay trouué que nous auions quelque raison, & que parmy nos fables il s'y trouuoit quelque verité, ou bien les Autheurs nous trompent aussi bien que nos petits Maistres. Strabon s'est moqué autrefois de Megasthenes, parce qu'il auoit escrit, qu'il y auoit des hommes differents de testes, de bouche, d'oreilles, de plante de pieds, & de tout le corps; toutesfois il est conuaincu aysement par le nombre & autorité de ceux qui ont escrit de ces choses : mais afin de commencer par la teste, Mela nous escrit que les Blemiens, n'en ont point, & que toutes les parties de leur visage sont en la poitrine, Solon nous apprend le mesme. On trouue (dit-il) des hommes qui n'ont point de testes, & qui ont les yeux aux espaules, & auparauant ceux-cy d'autres en ont escrit le mesme, qu'Aule Gelle recite.

Pline assure le mesme en termes exprés & bien souuent disant : qu'ils n'ont point de teste ayant la bouche & les yeux en leur poitrine : & en autre part il dit que prés de Troglodites, il y en a qui n'en ont point, ayant les yeux sur les espaules.

Il n'y a personne qui nous force à ceste croyance : neantmoins combien que S. Augustin die que nous ne sommes pas astraits de le croire, toutesfois il me semble qu'il infere qu'il n'est pas impossible que cela soit : puisque mesme au sermon trente & septiesme qu'il

adresse aux freres Hermites, il tesmoigne les auoir luy mesme veus, en ces termes : l'estois des-ia Euef-
que d'Hippome (dit-il) lorsqu'ac || compagnez de cer- 389
tains seruiteurs de Iesus Christ, ie m'en allay en Ethio-
pie, pour y prescher l'Euangile, où nous vismes plu-
sieurs hommes, & plusieurs femmes, qui n'auoient
point de testes, mais bien des yeux gros fichez en la
poiêtrine; le reste de leurs membres estoit semblable
aux nostres.

Reprenons nostre petite fille veluë que ie vis à Pa-
ris : car quelqu'un pourroit douter si elle estoit her-
mosfrodite, ou artificiellement barbuë & veluë. Non,
ie dis qu'elle n'estoit point hermosfrodite & n'auoit
aucun artifice en son faict, car pour en oster l'opinion,
on ne faisoit aucune difficulté de la faire voir à nud
deuant tout le monde, & puis son ieune aage demons-
troit assez la merueille, & que naturellement elle es-
toit sortie du ventre de sa mere veluë, comme un autre
Esau.

D'où vient donc ce poil & cette barbe en un aage
si tendre & extraordinaire, ie n'en sçauois donner
autre raison sinon, que cela peut venir de l'imagina-
tion & fantasie de la mere au temps de la conception,
& que i'ay veu de mesme la fille d'une honneste da-
moiselle de la ville de Paris ressembler au pourtraict
d'une Vierge deuant laquelle elle souloit faire tous les
iours ses prieres. Mais ce que i'ay trouué de plus ad-
mirable est qu'un de nos amis ayant aduertiy sa femme,
que s'il luy prenoit en fantasie de manger quelque
chose qu'elle ne pût auoir, qu'elle ne portast point sa
main en son visage, ains en quelque partie cachée, ce

390 qu'elle fit, & en un mesme endroict son enfant fut marqué, com || me elle nous a asseuré elle mesme, ce que ie dis par charité & pour aduertissement aux femmes de se reffouuenir de cet aduis remarquable, car toutes ne le sçauent point, autrement on ne verroit pastant de difformités au visage que plusieurs portent comme les indices de la foiblesse de leur mere. Les exemples en cette matiere ne sont que trop frequentes, il suffit qu'on se souuienne des moyens dont Iacob uza chez son beau-pere Laban, pour auoir des Agntets * tachetez, & que la femme sans son vouloir peut marquer en son fruiet quelque chose de son obiet ou de son imagination au temps de la conception.

Lycurgus fouloit dire que les cheveux rendent ceux qui sont beaux encores plus beaux, & ceux qui sont laids encores plus laids & espouuentables à voir; c'est la perruque qui donnoit lustre à la rare beauté d'Ab-solon, comme les moustaches voltigeantes de nos Sauvageffes de l'Isle, aux traicts de leur visage assez bien faicts, si leur ame plus noble, n'estoit souillée par le peché & la corruption des mœurs vitiées; parmy toutes lesquelles non plus qu'entre les hommes, il ne s'y voit aucune rousse ny blonde de cheveux, mais les ont tous noirs (excepté quelques unes qui les ont chaftaignez) lesquels elles accommodent & aiancent diuerfement selon les Nations, car entre toutes il y a de la difference aysée à cognoistre.

Les Canadiens & Montagnais tant hommes que
391 femmes, portent tous longue cheuelure qui leur bat sur les espaules & à costé des iouës, || sans estre nouez ny attachez, & n'en couppent qu'un bien peu du de-

uant, qui restent courts sur le front, comme les gassettes des femmes mondaines, à cause que cela leur empêcheroit la veüe en courant. Les femmes & filles Algoumequines mypartissent leur longue chevelure en trois, les deux parts leur pendent de costé & d'autre sur les oreilles & à costé des iouës, & l'autre partie est accommodée par derriere en tresse, en la forme d'un marteau pendant couché sur le dos, de la longueur d'enuiron cinq quarts de pied. Mais les Huronnes & Petuneuses ne font de tous leurs cheveux qu'une tresse accommodée de mesme celle des Algoumequines qui leur bat sur le dos, liez & agencez avec des lanières de peaux d'Eslans ou d'autres animaux qu'ils ont en commoditez.

Pour les hommes ils portent deux grandes moustaches pendantes à costé des iouës, & quelqu'uns n'en portent qu'une qu'ils tressent & cordellent quelquesfois avec des plumes & autres bagatelles qu'ils y entremeslent, le reste des cheveux est couppe court ou bien en compartimens & en telle autre maniere qu'il leur plaist, estimant à beauté que le dessous de la couronne soit raz & couppe de prés, & mesme aux petits garçons le reste des cheveux, excepté les moustaches, à cause des petits vermisfeaux.

Depuis nostre arriuée, plusieurs femmes prenoient plaisir de faire des tonsures & couronnes clericales à leurs enfans, pour les rendre semblables à nous, à ce qu'elles disoient, & les || garçons mesmes s'en glorifioient en nous les monstrans; ie pensé les en reprendre, mais ie me retins comme n'y ayans point de mal en ceste imitation ; au contraire un tesmoignage d'a-

392

mitié & d'estime. Il n'y a pas iusques à des vieillards mesmes qui en ont voulu porter, aucuns desquels estoient tellement curieux de parures, bien qu'ils eussent des-ia par maniere de dire, un pied dans la fosse, qu'ils se faisoient couper les cheueux par petits compartiments & y accommoder des plumes & du duuet, comme les petits enfans.

Pour les cheueux ou poils leuez des nations que nous auons au Su, ils entretiennent tous leurs cheueux sur le front fort droits & releuez, plus que n'estoient ceux que nos damoiselles portoient anciennement, ils sont coupez de mesure, allans tousiours en diminuans & racourcissans de dessus le front iusques au derriere de la teste.

393 *De l'humeur, vertu & inclination naturelle des Sauvages en general, & de quelques exemples propres à ce sujet.*

CHAPITRE XXIV.

Toutes les œuvres de Dieu sont admirables, & telles qu'on n'y peut que changer ny desirer, de forte qu'il nous suffit de dire, Dieu les a faites, mais entre celles qui nous sont visibles, & que nous pouvons contempler des yeux du corps, ie trouue que le visage de l'homme n'est point assez admiré. Il y a prés de six mil ans que le monde est créé & neantmoins entre tant

de personnes que la femme a enfanté, & que du depuis le Paradis & l'Enfer ont partagez, deux ne se sont pas de tout point trouvez semblables.

Or de mesme que le visage de l'homme est diuers, l'esprit, l'humeur, & le naturel en est different, car si l'un est ioyeux, l'autre est triste, si l'un a un bon entendement, l'autre en a peu ou point du tout; & personne neantmoins ne veut aduotter son imperfection, car souuent les plus fols veulent estre estimez les plus sages, & les plus opiniaftres prudents, mais prudence de beste.

Dans la face de l'homme comme dans un miroir on iuge souuent des pensées de l'esprit, mais l'action, & non le semblant nous || faict cognoistre pour tels que nous sommes. Il y a diuerfes ioyes comme il y a diuerfes sources d'où elles procedent, mais la meilleure de toutes est celle qui vient de la bonne conscience, comme la fausse & batarde des plaisirs du sens & de la bonne opinion de foy-mesme. 394

Difficilement voit-on iamais un esprit triste & chagrin acquerir le degré de perfection, mais seulement celuy qui a vraye compunction en son cœur, car l'esprit de Dieu ne se plaist qu'en un esprit doux & humble, & non point simulé ny arrogant.

Il n'y a rien de plus aisé à conduire qu'une personne humble & de bon entendement, mais à contre-poil, il n'y a rien de plus difficile à diriger qu'un petit esprit, sombre, & qui comme une beste brutte ne fuit que l'instinct de sa propre nature, pour laquelle il faict par tout choix de ce qui la peut dauantage accommoder, sans vouloir entendre raison ny faire cas

des remontrances, insensible qu'il est aux affronts & à la honte, & cette humeur grossière, rustique & incivile, est neantmoins aucune fois prise pour vertu & bonté par ceux qui ne sçavent discerner le naturel stupide & bas, d'auec la vraye vertu & sincérité de ceux qui ont tout un autre soin que de leur ventre.

Les climats ont neantmoins pour l'ordinaire un grand pouuoir sur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit on de sortes de mœurs, & 395 de disparitez || d'esprits, l'air estant diuers en chaque climats*. Ainsi voyons nous que les habitans de Suisse sont autres que ceux de l'Italie, & que l'air septentrionnal estant froid & grossier, fait ordinairement les hommes moins polis & tardifs, où l'air meridional chaud & subtil, les subtilise, & les rend d'un esprit releué & gentil quand au general, mais descendant au particulier, il y a des sages, & des moins aduisez par tout.

Tous nos Sauuages, soit que cela vienne en partie du climat, ou autrement, ont l'esprit assez bon & capable de conceuoir, & d'apprendre tout ce qu'on leur voudroit enseigner, & ne se conduisent que par la raison, à laquelle ils cedent facilement, & non à la passion, car la violence n'a point de credit chez eux. Je n'entends pas neantmoins les releuer au dessus des esprits cultiuez & ciuilisez, car ie ne fais estat que de leur naturel simplement, comme gens qui ont esté de tout temps Payens, Barbares, & cruels à ceux qui les offensent.

En tant de Nations que nous auons veuës toutes différentes en quelque chose l'une de l'autre, soit pour

le gouuernement, l'entretien, ou pour se vestir & accommoder de leurs parures, chacune Nation se croyant la plus sage & mieux aduisée de toutes, car la voye du fol est tousiours droite deuant ses yeux, dit le Sage. Et pour dire ce qu'il me semble de quelqu'uns, & lesquels sont les plus heureux, ou miserables : ie tiens les || Hurons, & autres peuples sedentaires, comme 396 la noblesse du pays, car ils ont le port & le maintien vraiment noble, n'ont autre exercice que la chasse & la guerre, trauaillent peu & ont tousiours de quoy viure.

Les Algoumequins doiuent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours, ils ont bien encore l'exercice de la chasse & de la pesche, mais il faut qu'ils s'employent serieusement s'ils veulent disner, car leurs voyages, & leurs chasses ne leur en donnent pas tousiours à suffisance, il faut donc qu'ils trauaillent à la terre comme ils ont ia commencé, non par tout, mais en quelques endroits, & à la fin ils seront consolez & reduits à leur ayse.

Pour les Montagnais, Canadiens & autres peuples errants, nous les mettons au rang des villageois & du petit peuple, car ils sont en effet, les plus pauures, miserables & necessiteux de tous, sont tres-peu en nombre & comme gredins & vagabonds, courent les champs & les forests en petites troupes, pour trouuer à manger, n'ont point de prouisions, ny de lieu arresté, & meurent de faim pour la pluspart du temps, à cause qu'ils ne cultiuent point les terres, & que comme nos gueux, s'ils ont de quoy un iour ils se

donnent au cœur ioye, pour mourir de faim l'autre.

397 || Tous en general sont priuez de la cognoissance du vray Dieu, trauaillent pour le corps seul, & non pour le Salut, & c'est en quoy ils sont principalement digne * de compassion : car en vain trauaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis. Sont tous d'un * humeur assez ioyeuse & contente, toutefois un peu Saturniens, serieux & graues, ennemis de legereté, commé de l'humeur noire & melancolique, par une maxime qu'ils ont que la legereté d'esprit est le vray simbole de folie & d'inconstance, & que sous l'humeur triste & melancolique est ordinairement la malice & desloyauté cachée, nous en auons l'exemple en la vie de Saul, l'esprit duquel estoit gouuerné par le Diable au temps qu'il estoit sombre. Et c'estoit la raison pour laquelle un François n'osoit se promener seul à l'escart ou dans le village, comme les hommes pensifs sont quelquefois, pour ce qu'ils soupçonnent dès aussi tost qu'ils machinoient quelque trahison, ou pensoient à quelque malice contre eux.

Ne sachant pas encore au commencement que ie m'affociay avec eux, qu'elle * estoit l'humeur qui leur agreoit dauantage, car comme dit l'Apostre, il se faut faire tout à tous pour les gagner tous, la prudence m'obligea de leur faire voir plusieurs faces & diuers changemens d'humeurs, & trouuay que celle qui portoit la douceur en la bouche, le contentement au cœur, & un maintien humblement graue & modeste estoit celle de laquelle ils faisoient principalement estat.

398 || Cesar se trouuant un iour en la compagnie de ses amis, où il se reioüissoit honnestement & franchement

d'avanture y arriua quelque bon compagnon, delibéré & ioyeux, mais grand, gros & gras par despit : lors quelqu'un dit à Cefar, parlez plus bas & vous gardez de cet homme qu'il ne iuge mal de vous & n'en murmure; Cefar dit alors doucement en riant : il ne faut point craindre ces gens là ; mais gens maigres & tristes : & par signe il monstroït Brutus & Cassius, hommes pleins de malices & cautelles.

Sans flatter le dé, nos Hurons ont quelque chose de louable par-dessus nous, & s'ils estoient Chrestiens seroient meilleurs Chrestiens que nous, car ils possèdent des vertus morales qui les font admirer & suspendre à plusieurs leur condamnation, & non celle des Heretiques qui ont refusé la grace, Moyse & les Prophetes, & les Sauvages non.

Ils sont si attrempez & retenus que lorsque vous leur parlez, ils vous escoutent, & vous donnent tout le temps que vous desirez, sans vous interrompre, ny parler que vous n'ayez finy. Ils parlent fort posément, comme se voulans bien faire entendre, & s'arrestent aussitost en songeans une grande espace de temps, peur de se mesprendre, ou qu'on n'aye bien conceu leur dire, puis reprennent leur parole. Cette modestie est cause qu'ils appellent nos François femmes, & les Montagnais oyés babillardes, lorsque || trop precipitez & botillans en leurs actions, ils parlent tous à la 399 fois & s'interrompent l'un l'autre comme femmes, ce qui n'est que trop ordinaire, estant tres-veritable ce que disoit Salomon l'Hebrieu, que le Sage a la langue dans le cœur : mais que celui qui est fol & furieux a son cœur en sa langue.

Ils craignent le deshonneur & le reproche qu'ils eussent autant qu'ils peuvent, & sont excitez à bien faire par l'honneur & la louange, d'autant qu'entr'eux est toujours honoré, & s'acquiert du renom, celui qui a fait quelque bel exploit, ou exercé quelque acte de vertu heroïque.

Un cœur bien assis, & une ame bien logée, est toujours libérale & pleine de charité, donne librement & gayement de ce qui est à son pouvoir, ne laisse point languir le souffreteux, assiste les indigens, & ne veut avoir de biens que pour en faire part aux pauvres : au contraire des auares & mesquins, qui ne veulent que pour eux-mêmes, soient de detresse quand il leur faut faire du bien, & sont toujours dans les plaintes. O mon Dieu cela se voit même dans les maisons des plus riches esleues de la fortune, où rarement on trouve de la charité.

Les Sauvages selon leur pauvreté, sont louables en cette vertu, laquelle ils exercent indifféremment envers tous ceux qui ne leur sont point ennemis, car ils se visitent les uns les autres, ils se font des présents mutuels, & ne refusent jamais rien au pauvre ny au
400 ma-|| lade qui leur demandent, s'ils ont moyen de leur satisfaire & subvenir, & ce qui en est un évident témoignage est comme j'ay dit ailleurs qu'ils n'ont aucuns pauvres mendiants parmi eux, & envoient de leurs biens jusques dans la maison des nécessiteux malades, veuves & orphelins, sans leur en faire jamais de reproches, ny aux passans lesquels ils logent librement, aussi longtemps qu'ils veulent, & ne leur en demandent aucune recompense, & si nous leur en

donnions quelquefois un petit present pour ce regard, cela venoit de nostre mouuement, & non de leur importunité.

Et pour monstres leur galantise ils ne marchandent point volontiers & se contentent de ce qu'on leur baille honnestement & raisonnablement, blasmans les façons de faire de nos marchands, qui barguignent une heure pour un Castor, c'est pourquoy ils se rient d'eux quand ils les ont trompez, & ne se fachent point quand ils y sont attrapez.

Si dans un grand nombre il se trouue quelque particulier Sauuage auare, & qui refuse d'ayder au necessiteux, ayant moyen de luy bien faire, il en est fort blasmé, mais il ne s'y en voit aucun de si impitoyable & cruel, que le riche bourgeois de Paris, duquel un homme digne de foy m'a eu parlé sans me le nommer, car ie n'ay pas desiré scauoir le nom d'un si vilain barbare, lequel ayant des rentes à milliers, viuoit dans un si grand espargne & si || echarfement que peur de 401 donner un fol à un pauvre il ferroit luy mesme son bois & n'auoit autre seruice que celuy qu'il se rendoit. Mais le principal traict de sa villenie, fut que sa sœur luy ayant demandé quelques confitures pour remettre deux pauvres malades en appetit, il luy respondit (Arabe qu'il estoit) qu'ils mangeassent du pain bis & que l'appetit leur reuiendroit, voyla une rudesse & barbarie que ie n'ay point veu aux barbares mesmes & qui peut estre accomparée à celle du mauuais riche.

La clemence & mansuetude, est une vertu propre & naturelle des vrayes Princes, sans laquelle ils sont ty-

rans, & non Princes pour ce que Dieu ne les a establis que pour la conseruation & foulagement de leurs peuples, & non pour les opprimer & destruire. L'Empereur Traian a esté grandement loué par Helie Spartain, d'autant qu'estant à cheual pour aller à la guerre, mist pied en terre, seulement pour ouyr la plainte que luy faisoit une pauvre femme. Nos Sauvages l'ont bien enuers tous ceux qui ont recours à eux pourueu qu'ils ne leur soient point ennemis, mais en souverain degré enuers les malades & personnes affligées. Ils usent aussi d'une manière de clemence à l'endroit des femmes & petits enfans de leurs ennemis qu'ils prennent en guerre, auxquels ils sauuent ordinairement la vie bien qu'ils demeurent leurs prisonniers pour seruir, mais c'est avec la même condition des libres, & par ainsi ils font comme en leurs propres
402 maisons, || sinon qu'ils ne voyent point leurs parens, auxquels ils ont fort peu d'attache.

Socrates estant un iour en sa maison, luy furent presentez des choux d'un sien amy Philosophe, qu'il receut de fort bonne grace, honorant le donneur au don, mais sa femme poussée d'enuie & précipitée de sa colere maligne, les luy arracha des mains & les foulla aux pieds, sans que le bon Socrates luy dit autre chose sinon : ma femme, en me priuant de ma part des choux tu t'es priuée de la tienne, & puis se teut, pendant que sa femme fulminant de rage de ne l'auoir pû colerer, luy ietta de sa chambre haute un plein pot d'eau sur la teste comme il pensoit sortir, mais pour cela sa patience ne fust point esbranlée, car esleuant les yeux en haut vers la chambre, il dit seulement : ie scauois

bien qu'après la tempeste viendrait la pluie, & puis passa son chemin.

La patience est une belle vertu & si elle n'est pas toujours vertu, il n'y a qu'à la bien prendre qu'elle nous acquiert du mérite. Le grand contemplatif Taulere parlant de luy même disoit : ie ne suis non plus humble que ie suis patient, ny patient que ie suis humble, aussi est il vray que celuy qui est humble est nécessairement patient, & ne se colere que pour la justice, fâchez vous & ne m'offencez point, dit l'Escriture. La patience de nos Sauvages, est tres-admirable & edificative en toutes sortes d'occasions, de maladies, de peines ou de travail, pas un mot pour se plaindre, pas un mouvement d'impatience, tout est calme chez eux, || & ne s'y entend aucun murmure 403 non à la maniere de certains Philosophes anciens, qui souffroient bien l'iniure exterieurement & interieurement en recherchoient l'honneur, mais pour le seul respect de la vertu.

Mettant l'humilité à part, ie dis de rechef que leur patience surpasse de beaucoup la nostre, & qu'ils ont un pouuoir fort absolu sur leurs passions naturelles qu'ils maistrisent & dominent puissamment, comme on peut remarquer en leur conuersation & dans des occasions, qui feroient fuer les plus hardis & constans d'entre nous, car toute leur plus grande impatience gist en un petit souris avec un petit ho, ho, ho, mais il ne s'en faut point estonner ny perdre courage en nos infirmités, puis qu'ils n'ont point de demons * qui les prouoque en d'autre mal, qu'à se maintenir dans l'in-

fidelité, comme les heretiques, dans leur heresie, suffit au diable qu'on soit à luy.

Les Sauvages qui me semblent les plus honnestes & mieux appris de toute cette grande estenduë du Canada, sont à mon aduis, ceux de la contrée de Miskou, car pour si peu que ie les ay conuersé ie recognu facilement qu'ils tenoient des-ia quelque chose du poly, mais entre tous, le Sauvage du bon Pere Sebastien Recollet Aquitanois, qui mourut de faim avec plusieurs barbares, vers un lieu appelé de Saint Iean, pendant un Hyuer que nous demeurions aux Hurons, enuiron quatre cens lieuës de luy, lequel ne sentoit nullement son Sauvage en ses mœurs & façons de faire, 404 ains || son homme sage, graue, doux & bien appris, n'approuuant nullement la legereté & inconstance qu'il voyoit en plusieurs de nos hommes, lesquels il reprenoit doucement en son licence & sa retenuë, aussi estoit il un des principaux Capitaines & Chefs du païs.

Des vices & imperfections des Sauvages & comme ils ont recours aux Magiciens pour recouurer les choses perdus.

CHAPITRE XXV.

Bien heureux est celuy qui supporte la foiblesse & fragilité de son prochain, comme il seroit fort ayse d'estre supporté en la sienne, disoit nostre Seraphique

Pere S. François, car en cela gist la vraye charité & le vray amour que nous deuons auoir l'un pour l'autre. Veritablement il y a bien de quoy se mortifier & exercer la patience en la compagnie de nos Sauvages, aussi bien qu'en celle de beaucoup d'impertinens & vicieux Chrestiens, car si d'un costé & en de certaines actions ils monstrent de la vertu, ils ont d'ailleurs des imperfections qui ternissent bien le lustre de leur vertu, car il n'y a personne pour bon qu'il soit qui n'aye en soy, quelque chose à reprendre, ny si meschant & imparfaict, qui n'aye quelque chose à louer, disoit un ancien Sage entre les Grecs.

|| Ils manquent sans ialousie, à la fidelité coniugale 405
que le mary & la femme se doiuent reciproquement, i'entends parmy les Hurons, car pour les Canadiens & Montagnias * on les tient plus honnestes en effects, & moins en paroles au dire de quelqu'uns.

Le peché du mensonge est un vice detestable en la bouche du Chrestien, car pour petit qu'il soit il nous conduit dans l'infidelité, c'est pourquoy nous pouons à bon droit estimer du menteur comme d'un puits de maledictions où toutes sortes de vices & de pechez abondent, car iamais le mensonge n'est seul en une ame : c'est un Prince de tenebres, qui a une longue suite, & deuant lequel les seuls meschants flechissent le genotil. O mon Dieu pere de verité faictes nous abhorrer le mensonge & nous deffendez de la langue mensongere, car les infidelles mesmes l'ont en abomination.

La loy establie entre les Garamantes faisoit mourir l'homme surpris en mensonge, pour les maux qu'il



cause dans une communauté, & celle que Periandre établit en la Republique des Corinthiens portoit que l'homme ou la femme, qui au preiudice d'autrui diroit quelque menterie, porteroit par l'espace d'un mois une pierre en sa bouche, pour ce qu'il n'est point raisonnable que celui qui a l'habitude de mentir, soit toujours en liberté de parler.

406 Que si ces Loix estoient establies & obseruées entre les Chrestiens, nous serions heureux & deuiendrions enfans & imitateurs de Dieu, qui fait particuliere profession de la || verité plus que de toute autre chose, de laquelle les Romains faisoient anciennement tant d'estat, que l'Empereur Auguste au triomphe qu'il fist de Marc Anthoine & de Cleopatre amena à Rome un Prestre d'Egypte aagé de soixante ans, lequel en tous les iours de sa vie n'auoit iamais dit un seul mensonge. A raison de quoy le Senat ordonna que soudain il fust fait libre & crée grand Prestre, & qu'il luy fust dediée une statuë & posée entre celles des plus renommez hommes des anciens, & condamnerent un de leur citoyen * accoustumé à mentir, ce Religieux Senat ayant plus d'egard à la vertu qu'aux considerations de la faueur.

Nos Sauuages ont d'autres imperfections en suite du mensonge, qui est neantmoins en eux plustost souplesse d'esprit que malice affectée, car s'ils en disent entr'eux (ce qui arriue assez rarement) c'est lors principalement qu'ils se veulent recreer & en donner à garder aux estrangers avec lesquels ils sont assez libres : ils promettent aussi ordinairement plus qu'ils n'ont souuent dessein d'accomplir, sinon à leurs com-

patriots *, & pour auoir quelque chose de vous il sçauent bien flatter & vous amadoüer, & pour cela vous ne tenez encor rien, si ce n'est des plus sages d'entr'eux qui feroient conscience de vous tromper. Voyons de la vengeance.

Manille demandoit une fois à Cesar qu'elle * chose estoit celle qu'il auoit faicte de laquelle il creut auoir rapporté gloire & || de laquelle se souuenant il se res-
iouiissoit le plus : il pensoit peut estre qu'il luy parle- 407
roit de ses victoires & de ses triomphes, faisant plus d'estat de la vertu que de ses conquestes, lui respond : par les Dieux immortels ie te iure, ô Manille, que ie n'estime auoir merité gloire de nulle autre chose de ceste vie, n'y * nulle autre ne me cause tant d'allegresse que de pardonner à ceux qui me font iniure & gratifier ceux qui me seruent, que responderez vous à cela, ô vindicatifs & auares.

Nous lisons presque semblable humanité & generosité, dans l'histoire generale du Peru, en la personne de l'un des derniers Yncas, qui a regné auant la prise de leur Empire par les Espagnols, lequel ayant esté aduertý par ses Capitaines, que les Soldats de son armée faisoient aualler à leurs ennemis & aux prisonniers qu'ils prenoient en guerre, d'un certain poison qui les traïsnoit dans une perpetuelle langueur, les estropioit de tous les membres, les rendoit perclus de leur iugement, desfigurez en leur visage, & exposez à des peines insupportables dedans & dehors, à quoy ils prenoient un singulier plaisir (cruels qu'ils estoient) plus tost que de les voir si tost mourir. Il leur enuoya dire qu'ils eussent à faire brusler à petit feu, tous ceux

408 qu'on pourroit conuaincre d'auoir uzé d'une cruauté si grande, & proceder exactement || en cette execution, afin qu'il ne restast à l'aduenir aucune memoire de ces meschans. Ce qui fut de tout point executé & accompli, pour un exemple rare à tous les gens de guerre qu'un courage noble & genereux n'est iamais cruel à son ennemy vaincu, non plus qu'impatient dans les disgraces de la fortune, car l'impatience & la cruauté sont les marques d'un cœur rauulé & mal instruit.

Si nos Hurons auoient ce pouuoir sur leur esprit comme ils ont en d'autre chose, de pardonner à leurs ennemis, ou de les traicter humainement comme ces autres infidelles, avec la pureté qui leur manque, il ne leur faudroit plus autre chose que la croyance & le baptême qu'ils ne fussent gens de bien, mais ils ne pardonnent pas facilement à quiconque des estrangers a offensé leur patrie, ie dis estrangers, parcequ'entr'eux ils s'offencent rarement & se pardonnent facilement, ce qui leur est aysé à cause de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

Pour l'honnesteté & la ciuilité il n'y a de quoy les louer non plus qu'entre nous beaucoup de negligens, qui se tiennent salement & viuent rustiquement sous pretexte de pauureté & deuotion. Deuotion trompeuse ou plustost folle d'esprit, car la vraye deuotion est tousiours accompagnée de l'honnesteté & ciuilité avec la candeur, qui bannit toute dissimulation.

409 Ils n'usent d'aucun compliment parmy eux, & sont fort mal nets en l'apprest de leurs viandes particulièrement lorsqu'ils sont par la || campagne. S'ils ont les mains sales, ils les essuyent à leurs cheueux ou au

poil de leurs chiens, & ne les lauent iamais, si elles ne sont extremement sales : & ce qui est encore plus impertinent, ils ne font aucune difficulté de pousser dehors les mauuais vents de l'estomach parmy le repas, & en toute compagnie, de quoy ie les reprenois quelquefois, mais fort doucement, aussi s'en prenoient ils à rire.

Ils sont aussi naturellement fort paresseux & negligens, & nes'adonnent à aucun trauail du corps, que forcé de la neccessité, particulierement les Canadiens & Montagnais plus que toutes les autres Nations, c'est pourquoy ils en ressentent souuent les incommoditez, & la faim qu'ils ont quelquefois extreme.

D'estre fins larrons, nos Hurons & les Petuneux y sont passez maistres, non les uns enuers les autres, car cela arriue fort rarement, mais seulement enuers les estrangers, desquels toutes choses leur sont de bonne prise, pourueu qu'ils n'y soient point attrapez, comme ils sont quelquefois à la traicte, où les François sedonnent principalement garde des mains & des pieds des Hurons.

I'ay admiré le compte * qui m'a esté fait autrefois d'un coupeur de bourse, lequel ayant conuenu de prix avec un marchand coustelier à Paris, de luy faire un petit couteau à sa mode moyennant un quart d'escu, le couteau fait & payé, le coustelier qui desia || auoit 410 prié par plusieurs fois l'honneste homme de luy dire de grace à quoy faire un tel couteau, le bon compere trop simple se laissa approcher de trop près du drolle pour luy en dire le secret, car en luy disant tout bas à l'oreille, c'est pour couper des bourses, il luy couppa

la sienne; & remporta son quart d'écu avec le petit cousteau, sans que le pauvre coustelier s'en apperceut qu'un petit quart d'heure trop tard.

Nos Hurons sont quelquefois des traicts qui ne sont gueres moins subtils, non à couper des bourses, car ils n'ont point l'usage d'argent, sinon pour servir de parures, mais à prendre toute autre chose, où ils peuvent mettre les mains, ou les pieds, qui leur sont des secondes mains, car avec iceux ils sçavent fort bien destourner les choses & s'en saisir lorsque vous y pensez le moins. Nous y auons esté souuent pris en nostre cabane, sans que nostre soin & nostre œil nous pust garantir de ces fascheuses visites: ie m'en plaignois quelquefois aux cabanes, mais qu'elle * adresse ou la subtilité de dérober sans estre recognu, est estimée sagesse, & bestise de s'y laisser surprendre.

411 l'ay veu aux Hurons, iusques aux clefs des coffres de nos Mattelots, des petits morceaux de fer, des peignes, quelques pièces de verres, & autres petits fatras pendus au col des ieunes enfans, que leurs parens auoient desrobé aux François. On estime avec raison la subtilité, & la patience du petit gar- || çon de Sparte, lequel ayant desrobé & caché un renardeau sous sa robbe, ayma mieux se laisser ouurir & deschirer les entrailles par ce meschant animal, que de descourir son larrecin, & en auoir le souët, qui luy eut esté plus tolerable. L'inuention d'un Huron n'est guere moins admirable, lequel ayant desrobé une cuillier d'argent aux François la cacha subtilement dans la partie la plus secrette de son corps, aymant mieux en souffrir la douleur, que la honte d'estre estimé lourdaut.

S'il arriue, ce qui se voit fort rarement comme i'ay dit, que quelqu'un d'entr'eux ait desrobé son voisin, & queceluy qui a esté volé ait desir de recouurer la chose perduë, il a recours au Medecin Magicien : auquel il manifeste sa perte, & le conduit dans sa cabane, ou en celle qu'il soupçonne estre le larron, cela fait, Loki ordonne des festins pour premier appareil (car ces malheureux là n'oublient iamais la cuisine), puis pratique ses magies, par le moyen desquelles il decouure le voleur (à ce qu'ils disent) s'il est present dans la mesme cabane, & non s'il est absent, car il n'appartient qu'au grand Oki de sçauoir les choses plus esloignées.

C'est pourquoy le François qui desroba les rassades au bourg de Saint Nicolas, autrement de Toenchain, eut raison de s'enfuir en nostre cabane, qui en estoit à trois lieuës loin, lorsqu'il sceut l'arriué du petit Oki dans son logis, pour le suiet de son larrecin || & ne nous dit point la cause de sa fuite que long-temps apres, que nous le trouuames saisy de ses rassades, de quoy nous le tençames fort, tant de l'offence commise, que pour nous auoir mis par cette mauuaise action, en danger de nous faire mourir par les Sauvages, s'il eut esté decouuert : car en ce pays là, la faute d'un particulier est souuent punie en plusieurs.

Les Canadiens, & Montagnais ne sont point larrons, du moins n'auons nous encore eu suiet de nous en plaindre, encor qu'ils entrent assez librement dans nos chambrettes, & parmy nostre Conuent, où ils nous pourroient faire du tort s'ils vouloient. Je nescay neantmoins s'ils auroient la mesme retenue enuers les autres

François, y ayans pareille liberté, c'est pourquoy il fera tousiours bon d'estre sur la meffiance, mere de seureté, pour ne donner suiet de mal faire à personne, comme i'ay dit, que pour ce regard on ne se puisse encor plaindre, & qu'il ne se parle d'aucun larton parmy eux.

Il arriua un iour que deux ieunes garçons, l'un Huron, & l'autre Montagnais, furent visiter nostre Conuent de Nostre Dame des Anges: or comme le Huron se fut apperceu d'un gros pain que nos Religieux auoient serré dans la grande chambre d'embas, il ietta si bien ses mesures, & conduit si à propos ses detours, qu'il s'en saisit sansque personne l'apperceut, non pas mesme son compagnon, lequel sçachant apres
413 la malice du || Huron, marry que ce desplaisir nous eut esté rendu en sa compagnie, nous demanda permission de courir apres le voleur, comme il fit, & nous rapporta le pain, de quoy ie fus d'autant plus edifié, que ce Montagnais nous aduerty luy mesme de la faute de son Huron.

Les filles Canadiennes qui d'ailleurs permettent en cachette beaucoup de licences contre la pudeur, semblent à l'exterieur sages & honnestes, tant en leurs paroles, qu'en leurs deportemens, & c'est ce qui m'en auoit tousiours faict bien iuger, neantmoins on m'a voulu faire croire du depuis qu'il n'y auoit que les seules femmes mariées d'honestes, & que les filles voyoient en cachette de leurs amis pour trouuer marrys, c'est à dire qu'elles sont seulement sages en publicq & non en particulier, mais pour moy ie doute encor qu'elles soient libertines, en ayant veu de si modestes,

& point du tout d'impertinentes, soit de paroles ou de gestes. Il y en a qui veulent dire en suite de la mauuaise opinion qu'ils ont de ces filles, qu'on n'entend que salletez dans les cabanes des Montagnais, pour moy i'y ay passé plusieurs iours & ne l'ay point apperceu, ie confesse bien que ie n'entendois pas leur langue, sinon fort peu de mots, mais ie croy que le Truchement m'en eut aduerty, & puis en leur geste i'en eusse descouuert quelque chose. Pour les cabanes des Hurons il y a quelque chose de cela, aussi le péché y est il plus || commun, quoy qu'il ne s'y commette qu'en cachette. 414

Plutarque rapporte que la femme de Tucydes le Grec estant un iour interrogée, comme elle pouuoit endurer la puanteur de la bouche de son mary, elle respondit qu'elle croyoit que tous les hommes l'auoient semblable. Il y a des particuliers qui ont voulu dire que tous les Sauvages auoient la bouche puante, pour moy ie n'en sçauois que dire, & ne l'ay pas mesme apperceu de nos escoliers Hurons, qui nous approchoient d'assez prés en leur faifans dire leurs leçons, bien est il vray que la plupart des Montagnois me sembloient sentir mal des graisses de loups marins, qui leur seruent d'oignement & de ciuette, car le musc leur semble puant comme l'haleine d'un qui auroit mangé de l'ail, laquelle ils ne peuuent supporter, ie l'ay veu par experience lors que par necessité, nous estions contraints de manger d'un petit oignon du pays, qui sent l'ail & l'oignon, d'où l'on peut inferer qu'ils n'ont point la bouche puante. Il y en peut neantmoins auoir quelqu'uns de ce calibre, aussi bien que

des filles libertines, & des garçons dissolus en paroles, ce qui n'est que trop ordinaire aux Hurons, & peut y en auoir parmy les Montagnais, avec lesquels ces particuliers se peuuent estre rencontrez.

415 || *Des Capitaines, Superieurs, & anciens, de leurs maximes en general, & comme ils se gouernent en leur conseil & assemblées.*

CHAPITRE XXVI.

Aux vieillards se trouue la Sageffe, dit le Sage. Pline en une Epistre qu'il escrit à Fabate, rapporte que Pyrrhe Roy des Epirotes demanda à un Philosophe qu'il menoit avec luy, quelle estoit la meilleure cité du monde. Le Philosophe luy respondit, la meilleure cité du monde c'est Maferde, Sire, un lieu de deux cens feux en Achaye. Le Roy estonné de cette responce luy en demanda la raison, & en quoy il recognoissoit tant d'excellence & de prerogatiue en ce petit lieu, pour ce (dit le Philosophe) que tous les murs de la ville sont bastis de pierres noires, & tous ceux qui la gouernent on * les testes blanches. Le Roy admirant sa responce conforme à tout ce qu'en a iamais tenu la sage antiquité, se teut & demeura satisfait, car il est tellement important & necessaire en tout estat que les vieillards & hommes prudens en ayent la conduite & le gouuernement, que sans cet ordre on n'en

peut esperer qu'un notable detrimēt, & en fin la ruyne totale.

|| Les siecles paffez nous en fournissent une infinité 416
d'exemples, & l'Efcriture Saincte d'une signalée ad-
venue au commencement du regne de Roboam, fils
de Salomon, lequel pour auoir fuiui le conseil des
ieunes, comme ieune qu'il estoit, autant d'esprit que
d'années, perdit en un moment dix lignées qui se re-
uolterent contre luy.

C'est pourquoy les anciens Romains, se sont ren-
dus sages des fautes d'autrui, & prirent cette coutume
des Lacedemoniens & d'autres nations entre lesquels
il y auoit une loy imposée aux ieunes d'honorer les
anciens, & que les honorables vieillards, & non les
autres, pouuoient auoir la charge de iudicature, & le
gouuernement de la Republique.

Nous lifons en l'Histoire que le R. P. Frere Al-
phonse de Benauides mineur Recollet a fait de la con-
uerfion du nouveau Royaume de Mexique, que le
peuple appelle Moqui, voulant establi parmy eux un
bon Capitaine, ils s'affembloit tous au marché, & là
ils garottent & lient tout nud à un pilier, celui lequel
ils pensent estre propre, & puis tous les fouëtent avec
des chardons, ou des espines picquantes, cela estant
fait, ils l'entretiennent par des plaisantes farces, & des
ioyeuses faceties : & s'il se monstre stoïquement insen-
sible à tout, sans pleurer ny faire des laides mines ou
grimaces pour l'un, & sans aucunement rire ou se
refiouyr pour l'autre; alors ils le confirment, & affeu-
rent || pour preux & vaillant Capitaine, lequel avec 417
les anciens s'affembloit lorsqu'il est expedient, pour

conferer & discerner des choses necessaires & conue-
nables, lesquelles estant vuidées & determinées, le
grand Capitaine sort luy mesme pour les declarer &
publier au peuple, sans s'en attendre à personne.

Si entre nous en l'élection des Iuges, Chefs, & Su-
perieurs on faisoit de semblables espreuues, ie m'af-
feure qu'il n'y auroit pas tant de brigues à la pour-
suite des charges, & que la seule vertu emporteroit le
prix, ô mon Dieu, nous ne sommes pas dans un siècle
assez bon, car l'insolence & l'ambition de la ieunesse a
preualu par dessus la pieté des anciens, desquels ils
font litiere, & les tiennent en mespris, c'est à ceux-là
à qui le grand Saint Gregoire adresse ces paroles pour
leur faire ressouuenir qu'estans hommes & fautifs
comme les autres, ils ne doiuent pas perdre le don
d'humilité, & la prudence qui les doit regler, & ap-
prendre la conduite de leurs suiets.

Les Superieurs, dit-il, ne doiuent pas regarder à la
puissance de leur dignité, ains l'egaller de la condition
humaine qu'ils ont enuers leurs suiets: Ils ne se doi-
uent point resiouyr de se voir superieurs des hommes
trop bien de leur estre profitable *, mais il aduiet
souuent que celuy qui gouuerne, s'oublie en son cœur
à cause de sa preeminence, & voyant que tout passe
418 par son comman- || dement, & qu'il est promptement
obey, & que tous ses suiets louent le bien qu'il fait, &
ne contredisent point le mal (tant s'en faut, ils louent
souuent ce qu'ils deuroient blasmer) seduit par les cho-
ses qui luy sont inferieures, le cœur s'enfle par-dessus
foy, & se voyant appuyé par dehors de la faueur &
applaudissement populaire, il demeure vuide de vertu,

& s'oublie soy mesme, prestant l'aureille aux flateries, & croit que cela est ainsi comme il l'entend par dehors, & non comme il est en dedans reellement & veritablement : c'est la cause pourquoy il mesprise ses inferieurs, & ne se souvient pas qu'ils luy sont egaux en la nature, & iuge que sa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les surpasse en puissance, & parce qu'il peut le plus, il presume de sçavoir plus qu'eux tous.

Nos Capitaines Sauvages ont bien quelque espece de vanité semblable, mais elle est cachée au dedans, & ne l'osent faire paroître au dehors pour de confusion. Ils ne font non plus de ces espreuves des Moqui, lorsqu'ils admettent ou eslisent les Capitaines & Chefs de leur Republique, mais ils ont ce soin qu'ils paroissent vertueux & vaillans, & qu'ils soient plus tost vieux que de moyen aage, & n'en admettent iamais aucun ieune d'aage dans leur conseil, ny pour la police, ny pour la guerre, qui ne soit vieil de l'esprit, & desquels on ne puisse esperer un bon conseil, une bonne conduite, & de bons ef- || fects, car comme disoit le 419
Roy Cyrus, il n'appartient à nul de commander, s'il n'est meilleur que ceux à qui il commande.

Ils viennent ordinairement par succession ainsi que la Royauté par deça, ce qui s'entend si le fils d'un Capitaine ensuit la vertu du pere ; car autrement ils font comme aux vieux siecles, lors que premierement ces peuples esleurent des Roys ; mais ces Capitaines n'ont point entr'eux autorité absoluë, bien qu'on leur ait quelque respect, & conduisent le peuple plustost par prieres, exhortations & remonstrances, qu'ils sçavent dextrement & rhetoriquement ajancer, que par ri-

gueur de commandement, c'est pourquoy ils s'y exercent, & y apprennent leurs enfans, car qui harangue le mieux est le mieux obey.

La multitude des Loix dans un estat, n'est pas toujours le meilleur, ny lorsque delaissons les anciennes, on en fait souvent de nouvelles, c'est à dire que le corps est bien malade, & prest de donner du né en terre. Laënce Firmian dit que la Republique des Sicioniens dura plus que celle des Grecs, & que la cause fut pour ce qu'en sept cens & quarante ans, ils n'instituerent onques aucuns Edits nouveaux, & n'outrepasserent aucune de leurs Loix.

420 Nos Hurons ont bien peu de maximes, & si à mon avertis, ils n'en eurent iamais d'avantage*, sont toujours dans leurs premieres, || y peuvent perseverer iusques à la fin des siecles, si le Christianisme opposé à leurs tenebres n'a entrée chez eux; & en tel cas il leur faudra changer de vie, de loix, & de maximes, qui sont pour la pluspart autant sauvages que brutales & impertinentes.

1. Pour premiere maxime, ils tiennent de ne pardonner iamais, ny faire grace à aucun de leurs ennemis, que par de grands presens.

2. De defrober qui pourra, aux François, ou estrangers, pourveu qu'on n'y soit point apprehendé, autrement on vous lairoit frotter en homme de peu d'esprit.

3. Conviennent qu'il est loisible à un chacun de voir les filles & femmes d'autrui indifferemment, sans violence toutefois, & au cas pareil les femmes & filles, aller aux hommes & garçons, sans pouvoir encourir blafme ou notte d'infamie.

4. Qu'on doit assister les malades, & ne souffrir de mendiens, n'y * aucun en disette sans luy faire part de ses biens.

5. De recevoir courtoisement les passans qui ne leur sont point ennemis, & de se rendre l'hospitalité reciproque.

6. D'avoir un grand soin des os des deffuncts, & de faire des presens pour le soulagement des ames en l'autre vie.

7. De n'entreprendre aucun voyage de long cours, sans en aduertir les Chefs & Capitaines, pour ne laisser les bourgs desgarnis de gens de guerre.

8. Qu'on puisse rompre un mariage quand || les mar- 421
riez ont rompu d'amitié, & que l'un des deux le desire ou procure.

9. Que personne ne s'impatiente ou fasche pour chose qui arriue, s'il ne veut estre estimé femme ou efeminé, sinon qu'il y allast de l'honneur des deffuncts qui ne se peuuent vanger, ou tirer raison des offences.

Voyla tout ce qu'ils ont de plus recommandables * en leurs maximes, & qu'ils obseruent avec plus d'affection & de soin ; reste à deduire comme ils se gouvernent & comportent en leur conseil, qui est tel, que les anciens & principaux de la ville ou du bourg, s'assemblent en un lieu avec le Capitaine où ils proposent & decident tout ce qui est des affaires de leur communauté, non par commandement absolu, mais par supplications & remonstrances, & par la pluralité des voix qu'ils colligent avec des petits fetus de ioncs. Il me vient de ressouvenir d'un beau traict que Varon raconte du Senat Romain, lequel a tousiours tenu en

si grande veneration, la Religion que les faux Prestres leur enseignoient, que toutefois & quantes qu'il s'assembloit, bien que ce fut pour affaires de grande importance & qui requissent haste & diligence, la premiere chose qu'on y proposoit deuant que decider desdites affaires, appartenoit à la religion & veneration des Dieux; & voyla comme tous les Princes Chrestiens en deuroient veritablement user dans leurs conseils, pour l'honneur & le respect qu'ils doiuent
422 au seruice nostre * Dieu, || puis qu'ils se disent ses seruiteurs; mais helas les maximes desquelles l'on se sert pour le iourd'huy sont bien differentes & contraires à celles du mesme Dieu : qui n'a plus de part dans le conseil des grands, où il n'est point inuocé.

Il y auoit à la ville de Saint Ioseph le grand Capitaine de la Prouince des Ours, qu'ils appelloient Garihoua Andionxra pour le distinguer des ordinaires de guerre qu'ils appellent Garihoua doutagueta. Iceluy grand Capitaine auoit encores d'autres Capitaines de Prouince sous luy, tant de guerre que de police, partout les autres bourgs & villages de sa iurisdiction, lesquels en chose de consequence le mandoient & aduertissoient pour le bien du public ou de la Prouince; & en nostre bourg qui estoit le lieu de sa residence ordinaire, il y auoit encores trois autres Capitaines, qui assistoient à tous les conseils avec les anciens du lieu, outre son Assesseur & Lieutenant, qui en son absence, ou quand il n'y pouuoit vacquer, faisoit les cris et publications par la ville des choses necessaires & ordonnées. Et ce Garihoua Andionxra n'auoit pas si petite estime de luy mesme, qu'il ne se voulut dire frere &

cousin du Roy de France, & de mesme egalité, comme les deux doigts demonstratifs des mains qu'il nous monstroit ioints ensemble, en nous faisant cette ridicule & inepte comparaïson.

Or quand ils veulent tenir conseil, c'est ordinairement dans la cabane au Capitaine || chef & principal 423 du lieu, sinon que pour quelque autre raison particuliere, il soit trouué autrement expedient. Le cry & publication du conseil ayant esté fait, on dispose dans la cabane, ou lieu ordonné, un grand feu; à l'entour duquel s'affissent* sur les nattes, ou à platte terre, tous les Conseillers en fuitte du grand Capitaine qui tient le premier rang, assis en tel endroit, que de sa place il peut voir tous ses Conseillers & assistans en face.

Les femmes & filles, ny les ieunes hommes n'y assistent point, si ce n'est en un conseil general où les ieunes hommes de 25. à 30. ans peuuent assister, ce qu'ils cognoissent par un cry particulier qui en est fait. Que si c'est un conseil secret, ou pour machiner quelque trahison ou surprise de guerre, ils le tiennent seulement la nuict, entre les principaux & plus discrets Conseillers & n'en descouurent rien que la chose projetée ne soit mise en effect (s'ils peuuent) prenant pour pretexte de leurs assemblées de nuict, que c'est pour n'estre diuertis par l'aspect d'aucune chose, & que le iour diuertissoit leur esprit, par des obiects, & que par ainsi l'on ne deuoit s'estonner s'ils cherchoient l'obscurité pour voir clair à leurs affaires, plus difficiles à demesler pendant le iour.

Estans tous assemblez, & la cabane fermée, ils font tous une longue pose auant parler, pour ne se precipi-

ter point, tenans cependant tousiours leur calumet en
424 || bouche, puis le Capitaine commence à haranguer
en terme & parole haute & intelligible, un assez long-
temps, sur la matiere qu'ils ont à traicter en ce Conseil :
ayant finy son discours, ceux qui ont à dire quelque
chose, les uns apres les autres, sans bruit, sans s'in-
terrompre, & en peu de mots, opinent & disent leurs
aduis, qui sont par apres colligez avec des pailles ou
petits ioncs, & là dessus est conclud ce qui est iugé ex-
pedient par la pluralité des voix, non criminellement,
mais ciuilement, car ie n'ay iamais veu condamner
aucun à mort, à la peine corporelle, ny à aucun ban-
nissement entre nos Hurons, comme il se fait quelque-
fois parmy les autres Nations Canadiennes.

Ils font des assemblées generales, sçauoir de regions
loingtaines, d'où il vient chacun an un Ambassadeur
de chaque Prouince, au lieu destiné pour l'assemblée,
où il se fait de grands festins, & dances, & des presens
mutuels qu'ils se font les uns aux autres, & parmy
toutes ces caresses, ces resiouissances & ces accolades,
ils contractent amitié de nouveau, & aduisent entr'eux
du moyen de leur conseruation, & par quelle maniere
ils pourront perdre, ruyner & exterminer tous leurs
ennemis communs : tout estant fait, & les conclusions
425 signées, non avec la plume, mais du doigt de leur fi-
delité, ils prennent congé les uns || des autres, & s'en
retournent chacun en leur païs, avec tout leur train
& equipage, à la Lacedemonienne, le plus souuent
un à un.

Peu s'en est fallu que ie ne me sois oublié d'ecrire
icy un traict qui ne doit pas estre teu. La coustume

que nous auons de faire leuer la main à ceux de qui on exige une verité en iustice, que nous appellons faire ferment, est pratiquée parmy nos Canadiens & Montagnais, mais en une autre maniere, car ils presentent à tenir une certaine chose qu'ils appellent *Tustehefon*, qui est une chaine de rassades d'enuiron une brassée de longueur.

Celuy qui la presente à tenir (representant le Iuge) interroge la partie & luy demande: est-ce toy qui a faict telle chose, ou bien ne sçais-tu point qui l'a faict, l'autre est obligé en la prenant de dire la verité, d'autant que par après venant à estre trouué menteur, on ne faict plus estat de luy non plus que d'un faussaire, mais si celuy qui est appelé au ferment se sent coupable, alors ne voulant dire la verité, il ne prend point aussi le *Tustehefon*, mais faict plusieurs circonlocutions pour s'exempter de le prendre & se liberer de tout soupçon.

On dit mesme que les Turcs font rarement de faux sermens, tescmoin celuy qui ayant mis son argent dans un baston creuzé & voulant faire ferment par deuant le Iuge, donna ce mesme baston à tenir à son creancier qui estoit à son costé, auquel il dit, Monsieur ie vous supplie de grace, tenez ce baston que ie fasse mon ferment, & leue la main, lequel ayant acheué, le creancier tout estonné sçachant tres-bien qu'il n'auoit pas esté payé, ietta de colere le baston de son débiteur si rudement contre terre que la fourbe en fut descouuerte, car le baston se rompit & l'argent en fortit, qui fist cognoistre ce débiteur trompeur & non point menteur. 426

Auant de finir ce chapitre ie vous feray voir par une disgrâce qui nous pensa arriuer, comme ils sçauent assez bien proceder en conseil & user de quelque maniere de satisfaction enuers ceux qui auroient esté offencez par aucun d'eux, si on leur en laisse le iugement. Un iour d'Hyuer que beaucoup de Sauuages nous estoient venus voir en nostre cabane, selon leur coustume ordinaire, un d'entr'eux marry de n'y auoir place à son gré, vouloit insolemment debouter un François de son lieu, si le Pere Ioseph qui prit la parole, ne l'eut prié de ne point faire de bruit, de quoy irrité le Sauuage sans autre replique prit lors un gros baston duquel il luy eut deschargé un grand coup sur la teste, si les François qui se trouuerent là presens, ne l'en eussent empesché & repoussé les autres ieunes hommes Hurons, qui sembloient des-ia vouloir estre de la partie contre nos François, par ie ne sçais qu'elle enuie qu'ils auoient conceuë contre eux.

427 En ceste esmeute, ie remarquay particulièrement la constance d'un ieune homme Huron, lequel se tenoit effrontement tout nud sans sourciller deuant un François, quy lui tenoit un coutelas esleué duquel il le vouloit frapper, & le Huron l'empesché, & en mesme temps luy || sauter au collet, comme il n'eut pas manqué si ie n'y fusse arriué & fait retirer l'un & l'autre à l'edification de tous, car il y alloit d'un ieu qui n'estoit point à rire.

Des-ia ce mesme Huron s'estoit gourmé à coups de poings avec un nommé la Vallée, mais un peu desauantageusement pour luy, car encor qu'il tint ce

François par les moustaches, l'autre ne perdoit point de temps & luy approchoit le poing si près du né qu'il luy en fist sortir le sang, neantmoins iamais aucun de ses compagnons ne bougerent pour l'assister, car ils ont cela de bon, qu'ils disent qu'un à un la partie est egale, & qu'autrement il y auroit de l'iniustice.

Voyant tant de desordre & que tous les barbares fortoient des-ia du bourg pour voir se * qui se passoit ou pour estre de la partie: ie m'attachay les raquettes sous les pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards, qui se mirent en peine pour nous & crioient partout contre les Moyenti, comment veut on tuer nos Nepueux, veut on faire mourir nos Capitaines François, ennon, ennon Moyenti, non, non, ieunes gens, il ne leur faut point faire de desplaisir, ils sont nos bons amys, & ceux qui monstrent plus de ressentimens pour nous furent les principaux chefs, à sçauoir, Auoindaon, Onorotandi, Yocoisse, Ongyata & Onnenianetani, qui firent publier un conseil general à nostre requeste, pour le lendemain matin où nous assistames le P. Nicolas & moy, avec tous les Hu- || rons, depuis l'aage de 29. à 30. ans, iusques à 428 l'extreme vieillesse. Celui qui auoit voulu donner le coup n'y assista point, non plus que le Pere Ioseph, qui estoit resté à nostre cabane avec tous les François, crainte qu'on y allast faire quelque frasque ou ravage s'ils s'en fussent absentés, car il n'y a ny clefs, ny serrures aux portes en tous ces pais là, ny fermeture suffisante qui en puisse deffendre la libre entrée à qui que ce soit.

Pour moy i'allois librement par tout folliciter les affaires des François, & empescher qu'on n'attentast plus sur la vie d'aucun de nous, & d'appaiser les Sauvages, mais i'admiré* ce traict de bonté en eux, qu'au plus fort du debat, comme i'allois criant à nos François (un peu trop eschauffez) de se retirer & ne blefer personne, il y en eurent qui coururent aussitost au village, publians partout Onianné Auiel, Onianné Auiel: Gabriel est bon, Gabriel est bon, tant sont amis des amateurs de la paix.

Le conseil assemblé, le grand Capitaine nous fit soir auprès de luy, puis ayant imposé le silence, il s'adressa à nous & nous parla en sorte que toute l'assemblée le pût entendre. Mes Nepveux, à vostre requeste i'ay fait assembler ce conseil general, afin de vous estre fait droit sur les plaintes que vous m'avez faites, de quelque* malicieux qui vous ont voulu offenser, mais d'autant que ces gens icy sont ignorans du fait, proposez vous-mesmes vos plaintes & declarez hautement en leur presence ce qui est de vos griefs,
429 & en quoy & comment || vous avez esté offencez, & sur ce ie bastiray ma harangue & vous ferons iustice, car nous ne desirons pas qu'aucun vous fasse de desplaisir, mais au contraire que l'on vous rende tout le service que l'on pourra, pendant que nous aurons ce bien de iouir de vostre presence.

Nous ne fumes pas peu estonnez d'abord de la prudence & sagesse de ce Capitaine, & comme il proceda en tout fort sagement iusqu'à la fin de sa conclusion, qui fut fort à nostre contentement & edification.

Nous proposames donc nos plaintes, & comme nous

auions quitté un tres-bon païs & trauerfé tant de mers & de terres avec infinis dangers & mesays pour leur venir annoncer la parole de Dieu, le chemin du Ciel, & retirer leurs ames de la domination de Loxi, qui les entrainoit tous après leur mort dans un abîsme de feu sousterrain, puis pour les rendre amis & comme parens des François qui les cherifsoient, & neantmoins qu'il y en auoit entr'eux qui auoient voulu tuer nostre frere Joseph, particuliere-
ment un tel que nous nommâmes.

Quoy, leur dis-ie, pour leur faire admirer la bonté & les richesses de la France, & leur oster l'opinion que les leurs ayent allechez les François, nous mangions de la graisse à plain foul, car c'est là leur plus friant morceau. Les outardes, les grües & les perdrix, nous estoient tellement communes, que cela ne nous estoit non plus espargné qu'à vous le bled d'Inde. Les pauvres mesmes ne veulent point manger de la chair de nos chiens. Nos maisons sont basties || non d'ef- 430
corces & de bois comme les vostres ; mais de pierres & materiaux solides. Lès champs sont tous semez de bon bled, de bonnes prunes & de racines excellentes, voudriez vous croire à present que nous soyons venus chercher à dîner à vos portes, & que la necessité nous ait porté à un si miserable païs, desnüé de toutes douceurs, comme vous aduoüez vous mesmes, puisque nous estions si fort à nostre aise & que toutes choses nous venoient à souhait, ayez donc de l'amitié pour nous, puis que l'amour que nous auons eu pour vous, nous a fait quitter tant d'aise & de contentement, & fait ieusner fort austerement en procurant le salut de vos ames.

Ayant fini, le Capitaine ranga un long-temps sur nos plaintes & leur remonstra l'excellence de nostre condition releuée entre celle des autres François, qu'ils estimoient moins que nous, (à cause qu'ils ne parloient point à Dieu disoient-ils), puis leur dit que ce ieune homme auoit eu grand tort d'auoir voulu tuer le Pere Ioseph, que nous ne leur rendions aucun desplaisir, & qu'au contraire nous leur procurions du bien & de la consolation, pour cette vie & pour l'autre, en nous priuant nous-mêmes de nostre propre repos. Et bien dit-il, que voulez-vous qu'ils fassent dauantage pour vous, ils vous instruisent, ils enseignent vos enfans, ils parlent à Dieu pour nous, & nous traitent comme leurs parens, & pour recompense nous leur voulons rendre des desplaisirs : quoy la chose seroit-elle raisonnable, non, il n'en fera pas
431 ainsi. || Il leur remontra de plus, que s'il estoit sceu à Kebec, qu'ils nous eussent voulu mal traiter, que les François en pourroient auoir du ressentiment & par ainsi qu'il falloit estouffer ce desordre & nous laisser viure en paix & repos parmy eux. Et pour conclusion, ils nous prièrent d'excuser la faute d'un particulier, lequel nous deuions tenir seul avec eux, pour un chien, à la faute duquel les autres ne trempoient point, & nous dirent par exemple, que des-ia depuis peu, un des leurs auoit griefuement blessé un Algoumequin, en iouant avec luy, & qu'ils s'estoient accordez sans guerre, moyennant quelque petit present, & celuy-là seul tenu pour un chien & meschant qui auoit fait le coup, & non les autres qui estoient bien marris d'un tel accident.

Ils nous firent aussi present de quelques sacs de bled d'Inde, que nous acceptames, & fumes au reste caressez de toute la compagnie, avec mille prieres d'oublier tout le passé, & demeurer bons amis comme auparavant; & nous coniurerent de plus, fort instamment d'affister tous les iours à leurs festins & banquets auxquels ils nous feroient de bonnes sagamitez diuersement preparées & que par cette hantize & familiere conuersation qu'apportent les festins & repas, nous nous maintiendrions plus facilement dans l'intelligence & la bonne amitié, que se doiuent parens & amys si proches, & que de verité ils nous trouuoient assez pauurement accommodez & nourris dans nostre petite cabane, de laquelle ils eussent || bien desiré nous 432 retirer pour nous mettre mieux dans leur bourgade, où nous n'aurions autre soin que de prier Dieu, les instruire en nos sciences, & nous gouuerner doucement avec eux, mais comme un continuel & assidu bruit de la mefnagerie n'estoit point compatible à nostre humeur, non plus qu'à nostre condition, nous les remerciames de leur bonne volonté, fismes porter nostre maiz à nostre cabane & primes congé de la compagnie, fort satisfaiçts les uns des autres.

*De la guerre & des armes dont uzent nos Hurons,
& comme nous les empechames de sortir contre les
Neutres des-jà tout prests de nous courir sus, avec
une exemple d'Vladislas Roi de Hongrie pour la
fidelité, &c.*

CHAPITRE XXVII.

L'homme de bien ne cherche point la guerre, si ce n'est pour vanger l'iniure faicte à Dieu, ou pour defendre les oppressez, contre les Tyrans, autrement ô mal-heur du siecle! à quel propos tenir soldats en campagne & voir ruyner le pupil & le payfan, dont les acclamations vont iusques au Ciel; implorans ses foudres contre les méfchans, & ceux qui ne peuuent viure sans trouble.

433 || L'Empereur Marc Aurelle, deuifant un iour avec son amy Corneille des effects d'une gendarmerie pour bien conduite & disciplinée qu'elle puisse estre, disoit : mais avec ressentiment, qu'il ne scauoit quelle plus grande guerre les Princes pourroient auoir, que de tenir en leurs Royaumes gens de guerre, si la necessité ne les pressoit de se deffendre, pour ce que selon que nous monstre l'experience, ceux-cy sont deuant Dieu fort coupables, aux Princes importuns, & aux peuples ennuyeux : de maniere qu'ils viuent au dommage de tous, & sans profit d'aucun.

C'est pourquoy Scipion l'Africain auoit raison de dire, que toutes les choses deuoient estre essayées en guerre deuant que de mettre les mains aux armes :

& à la verité il n'y a plus grande victoire que celle qu'on gaigne sans effusion de sang , & sans soldats en campagne, car l'amy, aussi bien que l'ennemy, ruine tousiours le bonhomme aussi bien que le país.

Mais c'est bien le mal-heur lorsque l'on entreprend la guerre iniuste, car outre ces incommoditez & les maledictions des peuples, l'offence de Dieu y est si grande, que tost ou tard on en est puny en ce monde ou en l'autre; & fausser la foy donnée à ses ennemis, est le comble du boisseau qui attire l'ire, & la iuste vengeance de Dieu sur nos testes, comme l'exemple d'Vladislas Roy de Hongrie nous en sert de preuve. Car ce Roy ayant en l'année mil quatre cens quarante trois, du temps d'Eugene quatriesme, gaigné une signalée victoire contre Amurat, second Empereur des Turcs, & du depuis faict treues avec luy pour dix années.* 434

L'an suiuant à la suasion du Legat du Pape nommé Iulian, il faussa sa foy & lui declara la guerre. Amurat contrainct de se deffendre vint avec une armée de soixante mille hommes. La bataille se donne, où du commencement les Chrestiens eurent de l'auantage, une partie des Turcs tuez sur la place, une autre partie mise en desroute. Ce que voyant Amurat il tire de son seing une coppie de l'accord faict entre luy & Vladislas, & leuant les yeux au ciel, & tenant ce papier en main commença à se plaindre de la perfidie du Roy & des Chrestiens en ces paroles :

Voyla, ô Iesus-Christ, l'accord que les Chrestiens ont passé avec moy, qu'ils ont iuré sur tes Saintes Euangiles d'obseruer inuiolablement, & cependant

aujourd'huy meschans & perfides qu'ils sont, ils faussent leur foy & renoncent perfidement à l'honneur qu'ils doiuent à leur Dieu. C'est pourquoy si tu es Dieu comme ils disent, venge tes iniures & les mien-
nes, & leur faisant payer la peine de leur perfidie & de la foy par eux violée, fais-toy recognoistre iuste à ceux qui n'ont pas encores la cognoissance de ton nom.

435 A peine auoit-il acheué ceste priere, qu'incontinent voilà la chance tournée. Les Turcs reçoient nouuelles forces, une grande boucherie se faict des Chrestiens, le Roy Vladislas tué, & le Legat du Pape, qui auoit esté autheur || & conseiller de rompre la treue: tant Dieu a en horreur la perfidie, & veut que l'on garde la foy donnée.

Aussi les Payens mesmes en cela se sont monstrez beaucoup plus religieux que les Chrestiens. Plutarque en la vie de Curtius Camillus & de Pirrhus Roi des Epirotes, en rapporte deux belles exemples, qui deuroient estre imitées par ceux lesquels ambitieux d'honneur, comme de posseder le bien d'autrui, n'obtiennent aucune victoire que par mauuais moyens ou en faussant leur foy, ou en s'aquerant des thraïstres*, & puis il faudra mourir & abandonner tout.

La premiere histoire est, que Camillus ayant esté esleu Tribun militaire avec cinq autres, pour faire la guerre aux Faliques, incontinent avec l'armée Romaine entra dedans ce païs, où il alla mettre le siege deuant la ville des Faleriens, qui estoit bien fortifiée & pourueüe de toutes choses requises & necessaires à la guerre; sçachant tres-bien que ce n'estoit pas en-

treprise legere que de la prendre, ne qui se peult executer en peu de temps, mais voulant comment que ce fust tenir ses citoyens occupez à quelque chose, & les diuertir, afin que, par estre trop de seiour en leurs maisons, ils n'eussent loisir de vacquer à seditions & dissentions ciuiles : car les Romains uoient sagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs qui estoient pour troubler le repos de leur chose publique.

|| Mais les Faleriens se confians en l'affiette de leur ville, qui estoit forte de tous costez, faisoient si peu de conte* d'estre assiegez, que ceux qui n'estoient pas à la garde des murailles se pourmenoyent en robes sans armes, par la ville, & alloient leurs enfans à l'escole, le Maistre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville se promener, iouer & exercer au long des murailles, car ils auoient un commun Maistre d'escole pour toute la ville, comment* encores ont les Grecs, voulans que leurs enfans dés le commencement s'accoustument à estre nourris en compagnie, & qu'ils conuerfent tousiours ensemble. 436

Ce Maistre donc espiant l'occasion de faire un mauvais tour aux Faleriens, menoit tous les iours leur* enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loin des murailles du commencement, & puis les remenoit dedans, après qu'ils s'estoient esbatus & exercez. Depuis qu'il les y eut menez une fois, il les tira de iour en iour un peu plus loin, pour les accoustumer à s'asseurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y auoit point de danger, iusques à ce qu'un iour à la fin ayant tous les enfans de la ville avec soy, il donna iusques

dedans le guet du camp des Romains, auxquels il li-
ura tous ses escoliers, & leur dit qu'ils le menassent
deuant leur Capitaine general, ce qui fut faict : &
quand il fut deuant Camillus, il se prit à dire qu'il
estoit Maistre & precepteur de ces enfans, mais neant-
moins qu'il auoit eu plus cher acquerir sa bonne
437 gra- || ce, que de faire ce que le debuoir de ces tiltres-
là luy commandoit: au moyen de quoy il luy venoit
rendre la ville, en luy liurant ces enfans entre ses
mains.

Camillus ayant ouy ces paroles, trouua l'acte bien
malheureux & meschant, & dit à ceux qui estoient
autour de luy, que la guerre estoit bien chose mauuaïse
& où il se faisoit beaucoup de violences & d'outrages,
toutesfois qu'encore y auoit-il entre gens de bien quel-
que * loix & quelque * droits de la guerre, & qu'on
ne deuoit point tant chercher ne pourchasser la vic-
toire, que l'on ne fuit les obligations d'en estre tenu
à si maudits, & si damnables moiens, & qu'il falloit
qu'un grand Capitaine fist la guerre se confiant en sa
propre vertu, non point en la meschanceté d'autrui.

Si commanda à ses gens qu'ils deschirassent les ha-
billemens de ce mauuais homme, en luy liant les deux
mains par derriere, & qu'ils donnassent des verges &
des escorgées aux enfans, afin qu'ils remenassent le
traistre qui les auoit ainsi trahis, en le foüettant, ius-
ques dedans la ville.

Or si-tost que les Faleriens eurent entendu la nou-
uelle, comme ce Maistre d'escole les auoit trahis, toute
la ville en mena grand dueil, ainsi qu'on peut estimer
en si griueue perte, & s'en coururent hommes & fem-

mes, pesle mesle sur les murailles & aux portes de la ville, sans sçauoir qu'ils faisoient, tant ils estoient troublés. Estans là, ils apperceurent leurs enfans qui ramenoient leur Maistre nud & lié en le fouëttant, || & 438
appellant Camillus, leur Pere, leur Dieu & leur Sauueur : de maniere que non seulement les peres & meres des enfans, mais aussi tous autres citoyens generalmente conceurent en eux-mêmes une grande admiration & singuliere affection enuers la preud'homme, bonté & iustice de Camillus, tellement que sur l'heure mesme ils assemblerent conseil, auquel il fut resolu qu'on luy enuoyeroit promptement des Ambassadeurs pour se remettre eux & leurs biens du tout à sa discretion.

Si cette action de Camillus & des Romains est honorable, moins ne le fut celle du Consul Fabricius, auquel comme il estoit en son camp estant venu un homme qui luy apportoit une missiue écrite de la main du Medecin de Pirrhus, par laquelle ce Medecin offroit de faire mourir son Maistre par poison moiennant qu'on luy promist une recompense condigne, pour auoir terminé une facheuse guerre sans danger.

Fabricius detestant la meschanceté & perfidie de ce Medecin, escriuit une lettre à Pirrhus en ces termes : Tu as fait mal-heureuse eslection d'amis aussi bien que d'ennemis, ainsi que tu pourras cognoistre en lisant la lettre qui nous a esté écrite par un de tes gens : pour ce que tu fais la guerre à hommes iustes & gens de bien, & te fie * à des desloiaux & meschans : de quoy nous t'auons bien voulu aduertir, non pour te

faire plaisir, mais de peur que l'accident de ta mort, ne nous fasse calomnier, & que l'on estime que nous ayons cherché de terminer cette guerre par un tour de trahison, comme si nous n'en peussions venir à bout par vertu.

439 || Pyrrhus ayant leu cette lettre & auéré le contenu en icelle, chastia le Medecin ainsi qu'il auoit merité, & pour loyer de ceste descouerture enuoya à Fabricius & aux Romains leurs prisonniers sans payer rançon.

Nos Sauvages bien que brutaux & enclins à la vengeance, ne faussent iamais leur parole donnée publiquement, & moins trahissent-ils leurs freres ny leur patrie pour chose qui puisse arriuer, au contraire ils tiennent à gloire de luy estre fidelle, il n'y a qu'entre nous autres Chrestiens où ce malheur arriue, ô mon Dieu où en sommes-nous ! faut-il que ceux qui ne vous cognoissent point soient plus gens de bien que nous, & qu'ils soient un iour nos Iuges deuant vous, Seigneur qui reietterez les enfans du Royaume, pour y colloquer les enfans perdus, horrible eschange de l'honneur d'icy bas ! en une espouuentable confusion de demons, l'eternel mespris & l'humiliation des meschans.

Neantmoins nos Hurons pour bien enclins qu'ils soient (fors qu'à la reconciliation) n'ont encor pû comprendre la doctrine de cest admirable Prince de paix Marc Aurelle, car n'y ayant point de desordre parmy leur gendarmerie, où chacun vit de ce qu'il porte sur ses espauls, comme ie diray plus amplement cy apres, ils n'en peuuent receuoir aucune incommodité, &

partant continuent leur guerre contre leurs ennemis, non pour en posséder les terres, ny pour les rendre tributaires & suiects à leur estat, mais pour les exterminer & ruiner totalement : de maniere, qu'ils tiennent plus à gloire d'auoir || tué un de leurs ennemis, 440 que d'auoir gagné cent lieuës de païs, & si toutes ces guerres ne sont fondées pour la pluspart, que sur un appetit de vengeance, pour quelque petit tort ou déplaisir qui n'est pas souuent grand chose, mais leur grande union & l'amour reciproque, qu'ils se portent les uns aux autres, faict qu'ils embrassent volontiers en general le faict & cause d'un particulier, offensé par un estranger.

Mais si l'un d'entr'eux a offensé, tué ou blessé un de leur mesme nation, il en est quitte pour un present, & n'y a point de bannissement ny chastiment corporel, pour ce qu'ils ne les ont point en usage enuers ceux de leur propre nation, si les parens du blessé ou decédé, n'en prennent eux mesmes la vengeance, ce qui arriue fort peu souuent, car ils se font rarement injure & du tort les uns aux autres. Mais si l'offensé est de nation estrangere, alors il y a indubitablement guerre declarée entre les deux nations, si celle de l'homme coupable ne se rachapte promptement par de grands presens, qu'elle exige du peuple, si les trefors publiques* sont espuisez, pour la partie offensée : & par ainsi il arriue le plus souuent que par la faute d'un seul, deux peuples entiers se font cruellement la guerre, & vivent tousiours dans une continuelle crainte d'estre surpris l'un de l'autre, particulierement sur les frontieres où les femmes mesmes n'osent cul-

tiuer les terres, ny faire les bleds, qu'elles n'ayent tousiours auprès d'elles, des hommes armez, pour les conseruer & deffendre de quelque mauuaïse auenuë.

441 || Quand ils veulent faire guerre, soit offensive, soit deffensive ce seront deux ou trois des anciens ou vaillans Capitaines, qui en entreprendront la conduite pour cette fois, & vont de village en village, faire entendre leur volonté, donnant des presens à ceux desdits villages, pour les induire à leur octroyer l'ayde & le secours qu'ils leur demandent, & par ainsi sont comme generaux d'armées.

Il vint en nostre bourg un grand vieillard fort dispos & robuste, lequel ie crû estre de la mesme qualité, car il alloit de cabane en cabane parler aux Capitaines, & à la ieunesse, qu'il portoit à une guerre malheureuse, contre la Nation des Attinoindarons, de quoy nous le tançames fort, & dissuadames le peuple d'y entendre, à sa confusion, & au grand contentement de tous les amateurs de la paix, car en effet il n'y a point d'apparence de rompre avec une Nation si puissante, sans se mettre au hazard d'en estre totalement ruyné, & puis l'esperance d'y aduancer la gloire de Dieu s'en alloit totalement perduë par cette guerre, avec ce peu de bien que nous y auions commencé.

Ces Capitaines ou generaux d'armes * ont le pou-
voir, non seulement de designer les lieux, de donner
quartier, & de renger les bataillons, mais aussi de
commander aux assauts, & disposer des prisonniers,
& de toute autre chose de plus grande consequence. Il
442 est vray qu'ils ne sont pas tousiours || bien obeïs de
leurs soldats, entant qu'eux mesmes manquent sou-

uent dans la bonne conduite, & celui qui conduit mal est souvent mal suivi. Car la fidelle obeissance des sujets despend de la suffisance de bien commander du bon Prince, disoit Theopompus Roy de Sparte.

Pendant que nous estions là, le temps d'aller en guerre contre les Hiroquois estant arriué un ieune homme de Saint Ioseph, desireux d'honneur & de reputation, voulut luy seul en faire le festin, & defrayer pour un iour entier, tous ses compagnons, ce qui luy fut de grand coust & despence, aussi en fut-il grandement estimé : car ce festin estoit de six grandes chaudieres pleine * de bled d'Inde concassé, avec quantité de grands poissons boucanez, sans les farines, & les huiles pour faire la sauce.

On mit les chaudieres sur le feu dés auant iour, dans l'une des plus grandes cabanes du bourg, puis le Conseil estant acheué, & les resolutions de guerre prises, tous entrèrent au festin, pendant lequel, ils firent les uns apres les autres, les mesmes exercices militaires, qu'ils ont accoustumé aux festins de guerre. Les chaudieres nettes, & les complimens & remerciemens rendus, partirent pour le rendez-vous de toute l'armée assigné sur la frontiere, d'où ils se rendirent sur les terres ennemies, auxquelles ils prindrent environ soixante prisonniers, la plupart desquels furent tuez sur les lieux, & les autres amenez pour faire mourir aux Hurons par le feu, puis mangez en leur assemblée, sinon quelque * membres qui furent distribuez à des particuliers pour leurs malades. 443

Leurs guerres ne sont proprement que des surprises & deceptions plus tost que des batailles & combats ou

siège de villes, non par couardise & faute de courage, car ils se trouuent souuent aux prises avec l'ennemy, mais pour attraper quelqu'un mort ou vif, sans exception d'aage ou de sexe, pour les conduire en triomphe en leur païs.

Tous les ans au renouveau & pendant tout le temps que les feuilles couurent les arbres, cinq ou six cens ieunes hommes Hurons ou plus, s'en vont avec cet ordre, s'espandre dans le païs des Hiroquois, se departent cinq ou six en un endroit, cinq ou six en un autre, & se couchent le ventre contre terre par les champs & les forests, & à costé des grands chemins & lieux passans, & la nuit venuë ils rodent partout iusques dans les villes, bourgs, & villages pour attraper quelqu'un de leurs ennemis, lesquels ils emmenent en leur pays, pour les faire passer par les tourmens ordinaires, sinon apres les auoir tuez à coups de fleches ou de masse, ils en emportent les testes, ou la peau des testes escorchées avec la chevelure, qu'ils appellent Onontsita, lesquelles les femmes passent pour les conserver, & en faire des trophées & banderoles en temps
444 de guerre, ou les at- || tachent au haut de leurs murailles ou pallissades au bout d'une longue perche.

Il y a d'autres Nations en nostre Amerique qui auoient accoustumé d'escorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, & de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées, & de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit neantmoins plusieurs d'entr'eux qui employoient ces peaux à d'autres usages, & en faisoient des tambours, disans que ces caisses quand on

venoit à les battre, auoient une secrette vertu de mettre en fuitte leurs ennemis. Tous les Hurons & Algonquequins croyoient la mesme vertu en nostre beau chafuble, mais ils n'en peurent venir à l'esprouue, car il nous faisoit besoin, & puis c'estoient toutes folles opinions pardonnables à ces pauures gens là, & non à un Chrestien qui y adhereroit.

Quand ils veulent tenir la campagne, & aller en païs d'ennemis, ils ne meinent iamais autres pouruoyeurs ou viuandiers qu'eux mesmes, chargez chacun d'un plein sac de farine qu'ils appellent Eschionque, accommodez derriere leur dos, avec des lanieres ou cordeles, qu'ils appellent Acharo, de sorte que ce paquet les incommode de fort peu, & puis c'est la charge d'Esopo, qui va tousiours en diminuant à mesure qu'ils s'arrestent pour les repas.

De fouller le bon homme il ne s'en parle point, non plus que d'en tirer la piece, car || ils viuent & logent 445 tousiours en pleine campagne, & au fond du bois, où ils prennent leur refection qui est aysée, car cette farine se mange aussi bien cruë que cuite, seiche que mouillée, d'eau tiede ou froide, à la volonté d'un chacun, sans qu'il soit besoin de feu, ny d'autre sauce que l'appetit.

Ils mesnagent tellement ce petit sac qu'il leur dure iusques à leur retour qui est enuiron six sepmaines ou deux mois de temps, car apres ils viennent se rafraischir au pays, finissent la guerre pour ce coup, ou s'y en retournent encores avec d'autres prouisions.

Que si les Chrestiens uoient de telle sobrieté & temperance ils pourroient aysement entretenir de tres-

puissantes armées avec peu de fraiz, & faire la guerre avec aduantage, aux ennemis de Dieu & du nom Chrestien, sans fouller les peuples, ny ruyner le pays, & puis Dieu n'y seroit point tant offensé, comme il est à present par la pluspart de nos soldats François, qui vivent avec une telle licence chez les payfans, & par tout ailleurs où ils mettent le pied, qu'on en abhorre la veuë, & fait fuyr un chacun l'esclat de leur insolence. Les pauvres Sauvages (à nostre confusion) se comportent ainsi modestement en guerre, sans incommoder personne & s'entretiennent de leur propre & particulier moyen, sans autre gage ou esperance de recompence, que du seul honneur & louange || qu'ils
446 estiment plus que tout l'or du monde, où l'on ne fait icy estat que de l'argent, autrement point de seruice.

Ils n'ont pour toutes armes que la masse, l'arc & les fleches, lesquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de toutes, & à faute d'icelles ils y en accommodent d'autres. Ils y appliquent aussi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, avec une colle de poisson tres-forte, & de ces fleches ils en emplissent leur carquois, qui est fait d'une peau de chien passée, qu'ils portent en escharpe sur leur dos. Ils portent aussi de certaines armures & cuirasse* qu'ils appellent *Aquientor*, pour arrester le coup de la fleche : car elles sont faites à l'espreuue de ces pierres aiguës, & non toutefois de nos fers de Kebec, quand la fleche qui en est accommodée sort d'un bras roide & puissant, comme est celui d'un Sauvage.

Ces cuirasses sont faites avec des baguettes couppees de mesures, & ferrées les unes contre les autres, tif-

fues & entrelassées de cordelettes fort durement & proprement. Ils se seruent aussi d'un rondache ou bouclier fait d'un cuir bouilly fort dure,* & d'autres faits de planches de bois de cedre fort grands, larges & legers qui leur couurent presque tout le corps. Il me souuient qu'estant à la bourgade de Saint Nicolas, autrement de Troenchain, ie vis arriuer plusieurs ieunes hommes d'une guerre estrangere, qui me monstrentrent une assez grande || piece d'un bouclier de leurs ennemis, qui sembloit de l'yuoire, ie ne pû comprendre ny coniecturer de quel animal ce pouuoit estre, mais que ce fut d'yuoire, ou d'une coquille polie de quelque grande tortuë, elle estoit pour resister à quelque fleche que ce fut & à l'espée, & le poignard. 447

Ils ont diuerfes enseignes ou drapeaux faits, (pour le moins ceux que i'ay veus) d'un morceau d'escorce rond, attaché au bout d'une longue baguette, comme une cordelette de caualerie, sur lequel sont depeintes les armoiries de leur ville ou Prouince.

Ce sont les principales armes dont nos Hurons se seruent ordinairement, & principalement de l'arc & de la fleche de laquelle ils se seruent avec tant de dextérité, qu'ils ne manquent guere de donner où ils visent: & tirent si legerement & habilement, que comme ils disent eux-mesmes, ils ont plus-tost decoché dix fleches que nos meilleurs arquebuziers ne sçauroient auoir deschargé deux coups de leur harquebuze, & s'en est trouué de si hardis de defier en pleine campagne, un François avec son harquebuze, disans qu'ils sçauroient bien esquiuer son coup, & ne le point faillir de leur fleche.

Depuis qu'on a en porté des lames d'espées en Canada les Montagnais, & autres peuples errants, ont trouué l'inuention de les emmancher en de longs bois comme demyes piques, qu'ils sçauent roidement elancer à la chasse contre l'eslan, & à la guerre || contre leurs ennemis.

Comme on a de coustume sur mer, pour signe de guerre, ou de chastiment, mettre dehors en euidence le pauillon rouge : Aussi nos Sauuages, non seulement és iours solennels & de reioüissance, mais principalement quand ils vont à la guerre, ils portent autour de leur teste, pour la pluspart, de certaines pennaches encouronnes, & d'autres en moustaches, faits de longs poils d'eslan, peints d'un rouge cramoisy beau par excellence, & collez, ou autrement attachez à une bande de cuir large de trois doigts, & longue assez pour entourer la teste.

Nostre chafuble à dire la Sainte Messe, leur agreoit fort, & l'eussent bien desiré traicter de nous, pour le porter en guerre en guise d'enseigne, ou pour mettre au haut de leurs murailles, attachée à une longue perche, afin d'espouuenter leurs ennemis, disoient ils, mais ce n'estoit pas chose à leur usage, ny qui deuit estre ainsi prophannée. Les Algoumequins de l'Isle nous auoient fait la mesme priere au Cap de Mafaire, ayant desia à ce fuiet amassé sur le commun, enuiron quatre-vingts Castors : car ils le trouuoient non seulement tres-beau, pour estre d'un excellent damas incarnat, enrichy d'un paslement d'or (digne present de la Reyne, qui nous l'auoit donné auant partir de France) mais aussi pour la croyance qu'ils auoient qu'il leur

causeroit du bon heur. & de la prosperité en toutes leurs deliberations & entreprises de guerre.

|| Quant la guerre est declarée en un pays, & qu'on 449
doute des forces de l'ennemy, à tout euenement, on se fortifie par tout avec l'ordre que le Conseil y donne. Les habitans destruisent tous les bourgs, villes & villages frontiers, incapables d'arrester l'ennemy, ou de pouuoir estre suffisamment fortifiés pour soustenir un siege, & chacun se range dans les lieux fortifiez de sa iurisdiction, où ils bastissent de nouvelles cabanes pour leur demeure, à ce aydez des habitans du lieu, qui leur font la courtoisie avec affection.

Les Capitaines, à ce aydez de leurs officiers & gens du Conseil de guerre, trauaillent continuellement à ce qui est de leur conseruation & fortification, à ce que par leur faute ou negligence ils ne soient surpris de l'ennemy, font balayer & nettoyer les fuyes & araignées des cabanes, de peur du feu que l'ennemy y pourroit ietter, par de certains artifices qu'ils ont appris de ie ne sçay qu'elle * Nation que l'on m'a autrefois nommée, & qui s'est eschappée de ma memoire.

Ils font porter sur les guarittes, des pierres & de l'eau pour s'en seruir dans l'occasion, & crainte de tout perdre si la forteresse venoit à estre prise d'assaut, ou que le feu s'y prist, plusieurs font des trous en terre, dans lesquels ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & le couurent si proprement de la mesme terre, que le lieu ne peut estre recogneu || que de ceux-là 450
mesmes qui y ont trauaillé.

Un bon Capitaine n'a pas seulement soin du dedans

mais auffi du dehors, & manquer dans la preuoyance eft tout perdre, peur de quelque camifade, les chefs enuoyent par tout des efions & coureurs, pour decouurir & obferuer l'ennemy, & poſent leurs fentinelles ſelon la neceſſité, pendant que d'autres exhortent & encouragent le reſte des gens de guerre, à faire des armes, & de ſe tenir preſts pour vaillamment & genereuſement combattre, reſiſter & ſe deffendre ſi l'ennemy vient à paroître.

Le meſme ordre s'obſerue en toutes les autres villes & fortereſſes du pays iuſques à ce qu'ils voyent l'ennemy attaché à quelqu'unes, & pour lors la nuit venue à petit bruit, une quantité de ſoldats de tous les villages voiſins, vont au ſecours, & s'enferment au dedans de celle qui eſt aſſiégée, la deffendent, font des forties, drefſent des embuſches, s'attachent aux eſcarmouches, & combattent de toute leur puiſſance, pour le ſalut de la partie, ſurmonter l'ennemy, & le deffaire du tout s'ils peuuent.

451 Pendant que nous eſtions au village de S. Joſeph, nous viſmes faire toutes les diligences fuſdites tant en la fortification des places, appreſts des armes, aſſemblées des gens de guerre, prouiſion de viures, qu'en toute autre choſe neceſſaire pour ſouſtenir une grande guerre qui leur alloit tomber ſur les bras, de la part des Attiuoindarons, ſi le bon || Dieu n'eût diuert cet orage, & empeſché ce malheur qui alloit menaçant noſtre bourg d'un premier choc, lequel à ceſte occaſion fut mis en eſtat de deffence en ruynant les cabanes eſcartées, qu'on rebaſtit dans le fort reduit en forme ronde, & en lieu aſſez fort d'aſſiette de tous coſtez.

Mais pour ce que nous ne voulufmes pas quitter nostre ancienne cabane pour nous placer dans la ville, les Sauvages nous aduertiffoient de nous donner fur nos gardes, à quoy nous ne manquions pas, car il ne faut point tenter Dieu, & negliger ses affeurances, c'est pourquoy nous barricadions nostre porte toutes les nuits, avec grosses busches de bois posées les unes sur les autres, avec deux paulx derriere piquez en terre, & n'ourions point à heure induë à qui que ce fust, sinon aux François.

Or pour ce que la guerre n'est en rien bonne, si elle n'est pour le soustien de la foy, & que les Neutres qui pouuoient faire iusques à cinq ou six mille hommes n'estoient que trop fort* pour deux mille hommes que nos Hurons peuuent faire au plus, nous fusmes les intercesseurs de la paix, comme i'ay dit ailleurs, & donnâmes nos raisons, lesquelles nous acquirent quelque chose sur leur esprit, & la promesse qu'ils se tiendroient en paix, & ne penseroient plus à la guerre, si les Neutres ne les y obligeoient, & que ce en quoy ils auoient auparauant fondé l'esperance de leur salut estoit en nostre grand esprit, & au || secours que quelques François mal auisez leur auoient fait esperer de 452
Kebec : outre une tres-bonne inuention qu'ils auoient conceuë en leur esprit, par le moyen de laquelle ils esperoient tirer un grand secours de la Nation du Feu, ennemis iurez des Neutres.

L'inuention estoit telle, qu'au plustost ils s'efforceroient de prendre quelqu'un de leurs ennemis, auxquels* ils couperoient la gorge, & que du sang de cest ennemy, ils en barbouilleroient la face & tout le corps

de trois ou quatre d'entr'eux, lesquels ainfi enfanglantez seroient par apres enuoyez en Ambassade à cette Nation du Feu, pour obtenir d'eux quelque secours & assistance à l'encontre de si puissans ennemis, & que pour plus facilement les esmouuoir à leur donner ce secours, ils leur monstrent leur face & tout leur corps desia teints & enfanglantez du sang mesme de leurs ennemis communs.

L'admiray l'inuention & l'esprit de ce bon Capitaine Aioandaon qui m'en fit le recit, mais pour cela la paix valloit mieux que la guerre, & que demeurassions amis de tous pour gagner tous, de quoy furent fort contans la plupart des hommes, & generalement tous* les femmes, lesquelles nous en parloient en particulier, & nous prioient d'y tenir la main, c'est ce qui nous fit croire qu'elles ont peu de voix en chapitre, & qu'il ne leur est pas permis de parler librement des choses qui concernent le faict des hommes.

453 || *Des prisonniers de guerre lesquels ils mangent en festin apres les auoir fai& cruellement mourir & du Truchement Bruslé, deliuré miraculeusement de la main des Hiroquois, par la vertu d'un Agnus Dei.*

CHAPITRE XXVIII.

Les tourmens dont nos Sauuages usent à l'endroit de ceux qui leur sont ennemis, sont si furieusement

cruels, qu'ils tesmoignent en effet combien est absolu le pouuoir que le Diable a acquis sur leur malheureux esprit, car ils sont au delà de toute pensée humaine, & si estrangement horribles, qu'il ne se peut imaginer rien de plus douloureux, ny de plus constamment souffert.

Bien heureux celuy qui endure pour le Ciel, & non pour la terre, & malheureux est celuy qui patit sans profit, car l'un est Martyr du Diable, & l'autre de Iesus Christ. Nos Hurons ayans pris quelqu'un de leurs ennemis, apres l'auoir lié & garotté, luy font une longue harangue des cruautéz, rigueurs, & mauuais traitemens que luy & les siens ont exercé à leur endroit, & qu'au semblable il deuoit se || refoudre d'en 454
endurer autant, & plus s'il se pouuoit, & luy commandent de chanter tout le long du chemin, ce qu'il fait (s'il a du courage assez), mais souuent avec un chant fort triste & lugubre.

Estant arriué au village, il est receu uniuersellement de tous, & particulierement des femmes, avec de grands cris & acclamations, battans doucement des doigts le bout de leurs leures, de ioye qu'elles ont de voir leurs ennemis prisonniers, ausquels elles font continuellement festin, non-seulement pour les engraisser pour la chaudiere, mais pour les rendre plus sensibles aux tourmens.

Ils n'en font pas de mesme aux femmes & petits enfans, lesquels ils font rarement mourir, & passer par les rigueurs de la Loy, d'autant qu'ils les conseruent ordinairement pour leur seruir, ou pour en faire des presens à ceux qui en auroient perdu des leurs en

guerre, & font estat de ces subrogez, comme s'ils estoient leurs propres enfans, lesquels estans paruenus en aage, vont aussi librement en guerre contre leurs parens, que s'ils estoient naiz ennemis de leur propre patrie, qui est un tesmoignage euident du peu d'amour que les enfans Sauvages ont pour ceux qui leur ont donné l'estre, puis que si tost ils en oublient les bien-faits passez par les presens, comme i'en ay veu l'experience en plusieurs, ou bien telle || est leur coustume
455 passée en loix en toutes ces Nations.

I'ay leu de certains peuples qui conseruent leurs ieunes prisonniers de tout sexe pour leur seruir, puis les mangent quand la fantasie leur en prend, apres de longs seruices ; qui est une cruauté bien esloignée de la douceur & humanité de Plutarque, lequel comme il disoit de luy-mesme, n'eust pas voulu tuer le bœuf qui luy eust long-temps seruy, & encor moins un esclau fait à l'image de Dieu, car celuy qui est cruel aux bestes, l'est ordinairement aux hommes.

Quand nos Hurons ne peuuent emmener toutes les femmes & filles, avec les enfans qu'ils ont pris sur leurs ennemis, ils les tuent sur les lieux, & en emportent les testes, ou les peaux, avec la chevelure. Il s'en est veu (mais peu souuent) qu'ayans amené de ces femmes & filles dans leur pays, le desir de vengeance leur en a faict passer quelqu'unes par les mesmes tourmens des hommes, sans que les larmes de ce pauvre sexe, qu'elles ont pour toute deffence, les aye pû esmouoir à compassion, & exempter pour un peu d'un si furieux orage, plus miserables & malheureuses en cela, que certains Hollandois, lesquels ayans esté pris en qualité

d'ennemis, par ceux de la Nation des Loups, & appliquez au feu, versèrent tant de larmes sur les braisiers ardans, qu'elles esteignirent avec le feu, la cholere de leurs meurtriers, qui les renuoyerent comme femmes du costé de la Virginie, où ils auoient esté pris.

|| Les Canadiennes & Montagnaises reçoivent leurs 456
soldats reuenans de la guerre d'une maniere fort differente à celle de nos Huronnes, car à mesme temps qu'elles ont apperceu les canots ou ouy la voix des hommes, toutes les ieunes femmes & filles s'encourent sur le bord de la riuiera, & là elles attendent de pied coy (leurs ceintures ostées, & leurs robes detachées, qu'elles tiennent seulement en estat pour cacher leur nudité) que les canots soient à enuiron à cent pas d'elles, puis à mesme temps, quitans leurs robes, se iettent toutes dans l'eau, & vont à la nage (car elles sçauent nager comme poissons) empoigner les canots ou * sont les prisonniers ou les cheuelures de ceux qu'ils ont fait mourir, qu'elles tirent à bord, puis se saisissent de tout le butin qui est dedans, & comme leur appartenant par droit d'antiquité, comme aux hommes victorieux la gloire du triomphe qui leur est rendu, non pas admirable & rauissant, tels * qu'à ces anciens Romains, riches & puissans, mais à la portée de pauvres Sauvages, à qui peu d'honneur sert de beaucoup pour amimer * leur courage.

Or comme ces Amazones sont prestes ne * se saisir des canots, & qu'il n'y a plus qu'à mettre la main dessus pour les conduire à terre || les hommes les 457
abandonnent, & se iettent tout nuds dans l'eau avec leurs armes en main & nagent iusques au bord de la

riuiera, où ils sont receus du reste du peuple, avec une ioye & acclamation uniuerfelle de tous, leur difans qu'ils sont bien vaillans & courageux d'auoir eu le deffus de leurs ennemis, & amené plusieurs prisonniers, tous lesquels de ce pas, sont conduicts dans la cabane de leur Capitaine, où sa femme & ses amis preparent un magnifique festin de tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils leur donnent avec autant de gayeté, que s'ils auoient conquis un Empire, ou obtenu la paix pour leur païs.

Il faut que ie die ce petit mot, qu'à la verité nul ne se peut dire heureux que celuy qui vit content, ils ont peu & peu de choses les contente, ils sont comme les petits enfans, qui croient estre beaucoup quand ils ont une plume sur leur bonnet, ou comme les Hypochondres qui s'imaginent d'estres * Roys, Empereurs ou Papes, & ne commandent qu'à des mouches.

Lorsque les soldats Montagnais se iettent en l'eau, & cedent leurs canots & tout ce qui est dedans aux ieunes femmes & filles, qui leur vont à la rencontre, ils ne sont pas si simples que d'y laisser leur meilleur butin, mais auparauant que de se faire voir, ils en cachent la plupart dans les bois, qu'ils vont requerir quelque temps apres, & ne laissent dans leurs canots que ce qu'ils veulent perdre, & que par ainsi les fem-
458 mes n'ont pas souuent grand chose, & || quelquefois rien du tout, car les armes sont iournalieres, ils ont quelquefois des victoires, ils ont aussi souuent des pertes, comme le cancre, qui est pris pensant prendre.

Ils attachent leurs prisonniers à la barre de leur canot avec une corde, qui leur prent par les deux

bras audeffus du coude allant par derriere le dos, & une autre entre le genoüil & le molet des deux iam-bes, qu'ils attachent ensemble si estroictement, qu'ils ne peuuent marcher que fort doucement & avec grand peine. Ils uzent quelquefois d'une autre espèce de li-gature, bien plus cruelle & inhumaine, enuers ceux qu'ils croient auoir tué plusieurs de leurs parens & amis, car ils leur percent le gras des iambes & des bras avec un couteau, puis passans une corde au trauers des playes, les lient de forte qu'ils ne peuuent grouïller sans sentir de furieuses douleurs.

Nos Hurons qui prirent quantité de leurs enne-mis, pendant que i'estois demeurant dans leur païs, n'uzerent pas de cette cruauté, car ils se contenterent simplement de les bien garotter, & engarder de pou-voir prendre la fuitte, & apres ils les accommoderent en petits damnez.

Les femmes & filles, ne vont point au deuant avec la mesme ceremonie des Montagnais, & se contentent de leur faire la bien-venue dans le village, & de les ayder à brusler, si elles se rencontrent à la cabane où se faiçt le supplice, car il y en a d'un naturel si tendre, qu'elles ne peuuent voir sans horreur, deschirer les membres d'un miserable.

|| Lorsque les hommes reuiennent de la guerre, ils 459
ont accoustumé de chanter d'un ton fort haut, ap-prochant de leur bourg ou village, comme i'ai veu pratiquer à la ville de S. Gabriel, nommée par les Hurons Quieuidohain, au retour de quelqu'uns des leurs, & il y en a aussi qui ne disent mot, ny de prés ny de loin, entrent & s'affoyent dans les cabanes sans

saluer perſonne, ſinon qu'ils diſent tout bas leur diſconuenü à leurs plus familiers amis, comme firent ceux que ie vis arriuer au village de S. Nicolas, autrement nommé Toenchain, où i'eſtois pour lors avec Onraon Malouin de Nation.

I'en ay veu d'autres ietter de haut * cris en approchans, denotans par ces voix lugubres, la perte de quelqu'uns de leurs compagnons, auſſi ne leur faiſoit-on pas grand accueil, & demandant la raiſon de ces façons de faire à quelques Sauuageſſes, elles me reſpondirent *Danſton teongyande*, il n'y a rien de bon, les affaires ne vont pas bien pour nous.

Il eſt quelquefois arriué qu'aucuns de nos Hurons, eſtans pourſuiuis de près, ſe ſont neantmoins eſchappez, car pour amuſer ceux qui les pourſuiuent & ſe donner du temps pour euader & gagner le deuant, ils tirent leurs colliers du col, & les iettent au loin arriere d'eux, afin que ſi l'auarice commande à ſes pourſuiuans de les aller ramaffer, ils penſent touſiours les deuancer & ſe mettre en lieu de ſeureté, ce qui a reüſſi à pluſieurs. I'ay ruminé & creu que c'eſt là la
460 principale raiſon pour laquelle ils || portent tous leurs plus beaux colliers en guerre, afin de ſeruir d'amorce à leurs ennemis, car de rançon ou de tribut il ne ſ'en parle point, non plus que d'eſchanger un priſonnier pour un autre.

Lorſqu'ils ioignent un ennemy & qu'ils n'ont qu'à mettre la main deſſus, comme nous diſons entre nous, rends-toy, eux diſent *fakien*, c'eſt à dire, affied-toy, ce qu'il faiſt, s'il n'ayme mieux ſe faire aſſommer ſur la place, ou ſe deffendre iuſques à la mort, ce qu'ils ne

font pas louuent en ces extremitez, sous esperance de se sauuer & d'échaper avec le temps, par quelque ruze, desquelles ils ne manquent pas.

Or comme il y a de l'ambition à qui aura des prisonniers, cette mesme ambition ou l'enuie de la gloire de son compagnon, est aussi cause que ces prisonniers y trouuent quelquefois leur liberté & fouuent leur compte comme ie vous feray voir en l'exemple suivante.

Il arriua un iour, que deux ou trois Hurons, se voulans chacun attribuer un prisonnier Hiroquois, & ne se pouuans accorder, ils en firent iuge leur mesme prisonnier, lequel bien aduisé se seruit de l'occasion & dit. Un tel m'a pris & suis son prisonnier, ce qu'il disoit contre son propre sentiment & exprés, pour donner mescontentement à celuy de qui il estoit vray prisonnier : & de faict indigné qu'un autre eut iniustement l'honneur qui luy estoit deu, parla en secret la nuit suivante au prisonnier & lui dit : tu t'es donné & adiugé à un autre qu'à moy qui t'auois pris, ie pourrois bien presentement || te faire mourir & me 461
vanger de ton mensonge, mais ie ne le feray point pour euitier noyse & te donneray liberté, plustost qu'il aye l'honneur qui m'est deu, & ainsi le desliant le fist euader & fuyr secretement la nuit.

Les prisonniers estans arriuez dans leur ville ou village, on leur continuë bien les festins & bonne chere, mais ie vous assure qu'ils en voudroient bien estre exempts & estre bien esloignez de ces caresses, car les tourmens qu'ils scauent qu'on leur prepare, leur donnent bien d'autres pensées que celle de la

bonne chere, & si la Sagamité est bien ou mal affaïsonnée. Ouy les supplices sont si cruels & inhumains qu'il faut que le Diable (car Dieu n'est point avec eux) les assiste pour les pouvoir supporter courageusement comme ils font, car il n'y a pas iusques aux femmes & filles aussi cruelles & inhumaines que les hommes, qui inuentent de nouvelles façons de les tourmenter, & faire languir pour plus endurer.

Premierement ils leur arrachent les ongles avec les dents, leur couppent les trois principaux doigts de la main, qui seruent à tirer de l'arc, puis leur leuent toute la peau de la teste avec la cheuelure, & mettent sur le tet des cendres ardentes, ou y font degoutter de la gomme fonduë, pendant que d'autres disposent des flambeaux d'escorces, avec quoy ils les bruslent tantost sur une partie, puis sur l'autre, & à aucuns ils font manger le cœur de leur * parens & amis, qu'ils tiennent prisonniers, tant leur barbarie est incapable d'affouissement.

462 || Ils les font ordinairement marcher, nuds comme la main, au trauers un grand nombre de feux, qu'ils font d'un bout à l'autre de la cabane ordonnée, où tout le monde qui y borde les deux costez, ayans en main chacun un tizon allumé, luy en donnent par tout * les endroits du corps en passant, puis l'ayant lié à un poteau, luy marquent des iaretieres autour des iambes avec des haches chaudes, desquelles ils luy frottent aussi les cuisses du haut en bas, & ainsi peu à peu bruslent ce pauvre miserable : & pour luy augmenter ses tres-cuïfantes douleurs, lui iettent par fois de l'eau sur le dos, & luy mettent du feu sur les extre-

mitez des doigts, & de sa partie naturelle, puis luy percent les bras prés des poignets & avec des bastons en tirent les nerfs & les arrachent à force, & ne les pouuans auoir les couppent, ce qu'ils endurent avec une constance incroyable, chantans cependant avec un chant neantmoins fort triste, mille menaces & imprecations contre ces bourreaux & contre toute la Nation, disant : il ne me chaut de tous vos tourmens ny de la mort mesme, laquelle ie n'ay iamais apprehendée pour aucun hazard, poussez, faiçtes ce que vous voudrez, ie ne mourray point en vilain ny en homme couard, car i'ay tousiours esté vaillant à la guerre, & rien ne m'a pas encore espouuanté.

Et bien vous me tuerez, vous me bruslerez, mais aussi en ay-ie tué plusieurs des vostres, si vous me mangez, i'en ay mangé plusieurs de vostre Nation : & puis i'ay des freres, i'ay des oncles, des cousins & des parens, qui sçauront bien || venger ma mort, & vous faire encore plus souffrir de tourmens que vous n'en sçauriez inuenter contre moy ; neantmoins avec tout ce grand courage, encores y en a-il qui se trouuent souuent contrains de ietter de haut* cris, que la force des douleurs arrachent du profond de leur estomach, mais tels hommes impatiens, estoient reputez ignominieux & infames entre les peuples du Peru auant leur conuersion & y prenoient de si prés garde, que si pour aucun tourment, langueurs & supplices, le miserable deffunct auoit tesmoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou és autres parties de son corps, ou mesme qu'il luy fut eschapé quelque gemissement ou quelque soufpir, alors ils brisoient ses os 463

apres en auoir mangé la chair, & les iettoient à la voirie ou dans la riuere, avec un mespris extreme.

Au contraire s'il s'estoit montré patient, resolu, constant & mesme farouche dans les tourmens, en tel cas comme ils en auoient mangé la chair & les entrailles, ils feichoient les nerfs & les os au soleil, puis les ayans mis sur le sommet des montagnes, ils les tenoient pour des dieux, les adoroient & leur faisoient des sacrifices. Voyla comme entre les peuples les plus brutaux mesme la patience dans les tourmens, & la constance parmy les difficultez a tousiours esté en estime, iusques a estre adorée comme un Dieu, & au contraire de l'impatience & des impatiens, desquels les os estoient iettez à la voirie ou dans la riuere, comme indignes d'estre meslez parmy ceux des gens de bien.

464 || Reuenons à nos Hurons.

Ce pauvre corps estant prés d'expirer & rendre les derniers sousepirs de la vie, ils le portent hors de la cabane sur un eschaffaut dressé exprés, où la teste luy ayant esté tranchée, le ventre ouuert, & les boyaux distribuez aux enfans, qui les portent en trophée au bout de leurs baguettes par toute la bourgade en signe de victoire, ils le font cuire dans une grande chaudiere, puis le mangent en festin, avec des ioyes & lieesses qui n'ont point de prix.

Quant les Hiroquois ou autres ennemis, peuuent attraper de nos Hurons, ils leur en font de mesme ou pis s'ils peuuent, car c'est à qui fera mieux ressentir les effets de la hayne à son ennemy. Or si le bon-heur en veut quelquefois à nos Hurons, qu'ils ayent de l'ad-

uantage sur leurs ennemis, la chance se tourne aussi souvent du côté des Hiroquois, qui savent donner ordre à leur fait, & comme chacun se tient sur ses gardes & se méfie de son ennemy, tel vay* pour prendre, qui est souvent pris luy-même au filet.

Les Hiroquois ne viennent pas pour l'ordinaire guerroyer nos Hurons, que les feuilles ne couvrent les arbres, pour à la faueur de ces ombres & feuillages, surprendre nos hommes au despourueu, ce qui leur est assez facile, d'autant qu'il y a beaucoup de bois dans le pays & proche la pluspart des villages, que s'ils nous eussent pris nous autres Religieux, ils nous eussent fait passer par les mêmes tourmens de leurs ennemis, & arraché la barbe: de plus, comme || firent au 465 Truchement Bruslé, qu'ils pensoient faire mourir, & lequel fut miraculeusement deliuré par la vertu de l'Agnus Dei qu'il portoit pendu à son col, dont voicy l'histoire.

Il est tres-difficile & comme impossible à tous les François encore peu usitez dans le pays de nos Sauvages, de faire des voyages de long cours & courir les bois & forests, où il n'y a sentiers ny chemin, sans guide ou sans s'égarer, comme il arriue ordinairement, & moy-même y ay esté pris. Or ie conseillerois volontiers à un chacun, pour ne plus tomber en ces inconueniens, de ne sortir iamais en campagne seul, sans guide ou sans un cadran & boussole, pour ce qu'encor bien que la veüe du Soleil à laquelle il se faut apprendre à marcher, soit une assurée guide à ceux qui cognoissent son cours, celle de la boussole est encore plus commode à nous autres, qui ne sommes pas

naturellement Astrologues comme les Sauvages, & puis le Soleil ne se voit pas tousiours, & la bouffole peut seruir en tout temps, & la nuit & le iour, il n'y a qu'à en sçauoir user. Mais il faut auoir remarqué au prealable auant partir du logis, à quel Rut de vent on desire aller, & à quel autre Rut vous doit demeurer la maison, afin que vostre cadran que vous regarderez souuté, * vous redresse si vous venez à manquer, comme il ne peut qu'il n'arriue quelquefois.

466 Ce pauvre Bruslé, quoy qu'assez sçauant dans le païs des Hurons & lieux circonuoisins, se perdit neantmoins, & s'egara de telle sorte que faute d'auoir une de ses bouffoles, ou prins || garde au soleil, il tourna le dos aux Hurons, trauersâ force païs & coucha quelques nuits dans les bois, iusques à un matin qu'ayant trouué un sentier battu il se rendit par iceluy dans un village d'Hiroquois, où il fut à peine arriué, qu'il fut saisi & constitué prisonnier, & en suite condamné à la mort par le conseil des Sages.

Le pauvre homme bien estonné ne sçauoit à quel Sainct se vouër, car d'esperer misericorde il sçauoit bien qu'il n'estoit point en lieu, il eut dont recours à Dieu & à la patience, & se soubmit à ses diuines volontez, plus par force qu'autrement, car il n'estoit guere deuot, tefmoin ce qu'il nous dit un iour, que s'estant trouué en un autre grand peril de la mort, pour toute priere il dit son Benedicité.

Or ie ne sçay s'il le dit icy se voyant prisonnier & dans le premier appareil de la mort, car des-ia ils l'auoient faict coucher de son long contre terre & luy arrachioient la barbe, lors que l'un d'eux auisant un

Agnus Dei, qu'il portoit pendu à son col, luy voulant arracher, il se prit à crier & dit à ses bourreaux, que s'ils luy ostioient, Dieu les en chastieroit, comme il fist : car ils n'eurent pas plustost mis la main dessus pour luy tirer du col, que le ciel auparavant serein, se troubla, & enuoya tant d'esclairs, d'orages & de foudres, qu'ils en creurent estre au dernier iour, s'enfuyrent dans leurs cabanes & laisserent là leur prisonnier, qui se leua & s'enfuit comme les autres, mais d'un autre costé.

Le sçay bien que quelque petit esprit se ren- || dra in- 467
credule à cecy, n'importe, fuffit que les gens de bien & ceux qui ont demeuré dans les païs infidelles, sçachent que Dieu y opere encore de plus grandes merueilles, & fouuent par des personnes plus mauuaïses, pour faire dauantage esclater sa gloire & cognoistre qu'en effect il est seul tout puissant, & peut ce qu'il veut, & faict du bien à qui il luy plaist.

A la fin ce fortuné * Bruslé, a esté du depuis condamné à la mort, puis mangé par les Hurons, auxquels il auoit si long-temps seruy de Truchement, & le tout pour une hayne qu'ils conceurent contre luy, pour ie ne sçay qu'elle * faute qu'il commit à leur endroit, & voila comme on ne doit point abuser de la bonté de ces peuples, ny s'asseurer par trop à leur patience, pour ce que trop exercée elle se change en furie, & ceste furie en desir de vengeance, qui ne manque iamais de trouuer son temps. Il y auoit beaucoup d'années qu'il demeueroit avec eux, viuoit quasi comme eux, & seruoit de Truchement aux François, & apres tout cela n'a remporté pour toute

recompense, qu'une mort douloureuse & une fin funeste & malheureuse ; ie prie Dieu qu'il luy fasse misericorde, s'il luy plaist, & aye pitié de son ame.

Il arriue aucunesfois que les prisonniers s'eschappent, spécialement la nuit, au temps qu'on les fait promener par dessus les feux, car en courant sur les cuisans brazier, de leurs pieds ils escartent les tizons, cendres & charbons par la cabane, qui rendent apres une telle obscurité qu'on ne s'entrecognoist point :
468 || de sorte qu'on est contrainct (pour ne perdre la veuë) de gagner la porte, & de fortir dehors & luy aussi parmy la presse, & de là il prend l'effor & s'en va : & s'il ne peut encores pour lors, il se cache en quelque coin à l'escart, attendant l'occasion & l'opportunité de s'euer & gagner pais. l'en ay veu plusieurs ainsi eschapper, qui pour preuve nous faisoient voir les trois doigts principaux de leur main droite coupez.

Entre les Mexicains auant leur conuersion, il s'y faisoit souuent de tres-grandes guerres à ce dessein, principalement d'obtenir des prisonniers, pour les faire mourir & sacrifier à leurs Idoles, comme i'ay rapporté en quelque autre endroit de ce volume, de sorte qu'il s'est conté pour tel iour (cas pitoyable) dans la seule ville de Mexique Capitale du Royaume iusques à cent mille hommes sacrifiez sous le Roy Motteezuma, & pourquoy cela sinon pour contenter & auoir fauorables leurs faux dieux, affamez du sang humain, qui par une inuention infernale bastie & forgée sur l'enclume de leur obstination eternelle, ne vouloient qui * leur fust sacrifié autre chose que des

prisonniers de guerre, afin d'entretenir toujours les guerres & exterminer ces peuples misérables, car le Diable ne demande que la ruine de ceux qui le servent. C'est pourquoy lorsque les Prestres des Idoles n'auoient pas toutes choses à souhait, & que leurs Dieux ne leur estoient pas secourables, ils alloient par tout trouuer les Roys & les Princes, & leur disoient que les Dieux mourroient || de faim, & qu'ils eussent 469 souuenance d'eux ; alors les Princes s'enuoyoit des Ambassadeurs l'un l'autre, & s'entredonnoient aduis de la necessité en laquelle les Dieux se trouuoient les conuians pour ceste cause à faire leuée de gens de guerre pour donner la bataille, afin d'auoir de quoy donner à manger aux Idoles. Ainsi ils marchaient en abondance aux lieux destinez, & venoient aux mains pour aller à la mort, & de la mort aux enfers.

Les prisonniers que les Mexicains obtenoient, estoient menez en haut deuant la porte du grand Temple, où le Souuerain Prestre, leur ouuroit la poitrine avec un couteau, & leur arrachoit le cœur, qu'il monstroient premierement au Soleil, luy offrant ceste chaleur & ceste fumée, puis il le iettoit au visage de l'Idole. Les autres Prestres donnoient apres du pied au corps, qui roulant par les degrez s'en alloit en bas, ou ceux qui les auoient pris à la guerre se les partageoient & en faisoient des festins solempnels, presque à la maniere de nos Sauvages.

470 || *Voyage de nostre frere Geruais au Cap de Victoire, & de la maniere que furent amenez & receus deux prisonniers Hiroquois par les Montagnais.*

CHAPITRE XXIX.

J'ay fait mention au chapitre precedent, mais fort succinctement, de la maniere que sont amenez & receus entre les Montagnais, leurs prisonniers de guerre, dont ils sont en quelque chose differens des autres nations, qui ne donnent point tant de part aux femmes en leurs victoires, estans d'ailleurs assez satisfaites au repos de leur * mesnages & à la douceur, à quoy il semble que nos Huronnes soient enclines & moins interessées en ces actions de guerre que les errantes.

Nostre Frere Geruais m'a appris, que comme il fut enuoyé par le R. P. Ioseph le Caron Superieur de Nostre Conuent de Kebec dans une barque avec le R. P. Lallemand Iesuite, pour les trois Riuieres, à dessein d'apprendre des Hurons (qui s'y deuoient trouver) des nouuelles de nostre Pere Ioseph de la Roche, qui estoit dans leur païs, & d'y monter s'il eust esté necessaire pour son secours. Estans là arriuerent sur
471 le soir trois canots de ieunes Montagnais, || volontiers qui malgré leurs parens & Capitaines estoient partis pour la guerre contre les Hiroquois, pour y mourir ou pour en ramener des prisonniers, comme ils firent.

Il dit qu'ils venoient chantans tout debout dans leurs canots, comme personnes fort contentes & ioyeuses, & que de loin qu'on les apperceut & qu'on

pû discerner leur chant & leur posture, on iugea à leur mine, qu'ils venoient de la guerre & qu'asseurement, ils auoient autant de prisonniers, comme ils repetoient de fois à la fin de chacun couplet de leur chanson la syllabe ho, ce qui fut trouué veritable, car ils la repetoient deux fois, aussi auoient-ils deux prisonniers.

Ils en font de mesme quand ils ne rapportent que les testes de leurs ennemis, ou leurs perruques escorchées, lesquelles ils attachent chacune au bout d'un long bois, arrangez sur le deuant de leurs canots, pour faire voir leur protèesse & la victoire obtenue sur leurs ennemis à ceux qui leur doiuent une honorable reception pour ces exploits.

Le bon Frere Geruais, desireux de voir ces prisonniers de plus près, & sonder s'il pourroit obtenir leur deliurance, se fist conduire à terre avec le R. P. Lallemant, & de là entrèrent dans les cabanes pour voir ces pauvres prisonniers, qu'ils trouuerent chez un Sauvage, nommé Mecabo ou Martin par les François, qui nous estoit grand amy.

Son gendre appelé Napagabiscou, & par les François Tricatin, fils d'un pere nomme Nep- || tegaté, 472 c'est à dire homme qui n'a qu'une iambe, non qu'il fust boiteux, mais estoit son nom de naissance. Ce Napagabiscou estoit Capitaine des sept autres barbares, qui l'auoient accompagné à la guerre contre les Hiroquois, d'où ils auoient amenez ses deux prisonniers lesquels ils auoient surpris occupés à la pêche du Castor, en une Riuere autour de leur village ou bourgade.

Ces pauvres esclaves, l'un âgé d'environ 25. ans, & l'autre de 15. à seize, estoient assis à platte terre proche de ce Capitaine Napagabiscou, festinans en compagnie de plusieurs autres Sauvages, d'une pleine chaudiere de pois cuits, & de la chair d'Eslan, avec la mesme gayeté & liberté que les autres, du moins en faisoient-ils le semblant, pour n'estre estimez poltrons ou auoir peur des tourmens, desquels ils auoient des-ia eu le premier appareil capable de pouuoir tirer des larmes de personnes moins constantes, car pour moindre mal, nous crions bien à l'ayde.

Le bon Frere dit, qu'on leur auoit des-ia arraché les ongles de tous les doigts des mains, puis bruslé le dessus avec de la cendre chaude, ordinairement meslée de fable bruslant, pour en estancher le sang. L'un d'eux auoit aussi esté tres-bien battu par une femme Montagnaise, qui luy mordit le bras, dont elle mangea une grande piece, disant : que c'estoit une vengeance de la mort de son fils, qui auoit esté pris & mangé en leur país.

473 Ils auoient aussi esté tres-bien battus en les || prenans & par les chemins, dont ils estoient presque tout brisez de coups, particulièrement le plus ieune, qui ne pouuoit quasi marcher d'un coup de massüe qu'il auoit receu sur les reins sans que cela l'empeschast de la mine gaye & ioyeuse, & de chanter avec son compagnon, mille brocards & imprecations à l'encontre de Napagabiscou & de toutes les nations Montagnaites & Algoumequines, qui ne se faschoient nullement d'entendre un si fascheux ramage, telle estant leur coustume, qui seroit meritoire si elle estoit

obseruée pour Dieu ou à cause de Dieu, mais le malheur est qu'il n'y a rien que la seule vanité qui les porte d'estre estimés inesbranlables pour les iniures, & pleins de courage dans les tourmens.

Il y a une autre raison qui ayde encore à leur confiance & fermeté, c'est qu'en faisant voir un si grand mespris des iniures & des tourmens, ils croient intimider ceux qui leur font souffrir, & que si facilement ils n'oseront plus aller à la guerre contre une Nation si belliqueuse & constante, & que ce sera assez pour eux de se tenir doresenauant sur leur garde, peur qu'on ne vienne venger sur leurs testes, la mort de ces pauvres patiens, & que s'ils se monstroient timides & effeminez, ou pleuroient pour les tourmens, on retourneroit librement en leur pays pour attraper de ses femmes, ainsi appellent-ils les hommes impatiens & sans courage.

Le festin estant finy, l'on les mesna en une || autre 474
grande cabane, où quantité de ieunes filles, & garçons se trouuerent pour la dance qu'ils firent à leur mode, dont les deux prisonniers estoient au milieu qui leur seruoient de chantres, pendant que les autres dançoient autour d'eux, si eschauffez qu'ils suoiert de toutes parts.

Leurs postures & leurs grimasses sembloient de Demons. Ils frapportoient du tallon en terre de telle force que le bruit en retentissoit partout, car c'est leur mode de sedemener fort, particulièrement les ieunes hommes qui n'auoient pour tout habit qu'un petit brayer deuant leur nature.

Les filles estoient un peu plus decemment couuer-

tes & plus modestes en leurs actions, car en dansans elles auoient les yeux baïssés, & les deux bras le long de leurs cuisses estendus, comme c'est leur coustume & non point des Huronnes. Je m'oubliois de parler des violons ou instrumens musicaux, au son desquels, & des chansons des deux chantres, tout le bransle alloit, & se remuoit à la cadence, c'estoient une grande escaille de tortuë, & une façon de tambour de la grandeur d'un tambour de basque, composé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux roidement estenduës de part & d'autre, dans quoy estoient des grains de bled d'Inde, ou petits cailloux pour faire plus de bruit : le diametre des plus grands tambours est de deux palmes ou enuiron, ils le nom-
475 ment en Montagnais Chichigouan ; ils ne le || battent pas comme on fait par deçà : mais iis le tournent & remuent pour faire bruire les cailloux qui sont dedans, & en frappent la terre tantost du bord, tantost quasi du plat, pendant que tout le monde dance.

Voyla tout ce qui est des instrumens musicaux du pays, sinon qu'il se trouua quelques petits garçons assis au milieu de la dance auprès des prisonniers, qui frapportoient avec des petits bastons sur des escuelles d'escorces à la cadence des autres instrumens pour seruir de basses. Mais quant aux chansons elles estoient de diuers airs, & au bout de chacun les chantres crioient tousiours, ho, ho, ho, & les danseurs hé, hé, hé, & quelquefois ché, ché, ché ; & puis tous ensemble à la fin de chaque chanson la voix ho, ho, coué, coué, rouloït tousiours.

Nostre bon Frere Geruais ayant veu toutes ces cere-

monies, fut à la fin contrainct sortir de la cabane auant que tout fut acheué, tant pour l'excessiue chaleur, que pour la quantité de poudre qui luy offusquoit les yeux.

Le Magicien ou principal Jongleur qu'ils appellent Manitoufiou, nom commun à tous leurs Sorciers, fut à la fin fort bien recompensé de plusieurs danceurs qui luy donnerent, qui un Castor, qui une peau de loutre, une robe de chien, de laquelle il fit grand estat, puis une de castor, & une autre d'ours dans l'excellence, voyla comme il fut grandement salarié & payé, iusques à la va- || leur de six ou sept robes de castors, 476 qui vaudroient en France plus de quatre vingts escus, au prix que l'on les y achepte.

Tout cecy n'est pas la fin des mysteres de nos pauvres prisonniers, ils ont encores des tours à faire auant que de voir la fin de leur tragedie, les barbares ne sont pas si fort empressez que de vouloir vuidier si tost une affaire où ils trouuent tant soit peu de recreation, ou suiet de festiner, le ris ou la cuisine leur est trop recommandable, & la punition de leurs ennemis trop precieuse pour en demeurer là, & s'arrester à si beau ieu, il faut que la feste soit faite entiere, & que chacun reste content, qui n'est iamais pendant qu'il y a de quoy, i'en parle comme sçauant, & non pas à la maniere d'un certain Baron, lequel en voulant donner à garder à tout plein de personnes de qualité, avec lesquels nous disnions de compagnie chez son Rapporteur, car comme on fut à la fin du second*, il commença à discourir d'un pretendu voyage qu'il auoit fait parmy les Sauvages du Canada (not-

tez il n'y auoit iamais esté) & entr'autre chose il s'estendit fort sur la deduction d'un festin que les Barbares luy firent (à son dire) à l'entrée du pays, ie le laissay dans les gayer humeurs iusques à la fin que ie luy demanday, Monsieur où ses pauvres Sauvages auoient-ils emprunté la vaisselle, à cela point de response, mon pauvre Gentilhomme demeura muet, & confessa qu'il ne m'y croyoit pas si prés.

477 || La dance finie, l'on ramena les prisonniers dans la cabane de Napagabiscou, où estoit préparé le souper que Macabo son beau pere luy vouloit faire pour son heureux retour, F. Geruais qui se trouua là present en fut prié, & ne s'en pût excuser, pour ce que comme ce bon Macabo l'aymoit comme son petit fils (ainsi l'appelloit-il) c'eust esté l'offencer que de l'econduire: car ces bonnes gens là ne considerent pas le degoust que l'on a de leurs sauces, il faut tout prendre en gré, & tesmoigner le mieux que l'on peut, qu'on est fort leur obligé, d'auoir part à leur bonne chere & à leur amitié, en verité plus sincere que celle de la plupart des Chrestiens, auxquels il n'y a à present que tromperie, mensonge & dissimulation, iusques aux maisons qui semblent les plus saintes, cela n'est que trop auéré & cognu, au grand regret de tous les gens de bien, & des ames vraiment deuotes & candides.

Ce festin estoit composé d'un reste de chair d'eslan de son Hyuer passé, moisie & seiche comme du bresil, qu'on mit dans la chaudiere sans la lauer ny nettoyer, avec des œufs de canars si vieux & pourris que les petits y estoient tout formez, & partant fort mauvais. On y adiousta encore des poissons entiers sans

estre habillez, puis des pois, des prunes, & du bled d'Inde, qu'on fit bouillir dans une grande chaudiere, broüillé & remué le tout ensemble avec un grand airon.

|| Le vous laisse à penser quel goust & quelle cou- 478
leur pouuoit auoir ce beau potage, & s'il fut pas necessaire à ce bon Religieux de se surmonter soy-mesme pour gouster d'une telle viande, de laquelle il mangea neantmoins un peu, pour ne pouuoir plus. Apres quoy il pria pour la deliurance des prisonniers qu'il voyoit fort ieunes & affamez, sans qu'ils tesmoignassent aucun ressentiment de leur capture, non plus que s'ils eussent esté en pleine liberté. Et pour ce remonstra à tous ces Sauuages là assemblez que puisque ces pauvres Hiroquois ne leur auoient faict aucun desplaisir, il n'estoit pas raisonnable de les faire mourir ni traiter comme ennemis, veu mesme leur ieunesse, & qu'ils auoient esté pris en peschant, & non point en combatant.

A cela ils luy respondirent qu'il n'y auoit ny paix ny trefue entr'eux & les Hiroquois, mais une guerre continuelle, qui leur permettoit d'user de toutes sortes de rigueurs à l'endroit de ceux qu'ils pouuoient attraper, & qu'au cas pareil les Hiroquois usoient des mesmes cruautéz enuers ceux de leur Nation qu'ils pouuoient prendre, & partant qu'il ne seroit pas raisonnable de laisser aller ces deux prisonniers sans chastiment, qui portast moins que la mort, sinon qu'ils voulussent passer pour gens effeminez, & de peu de courage, qui ne sçauoient chastier leurs ennemis, & ainsi furent condamnez ces deux pauvres pri-

479 sonniers à mourir deuant || toutes les Nations assemblées pour la traite, sans que les prieres de nostre Frere peussent rien obtenir pour eux qu'une prolongation de quelques iours, que le Sieur de Champlain, avec le reste des Capitaines Montagnais deuoient se rendre à la traite.

Le lendemain du festin nous prîmes le deuant, & fîmes voiles pour le Cap de Victoire, dit le bon Frere Geruais, & ne leur fut possible de passer l'entrée du lac Saint Pierre, à cause d'un vent contraire iusques au iour suiuant qu'ils furent iusques au milieu avec un vent assez fauorable, mais qui changea soudain en un contraire, qui les obligea de ranger la terre, & motiller l'anchre le trauers d'une petite riuiera qui vient du costé du Sud, ou desia estoient à l'abry plusieurs canots sauvages attendans le beau temps pour le mesme voyage.

Le vent s'estant changé en un fauorable, nos gens leuerent l'anchre, partirent sur les deux heures apres minuit, & aduancerent iusques au bout du lac, & lendemain matin apres un petit different suruenu entre les Mariniers pour le chemin, à cause qu'il y a plusieurs petites Isles, entrecouppées de plusieurs petites riuieres qui entrent dans le lac, & rendent le pays beau à merueille, ils arriuerent à la traite, sur le bord du grand fleuve deuant la riuiera des Ignierhonons, où quantité de Barbares estoient desia cabanez attendans nos Montagnais des trois Riuieres, avec les Hurons qui n'estoient point encore descendus. || Sur le soir du mesme iour, les prisonniers arriuerent lesquels furent gardez liez & garottez, l'es-

480

pace de deux ou trois iours dans la cabane de leur hôte, pendant lequel temps le Sieur Champlain arriva de Kebec, dans le canot du Capitaine Mahican Atic, avec son frere, & deux autres Capitaines dans un autre canot. Tous les François, & plusieurs Sauvages se refiottyrent fort de leur venuë, sous l'esperance qu'ils pourroient obtenir la deliurance des prisonniers, laquelle le Frere Geruais n'auoit pû obtenir, mais il s'y presenta tant d'obstacles, qu'apres que ledit sieur de Champlain eut bien debatue pour ce bon œuure, un Capitaine Algoumequin mesprisant ses conseils, luy dit : Tu veux que l'on deliure ces gens là qui sont nos ennemis, & ie ne le veux pas moy qui suis Capitaine, il y a trop long-temps que ie mange maigre, ie veux manger gras, particulièrement de la chair des Hiroquois, de laquelle j'ay grande enuie & partant deportetoý de tes poursuites, & nous laisse faire iustice de nos ennemis, car nous ne nous meslons point de tes affaires.

Puis sur le soir un Capitaine Montagnais nommé Chimeouriniou autrement par les François le meurtrier, couppa les cordes aux deux prisonniers, pensant les faire etader, mais il ne pû. On ne sçait par quel instinct, ny quel suiet le mouuoit à ce faire, sinon qu'il eust mieux aymé leur donner liberté, qu'ayant eu la peine de les amener un autre eust la || gloire de les deliurer, car ils sont sur tout ambitieux d'honneur, & enuieux qu'un autre leur empiete. Le sieur de Champlain resta fort mescontent de cette action du Montagnais & avec raison, car il auoit un tres-bon dessein en la poursuite de cette deliurance pour la

481

quelle il estoit venu exprés de Kebec, pour ce que comme il est croyable, il n'y auoit pas plus beau moyen pour traiter de paix avec les Hiroquois qu'en deliurant leurs prisonniers par le moyen des François.

Ce que considéré par plusieurs Capitaines Sauvages, ils tindrent diuers conseils, où assisterent tousiours le sieur de Champlain, & quelque uns des principaux François, ou * apres plusieurs contestations il fut resolu que l'un des deux prisonniers seroit renuoyé en son pays accompagné de deux Montagnais & de quelques François, si aucun se presentoit, pour traiter de paix par le moyen de ce prisonnier, pendant que l'autre demeureroit pour ostage iusque à leur retour à Kebec.

Cet arrest consola merueilleusement tous les Sauvages portez à la paix, & en remercierent le sieur de Champlain, aduoüant qu'il estoit un grand Capitaine, digne de sa charge, & de fort bon iugement, marris que depuis vingt Hyuers qu'il hantoit avec eux, il ne s'estoit point estudié à leur langue pour iouyr de ses conseils, & se communiquer avec eux par soy-mesme, & 482 non par Truchemens, qui souuent ne rap- || portent pas fidellement les choses qu'on leur dit, ou par ignorance ou par mespris, qui est une chose fort dangereuse, & de laquelle on en a souuent veu arriuer de grands accidens. J'ay dit vingt Hyuers pour vingt années, c'est la façon de parler des Montagnais, lesquels voulans dire, quel aage as-tu, disent combien d'Hyuers as-tu passé, de mesme au lieu que nous dirions deux iours, trois iours, ils disent deux nuits, trois nuits, comptans par les nuits au lieu que nous comptons par les iours.

Sur l'esperance d'une paix prochaine que nos Sauvages se promettoient de cest Ambassade, ils ordonnerent des dances, des festins, & diuers petits ieux, en quoy ils se firent admirer par les François qui y prenoient un singulier plaisir, nommement la ieunesse. Mais comme on estoit occupé à ces esbats voicy arriuer une double chaloupe de Gaspey conduite par des François qui donnerent auis au sieur de Champlain, de l'arriuée du sieur du Pont, & de son petit-fils le sieur Desmarets à Kebec, mais que le nauire du R. P. Noirot Iesuite ne paraissoit point, & faisoit douter de quelque naufrage, ou mauuaise rencontre, neantmoins qu'il leur estoit arriué des viures deschargez à Gaspey, & qu'il estoit necessaire que le R. P. Lallemant descendit à Kebec, pour les enuoyer querir au plus tost.

A ces nouuelles on aduifa d'enuoyer || promptement le prisonnier Hiroquois, le Capitaine Chimeouriniou, un autre Montagnais, nommé par les François Maistre Simon, & un Hiroquois de Nation, lequel ayant esté pris fort ieune, & donné à une femme vefue qui l'adopta pour son fils, est tousiours demeuré depuis en leur pays, & affectionné à ce party. Ils demanderent d'estre assistés de quelques François, par une prudence politique, que s'il venoit faute d'eux, & des François tous les autres François fussent obligez par honneur de se ioindre à eux, & prendre vengeance de leurs hommes contre les Hiroquois, en quoy ils se pouuoient tromper, car on n'est pas si eschauffez icy que de prendre part dans les interets de ces pauvres gens, sinon par ceremonie, ou par quelque profit.

483

Le Frere Geruais m'a dit qu'il eust bien desiré d'y aller, & se fust volontiers offert s'il eust esté en lieu pour en auoir l'obedience, & par permission du R. Pere Ioseph, mais qu'en estant trop esloigné, il luy en resta seulement le desir & la bonne volonté d'y aller hasarder sa vie pour Dieu, & y cognoistre le pays.

484 Plusieurs François s'offrirent bien d'y aller, mais avec des conditions si desaduantageuses qu'on les esconduit tous, excepté un nommé Pierre Magnan, lequel prodigue de sa vie contre l'aduis de ses amis se mist en chemin avec le prisonnier, & les || trois Montagnais moyennant douze escus qu'on luy deuoit donner à son retour, avec tout le profit de ses Castors, qui estoit assez peu pour un si perilleux voyage, qui en effet, leur fut funeste & malheureux, car ils y furent tous quatre miserablement condamnez à mourir, puis mangez par les Hiroquois.

Le François estant d'accord pour son voyage, Chimeouriniou se disposa aussi avec les autres pour partir, & asseura le sieur de Champlain, & tous les autres François, & Barbares, que asseurement ils reuiendroient dans vingt nuits, & que s'ils en tarديوient plus de vingt cinq, seroit signe qu'ils seroient arrestez ou morts, ou tombez malades en chemin, puis partirent le iour de la Sainte Magdelene pour le pays des Hiroquois, & le Reuerend Pere Lallemant, avec le sieur de Champlain pour leur retour à Kebec, pendant que le Frere Geruais resta encore à la traite pour un temps.

|| *De la creance, Religion ou superstitions des Hurons. — Du Createur, & de sa mere grand. — Des ames des deffundés, & des presens & aumosnes qu'ils font à leur intention. — De certains esprits auxquels ils ont recours, & des ames des chiens, & des choses inanimées.* 485

CHAPITRE XXX.

Encor que Ciceron aye dit, parlant de la nature des Dieux, qu'il n'y a gent si sauuage, si brutale, ny si barbare, qui ne soit imbuë de quelque opinion d'iceux & n'aye ce sentiment naturel d'une nature superieure à celle de l'homme, qui le porte à quelque forme d'adoration de Religion, & de culte interieur, ou exterieur pour en tesmoigner les recognoissances, neantmoins nos Hurons, & Canadiens, semblent n'en auoir aucune pratique ny exercice, que nous ayons pû decouurir, car encor bien qu'ils aduoient un premier principe & Createur de toutes choses, & par consequent une Diuinité, avec le reste des Nations, si est-ce qu'ils ne les prient d'aucune chose, & vivent || 486 presque en bestes, sans adoration, sans Religion & sans vaine superstition sous l'ombre d'icelle.

De Temple ny de Prestres, il ne s'en parle point entr'eux nom * plus que d'aucunes prieres publiques ny communes, & s'ils en ont quelqu'unes à faire, ou des sacrifices, ce n'est pas à cette premiere cause, ou premier principe qu'ils les adressent, mais à de certains esprits puissants qu'ils logent en des lieux parti-

culiers, auxquels ils ont recours, comme ie vous diray cy apres.

Pour les Diables & malins esprits, ils en croyent des nombres infinis, & les redoutent fort, car ils leurs* attribuent la cause principale de toutes leurs maladies & infirmités, qui faict que quand dans un village il y a nombre de malades, ils ordonnent des bruits & tintamarres pour les en dechasser, croyans que ces bruits sont capables d'espouenter les Demons, comme ils feroient une troupe d'oyseaux, ou des petits enfans.

Ils n'ont ny Dimanches ny Festes, sinon celles qu'ils ordonnent pour quelque ceremonie, car ils estiment tous les iours egaux & aussi solempnels les uns comme les autres, & ne font non plus distinction de semaines, mais seulement de mois par les Lunes, des quatre saisons de l'année, & des années entieres.

487 || Or comme il y a diuerfes Nations, & Prouinces de Barbares, Sauuages, aussi il y a diuersité de ceremonies, d'opinions, & de croyance sainte, car n'estans pas esclairez de la lumiere de la foy, & de la cognoissance entiere du vray Dieu, dans leurs tenebres chacun se forge des obseruations, des ceremonies, & une diuinité, ou Createur à sa poste, auquel neantmoins ils n'attribuent point une puissance absoluë sur toutes choses, comme nous faisons au vray Dieu, car leur en parlant ils le confessoient plus grand seigneur que leur Yocaha, qu'ils croyent viure presque dans la mesme infirmité des autres hommes, bien qu'eternel.

Les Indiens de diuerfes Prouinces plus meridionales de nostre mesme Amerique, firent iadis election de

leurs Dieux, avec quelque consideration, tenant pour Deitez les choses dont ils receuoient quelque profit, tels qu'estoient ceux qui adoroient la terre, & l'appelloient leur bonne mere, à cause qu'elle leur donnoit ses fruits; les autres l'air, pour ce disoient-ils, qu'il faisoit viure les hommes par le moyen de la respiration; les autres le feu, à cause qu'il leur seruoit à se chauffer, & à leur apprester à manger; les autres le mouton, pour le grand nombre de troupeaux qu'ils nourrissoient en leurs pasturages; les autres le maiz, ou leur || bled d'Inde, pour ce qu'ils en faisoient du pain; & les autres toutes sortes de legumes, & de fruits, que leur pays produisoit. 488

Mais à le prendre en general, ils recognoissoient la mer pour la plus puissante de toutes les Deitez, & l'appelloient leur mere. Voyla comme tous ces Payens & Barbares parmy leur * Deitez, en ont tousiours reconnu quelqu'une de plus grande puissance, dont la mesme chose se recognoist entre nos peuples Hurons, bien qu'ils ne les adorent avec des ceremonies si particulieres des anciens Payens.

Ceux qui habitent vers Miskou & le Port Royal, au rapport du sieur Lescot, croient en certain esprits *, qu'ils appellent Cudoüagni, & disent qu'il parle souuent à eux, & leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent que quand il se courrousse contr'eux, il leur iette de la pouciere aux yeux. Ils croient aussi quand ils trespasent, qu'ils vont és Estoilles, puis vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres, fleurs & fruits tres-somptueux & delicats.

Pour les Souriquois, peuples errants, leur creance

489 est que veritablement il y a un Dieu qui a tout créé, & disent qu'apres qu'il eut fait toutes choses, il les mit en terre, d'où sortirent hommes & femmes, || qui ont multiplié au monde iusques à present. En fuitte de quoy il demanda * à un Sagamo s'il ne croyoit point, qu'il y eut un autre qu'un seul Dieu, un fils, une merè, & le Soleil, qui estoient quatre, neantmoins que Dieu estoit par dessus tous : mais que le Fils estoit bon & le Soleil, à cause du bien qu'ils en receuoient ; mais la Mere ne valoit rien & les mangeoit, & que le Pere qui est Dieu, n'estoit pas trop bon par les raisons que ie diray cy apres.

Puis dit : anciennement il y eut cinq hommes, qui s'en allerent vers le Soleil couchant, lesquels rencontrerent Dieu, qui leur demanda : où alléz-vous ? ils respondirent : nous allons chercher nostre vie. Dieu leur dit, vous la trouuerez icy, ils passerent plus outre sans faire estat de ce que Dieu leur auoit dit, lequel prit une pierre & en toucha deux qui furent transmuez én pierres. Et il demanda de rechef aux trois autres où alléz-vous ? & ils respondirent comme à la premiere fois : & Dieu leur dit de rechef : ne passez plus outre vous la trouuerez icy : & voyans qu'il ne leur venoit rien ils passerent outre, & Dieu prit deux bastons desquels il toucha les deux premiers, qui furent transmuez en bastons & le cinquieme s'arresta ne voulant passer plus outre. Et Dieu luy demanda de rechef : où vas tu ? ie vay chercher ma vie, demeure, & tu la trouueras : il s'arresta sans passer plus outre. Et Dieu lui donna de la viande & en mangea. Apres auoir fait bonne chere, il retourna avec les au-

tres Sauvages , & leur ra- || conta tout ce que dessus. 490

Ce Sagamo fist encore ce plaissant discours à ce François. Qu'une fois il y auoit un homme qui auoit quantité de tabac, & que Dieu dit à cet homme & luy demanda où estoit son petunoir, l'homme le prit & le donna à Dieu qui petuna beaucoup, & apres auoir bien petuné il le rompit en plusieurs pieces : & l'homme luy demanda : pour quoy as-tu rompu mon petunoir, & tu vois bien que ie n'en ay point d'autre : & Dieu en prit un qu'il auoit & le luy donna luy disant : en voila un que ie te donne, porte-le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, & s'il le garde bien, il ne manquera point de chose quelconque ny tous ses compagnons : cet homme prit le petunoir qu'il donna à son grand Sagamo, & durant tout le temps qu'il l'eut, les Sauvages ne manquerent de rien du monde : mais que du depuis ledit Sagamo auoit perdu ce petunoir, qui est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmi eux. Voila pourquoy ils disent que Dieu n'est pas trop bon, ayant fondé toute leur abondance sur un Calumet de terre fragile, & que les pouuant secourir il les laissoit souffrir au delà de toutes les autres Nations.

La croyance en general de nos Hurons (bien que tres-mal entenduë par eux mesmes & en parlent fort diuerfement,) est que le Createur qui a faict tout ce monde, s'appelle Youskeha, & en Canadien Atahocan, ou Attraotiacan, lequel a encore sa mere grand, nommée Eataentsic : leur dire qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Dieu || qui a esté de toute éternité, aye 491
une mere grand & que cela se contrarie, ils demeurent

rent sans réplique, comme à tout le reste de leur créance. Ils disent qu'ils demeurent fort loin, n'en ayant neantmoins autre certitude ou connaissance que la tradition qu'ils tiennent de père en fils, & le récit qu'ils allèguent leur en avoir été fait par un Attiuoindaon, qui leur a donné à entendre l'avoir vu & les vestiges de ses pieds imprimées sur un rocher au bord d'une rivière qui avoisine sa demeure, & que sa maison ou cabane est faite au model des leurs, y ayant abondance de bled & de toute autre chose nécessaire à l'entretien de la vie humaine. Que Eataentsic & lui sement du bled, travaillent, boient, mangent, dorment, & sont lascifs comme les autres; bref ils les figurent tous tels qu'ils sont eux mêmes.

Que tous les animaux de la terre sont à eux & comme leurs domestiques. Que Youskeha, est très-bon & donne accroissement à tout, & que tout ce qu'il fait est bien fait, & nous donne le beau temps & autre chose bonne & prospère. Mais à l'opposite que sa mère grand est méchante, & gâste souvent tout ce que son petit fils a fait de bien.

492 D'autres disent, que cette Eataentsic est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba elle étoit enceinte. Qu'elle a fait la terre & les hommes & qu'avec son petit fils Youskeha, elle gouverne le monde. Que Youskeha, a soin des vivans & des choses qui concernent la vie, || & par conséquent ils disent qu'il est bon. Eataentsic à * soin des ames, & parce qu'ils croient qu'elle fait mourir les hommes, ils disent qu'elle est méchante & non pas pour le mauvais temps, comme disent d'autres, ou

pour bouleuerfer tout ce que son petit fils fait de bien. Voila comme ils ne s'accordent pas en leur pensée.

Un iour discourant en la presence des Sauuages de ce Dieu terrestre, pour leur donner une meilleure croyance & leur faire voir leur absurdité, entre autre chose ie leur dis, que puisque ce Dieu n'estoit point dans le Paradis, demeueroit sur la terre & ne s'estoit pû libérer des neccessitez du corps, qu'il falloit par consequent & necessairement, qu'il fut mortel & qu'enfin apres estre bien vieil il mourut & fut enterré comme nous autres, & de plus que ie desirois fort sauoir le lieu qu'il auoit esleu pour sa sepulture, afin de pouuoir luy rendre les derniers deuoirs au cas qu'il mourut pendant nostre seiour en leur païs. Ils furent un long-temps à songer auant que de me vouloir respondre; se doutant bien que ie les voulois surprendre, & que difficilement se pourroient-ils desuelopper de ce piege sans y engager leur honneur, qu'ils desiroient honnestement & prudemment sauuer. Un ieune homme de la bande, plus hardy que les autres, apres un long silence entreprit la dispute & dit: que ce Dieu Youfkeha auoit esté auant cest Uniuers, lequel il auoit créé & tout ce qui estoit en iceluy, & que bien qu'il vieillisse comme tout ce qui est || de ce monde y est suiect, 493 qu'il ne perdoit point son estre & sa puissance, & que quand il estoit bien vieil il auoit le pouuoir de se faieunir tout à un instant & de se transformer en un ieune homme de vingt-cinq à trente ans, & par ainfi qu'il ne mourroit * iamais & demeueroit immortel, bien qu'il fut un peu suiect aux neccessitez corporelles comme le reste des hommes.

En fuitte ie leur demanday, quel seruice ils luy rendoient, & quelle forme de priere ils luy offroient estant leur Createur & bienfaicteur. A cela point de responce, sinon qu'il n'auoit que faire de rien, & qu'il estoit trop esloigné pour luy pouuoir parler ou le prier de quelque chose.

Pourquoy donc usez-vous de prieres, & offrez-vous des presens à de certains esprits que vous dites resider en des riuieres & rochers, & en plusieurs autres choses materielles & sans sentiment, pour ce, dit-il que non seulement les hommes & les autres animaux ont l'ame immortelle, mais aussi toutes les choses materielles & sans sentiment entre lesquelles il y en a qui ont de certains esprits particuliers fort puissans, qui peuuent beaucoup pour nostre consolation si nous les en requérons en la presence des choses qu'ils habitent, car bien qu'ils n'apparoissent point à nos yeux ils ne laissent pas d'operer & nous faire souuent ressentir les effets de leur puissance, en exauçant nos prieres. Que si nous en prions d'absens, comme lors que nous preschons les poissons dans nos cabanes, les rets ou
494 l'esprit des fil- || lets le rapportent aux poissons, qu'ils prient de donner dans nos pieges ou d'esquiuier la main de ceux qui iettent de leurs os au feu, de maniere que si nos Predicateurs sont excellens Orateurs, nous sommes asseurez d'en auoir à force, ou rien du tout si on a ietté de leurs os au feu, ou commis quelque autre insolence en la presence des filets, folie aussi grande que celle des Montagnais, qui n'ozent respan- dre à terre le pur sang d'un Castor, croyans que s'ils l'auoient fait ils n'en pourroient plus prendre.

Pour reuenir à nostre dispute du vieil Youskeha raieuny, ils ne sceurent à la fin plus que respondre, & se confesserent vaincus, ignorans le vray Dieu & Createur de toutes choses, dont les uns se retirerent de honte, & d'autres qui s'estoient embrouillez se tindrent au tacet, qui nous fit cognoistre qu'en effect ils ne recognoissent & n'adorent aucune vraye Diuinité ny Dieu celeste ou terrestre, duquel ils puissent rendre quelque raison, & que nous puissions sçauoir, car encore bien qu'ils tiennent tous en general Youfkeha pour le premier principe & Createur de tout l'Uniuers avec Eataentsic, si est-ce qu'ils ne lui offrent aucunes prieres, offrandes ny sacrifices comme à Dieu, & quelqu'uns d'entr'eux le tiennent fort impuissant, au regard de nostre Dieu, duquel ils admiroient les œuvres.

Ils ont bien quelque respect particulier à ces demons ou esprits qu'ils appellent Oki, mais c'est en la mesme maniere que nous auons le nom d'Ange, distinguans le bon du mauuais, || car autant est abominable l'un, comme l'autre est venerable. Aussi ont-ils le bon & le mauuais Oki, tellement qu'en prononçant ce mot Oki ou Ondaki, sans adionction, quoy qu'ordinairement il soit pris en mauuaise part, il peut signifier un grand Ange, un Prophete ou une Diuinité, aussi bien qu'un grand diable, un Medecin ou un esprit furieux & possédé. 495

Ils nous y appelloient aussi quelquesfois, pource que nous leur enseignions des choses qui surpassoient leur capacité & les faisoient entrer en admiration, qui estoit chose ayfée veu leur ignorance.

Ils croient qu'en effect il y a de certains esprits qui dominant en un lieu, & d'autres en un autre, les uns aux riuieres, les autres aux rochers, aux arbres, au feu & en plusieurs autres choses materielles, auxquels ils attribuent diuerfes puissances & autorités, les uns sur les voyages, les traictes & commerces, les autres à la pesche, à la guerre, aux festins, és maladies & en plusieurs autres affaires & negoces.

Ils leur offrent parfois du petun & quelque* fortes de prieres & ceremonies ridicules, pour obtenir d'eux ce qu'ils desirent, mais le plus souuent sans profit; il n'y a que les demons qui ne soient pas les bien-venus chez eux, lesquels ils chassent de leur village à force de bruits, pour ce qu'ils leur causent toutes leurs maladies à ce qu'ils disent. Et en effect mon grand oncle Auoindaon, estant tombé malade me prioit de fort bonne grace de ne permettre pas que le demon le fist mourir.

496 || Ils m'ont montré plusieurs puissans rochers sur le chemin de Kebec, auxquels ils croient presider quelque esprit, & entr'autres ils me monstrent un à quelque cent cinquante lieuës de là, qui auoit comme une teste & les deux bras esleuez en haut, & au ventre au milieu de ce grand rocher il y auoit une profonde cauerne de tres-difficile accès. Ils me vouloient persuader & faire croire à toute force avec eux, que ce rocher auoit esté autrefois homme mortel comme nous, & qu'esleuant les bras & les mains en haut, il s'estoit metamorphosé en cette pierre, & deuenu à succession de temps un si puissant rocher, lequel ils ont en veneration & luy offrent du petun en passant

par deuant avec leurs canots , non toutes les fois, mais quand ils doutent que leur voyage doieue reussir ; & lui offrant ce petun qu'ils iettent dans l'eau contre la roche mesme, ils luy disent : tien prend courage & fay que nous ayons bon voyage, avec quelques autres paroles que ie n'entends point, & le Truchement Bruslé duquel nous auons parlé au chapitre precedent nous dit (à sa confusion) d'auoir une fois fait pareille offrande avec eux (de quoy nous le tançâmes fort) & que son voyage luy fut plus profitable qu'aucuns autres qu'il ait iamais faict en tous ces païs-là.

C'est ainsi que le Diable les amuse, les maintient & les conserue dans ses filets & en des superstitions estranges, leur prestant ayde & faueur (comme à gens abandonnez de Dieu) selon la croyance qu'ils luy ont en cecy, comme || aux autres ceremonies & forcelleries, que leur Oki obserue & leur faict obseruer pour la guerison de leurs maladies & autres necessitez. 497

Ils croient l'immortalité de l'âme, avec tous les autres peuples sauuages, sans faire distinction du bon ou du mauuais, de gloire ou de chastiment, & que partant de ce corps mortel, elle s'en va droicte du costé du Soleil couchant, se resioür & dancer en la presence d'Youskeha & de sa mere grand Eataentsic, par la route des estoilles qu'ils appellent Atiskeinandahatey & les Montagnais Tchipai Meskenau, le chemin des ames, & nous la voye Lactée ou l'escharpe estoilée & les simples gens le chemin de Saint Iacques. Ils disent que les ames des chiens & des autres animaux y vont aussi par le costé du Soleil leuant, (à

ce que disent les Montagnais), qui croyent aller apres leur mort en un certain lieu où elles n'ont aucune necessité. Je demanday à nos Hurons, quelle estoit la route des ames des chiens, & si elle estoit autre que celle des hommes, ils me dirent qu'ouy, & me montrans certaines estoilles proches voisines de la voye Lactée, ils me dirent que c'estoit là le chemin qu'elles tenoient, lequel ils appellent Gaguenon andahatey, le chemin des chiens, c'est à dire que les ames des chiens vont encores servir les ames de leurs maistres en l'autre vie, ou du moins qu'elles demeurent avec les ames des autres animaux, dans ce beau païs d'Youskeha où elles se rangent toutes, lequel païs n'est habité que des ames des animaux raisonnables & irraisonnables, & celles des haches, cousteaux
498 || chaudieres & autres choses, qui ont esté offertes aux deffuncts, ou qui sont usées, consommées ou pourries sans qui* s'y mesle aucune chose qui n'ayt premierement gousté de la mort ou de l'aneantissement, c'estoit leur ordinaire responce, lorsque nous leur disions que les souris mangeoient l'huyte & la galette, & la rouille & pourriture le reste des instrumens, qu'ils enfermoient avec les morts dans le tombeau. Ils croyent de plus que les ames en l'autre vie bien qu'immortelles ont encores les mesmes necessitez du boire & du manger, de se vestir, chasser & pescher, qu'elles auoient lorsqu'elles estoient encores reuestues de ce corps mortel, & que les ames des hommes vont à la chasse des ames des animaux, avec les ames de leurs armes & outils, sans qu'ils puissent donner raison de tant de sottizes, ny si les ames des castors &

eslans qu'ils tuent à la chasse pour leur nourriture, ont encore une autre ame, ou si elles engendrent pour conseruer leur espece, car on ne peut esperer beaucoup de raison de gens nais & nourris dans l'ignorance grossiere du Paganisme, si premierement elles n'ont esté instruites en l'escole de Iesus Christ, & aux sciencies qui nous sont necessaires, c'est pourquoy il en faut auoir compassion, & croire que si nous fussions naiz de mesmes parens barbares, nous serions de mesmes eux & peut estre encore pis.

Nous leur parlions souuent du Paradis & comme la demeure des bien heureux estoit dans le Ciel avec Dieu, où ils n'ont aucune ne- || cessité & vivent touf- 499
jours contans. Ils trouuoient cela fort bien & nous en demandoient le chemin, mais ils abhorroient celuy de l'enfer, remply de diables, de feu & de meschans.

I'ay trouué excellent que dans toutes leurs superstitions & soins qu'ils ont des trespassez ils ne sacrifient aucune personne, comme souloient iadis faire les peuples du Peru en la mort de leur Roy & de leurs Caciques, qui estoient leur Souuerain Prestre, & aussi pour la guerison des malades & le bon succez de leurs entreprises, car lorsque le Roy Guynacapa mourut, il y eut mille personnes de sa maison qui furent tuez & enseuelis avec luy pour le seruir en l'autre vie : & la raison pourquoy ils enterroient ainsi leurs familles & leurs richesses avec eux, estoit pource qu'il leur sembloit quelquesfois voir ceux qui estoient morts aller par leurs possessions, estans parez de ce qu'ils auoient emporté avec eux, & accompagnez de leur famille, à raison de quoy se persuadans qu'en l'autre vie on a

besoin de seruice, d'or, d'argent, & de viures, ils les en pouruoyent le mieux qu'ils pouuoient, comme font nos Hurons les leurs de ce qu'ils peuuent.

Il me vient de refouuenir que lorsque ie parlois au commencement à nos Hurons de la demeure de Dieu, du Ciel, du Paradis, ou* selon l'Apostre l'œil n'a point veu, ny l'entendement humain ne sçauroit comprendre les biens que Dieu a préparé à ceux qui l'ayment, ils me respondoient qu'il ne pouuoit faire beau au lieu d'où la neige, la gresle & la pluye venoient, s'i-
500 maginans que || tout cela venoit du Paradis, tant ils estoient mauuois Astrologues, mais comme ie ne sçauois pas moy-mesme comme toutes ces influences se forment en l'air, pour n'auoir iamais estudié en aucune de ces sciences, ie me seruis d'un liure que ie portois tousiours avec moy, pour leur donner à entendre, aydé du Truchement, & leur dis : premiere-ment, que le Paradis la demeure des bien heureux faisoit l'unziesme Ciel & qu'au dessous d'iceluy il y en auoit dix autres.

Que le tonnerre estoit un esclat d'une exalaison enfermée entre deux nuées froides, sortant avec effort pour fuyr son contraire (ce n'est donc point un oyseau comme ils pensent). Que l'esclair, est une exalaison enflammée, prouenante de la rencontre & conflis des nuées, & la foudre une exalaison pareille à l'esclair, à sçauoir : toute flamboyante, faisant bresche à la nuée, avec un tres-soudain & grand effort, & a cecy pardeffus l'esclair, qu'elle descend iusques icy bas.

Mais quant aux nuées, ie leur en dis en begayant, tousiours assisté du Truchement ce que mon liure por-

toit, qu'elles estoient un ramas & assemblage de plusieurs vapeurs extraictes de l'eau, & ce en la moienne region de l'air, & que la pluye estoit une effusion d'eau tombant ça bas, prouenant de la dissolution des nuées par la chaleur du Soleil, ou par le choc qu'elles font l'une contre l'autre par l'impetuositè des vents.

Ils me demanderent en suite bien quasi aussi ignorant qu'eux-mesmes, car à peine ay-ie sceu decliner mon nom, en quelque* mois que i'ay esté sous un Maistre, pour ce que la liberté m'es- || toit plus chere 501
que la science & mon propre contentement assez innocent, que tout le Latin & l'eloquence d'un Ciceron. O mon Dieu que la ieunesse est mauuais iuge de son bien. Je leur dis que mon liure m'enseignoit que la neige estoit une impression aqueuse engendrée de nuées gelées par le froid, laquelle venant à se dissoudre, tomboit à flocons iusqu'icy bas, & que la gresle n'estoit autre chose qu'une pluie congelée en l'air à mesure qu'elle descouloit de la nuée. Voyez si mon liure dit vray, & ne m'interrogez point là dessus, car comme ie vous ay dit, ie n'ay iamais rien sceu, sinon qu'il vaut mieux cognoistre Iesus Christ & ignorer toutes choses, que de sçauoir toutes choses & ignorer Iesus Christ.

Pour la quantité de la terre considerée en son globe, on la tient de tour, 11259. lieuës françoises. Et par ainsi estant comparée au Ciel des estoiles fixes, elle n'est qu'un point, & comme un grain de Coriandre enuironné d'un cerne distant dix mille pas esgalement de luy, qui est à dire, que la terre est merueilleusement petite, encore qu'elle nous semble grande, & que

les Roys & les Princes qui ne sont que des petits fourmis au regard de Dieu, ont grand tort d'entreprendre guerre & mettre en hazard leur propre salut, pour si petite chose qu'ils ne peuuent à peine posseder, que la mort ne les engloutisse.

502 Le passe les bornes d'un homme sans estude, mais il faut que ie die encore cecy, que i'ay tasché faire sçavoir à mes Hurons, que la Lune est || estimée quarante fois plus petite que le globe de la terre, & en est esloignée de octante mille deux cents treize lieuës. Mais releuons nostre ton plus haut & portons nostre pensée iusques à ce beau Soleil, qui nous esclaire & rait nostre consideration, iusques à l'estimer quelque chose de diuin, i'entends les Payens, & nous trouuons si les liures ne nous trompent, qu'il est 166. fois plus grand que le globe de la terre, par ainsi le Soleil est prés de sept mille fois plus grand que la Lune. Et par opinion on tient aussi que le Soleil estant monté au plus haut point, est dix-huict fois plus loin de la terre que la Lune. Et pour le comble de son honneur on l'appelle le Roy des estoilles fixes & errantes, estant le plus grand de tous les corps celestes, le plus lumineux & chaleureux sans comparaifon, & apres cela ie n'ay plus de loüange à luy dire, sinon qu'il est la figure & l'ombre de nostre vray Soleil de iustice, Iesus qui faict du bien aux bons & aux mauuais sans distinction du fidel ou de l'infidel, mais bien heureux celui qui a tousiours son cœur & sa pensée en luy.

De la creance & vaines opinions des Montagnais de diuerfes deitez. De la creation du monde, & du flux & reflux de la mer.

CHAPITRE XXXI.

Je pensois au commencement ne faire qu'un chapitre de la creance des Hurons & de || celle des Montagnais, mais comme ie l'ay veu grossir sous ma plume au delà de mon dessein i'ay brizé au milieu de la carriere & fait d'un grand chapitre deux petits, afin que l'on puisse mieux comprendre ce que ie dis, car la multitude de la matiere offusque l'esprit & empesche l'entendement de la bien concevoir, & partant l'on ne trouuera pas mauuais qu'uns * de mes chapitres sont abregez, plus faute de rhetorique que de matiere, ô qu'il y a de personnes riches en paroles & en eloquence, qui diroient des merueilles où je me trouue muet, c'est mon imperfection & mon deffaut d'estude. l'auois autrefois appris beaucoup de petits contes fabuleux, touchant la creation du monde & le deluge uniuerfel, que tiennent nos Hurons, lesquels me font eschapper de la memoire, & de ma plume peur de me meprendre, mais ie diray avec plus d'assurance ce peu que i'en ay sçeu de nos Montagnais, pour en auoir eu la memoire rafraichie en discourant avec nos Freres.

Mais au prealable, il faut que ie vous die de nos Canadiens ce que i'ay remarqué en nos Hurons, qu'il n'y a ny accord ny apparence en ce qu'ils nous

content des Deitez ou causes supremes qu'ils recognoissent, Autheurs, Createurs & Reparateurs de cet Uniuers, car si l'un dit une chose d'une façon, l'autre en parle tout autrement, & ay veu en eux ce qui se dit des heretiques de nostre temps, desquels si les uns aduoient Calvin ou Luther pour leur Apostre, les autres les reiettent comme des vilains || & infames, qui n'ont faict banqueroute à l'Eglise que pour leur ventre, ainsi en est-il generalement de tous les desuoyez, i'ay sceu mesme d'un honneste homme qui a demeuré deux ans à Constantinople, qu'il y a des Turcs qui se gaussent plaisamment, mais en cachette, de leur Mahomet, & d'autres le tiennent pour le premier Prophete de Dieu, & Iesus Christ pour le second, c'est le mal-heur de ceux qui ne suiuent point la vertu & n'ont point Dieu pour but de leurs actions, de se tromper de la sorte.

Nos Montagnais recognoissent trois Deitez, sçauoir Atahocan, son fils & Messou, representant l'image de la tres-saincte Trinite, mais il faut dire de plus qu'ils confessent une mere, à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant qu'elle ne gouuerne rien & semble représenter en quelque chose la Mere de Nostre Seigneur Iesus Christ. I'ay leu autrefois l'histoire de la Chine, où i'ay remarqué qu'entre leurs principales Idoles, ils en ont une qui a trois testes, lesquelles se regardent l'une l'autre comme n'ayant qu'une mesme volonté, puissance, aage & autorité, quoy que distinctes, non plus que le Pere n'est pas le Fils, ny le Fils le S. Esprit, un seul Dieu en trois personnes.

Nos Montagnais attribuent la creation & le gouuer-

nement du Ciel à Atohacan *, mais ils sont encores dans les admirations comment il l'a pu faire, veu sa hauteur, la quantité des planettes & les Cieux d'infinies distances, où nous ne pouuons aller qu'avec la pensée.

|| Quelqu'uns ont voulu dire que le fils auquel ils 505 ne donnent point de nom particulier, gouuerne la terre & la mer, mais d'autres & avec plus d'apparence en attribuent la creation, la conseruation & le gouuernement à Messou, lequel Messou est quelquefois pris pour un bon Ange, car ils disent qu'il est tousiours avec eux, & le Manitou aussi. Ils tiennent ces Deitez tres-riches, & qu'elles ne peuuent iamais auoir de necessité, ayans puissance de leur ayder, bien qu'ils ne leur offrent ny sacrifices ny prieres, comme nous faisons à nostre Dieu.

Ils disent qu'ils font venir le beau temps & la pluye quand il est necessaire, mais si la chose arriue hors de saison, ou qu'elle apporte du dommage à leur bled, à leur chasse ou à la pesche, ou qu'il se fasse de grands coups de vents qui les empeschent de nauiger, ils attribuent tout ce mal-là au Manitou, qui est le Diable, lequel ils disent estre tousiours meschant.

Pour la creation ils tiennent qu'auant que les Deitez eussent formé ce monde, elles estoient toutes trois dans un canot sur les eauës avec une petite beste, qu'ils appellent Achagache, qui peut estre comme une blette un peu plus grosse, & que la iettant à l'eau elle alla au fond, d'où elle rapporta en ses pieds un peu de terre, de laquelle Messou en prist une partie & en fit une boule toute ronde, laquelle il souffla tant

qu'elle grossissoit à veuë d'œil, & l'ayant bien soufflée
506 il la fit si || grosse qu'elle deuint la terre comme elle
est à présent.

Du reste du morceau de terre il en fit un petit
homme avec de la salie qu'il cracha dans sa main &
puis le souffla tant qu'il deuint grand, estant grand
il luy donna la parole, en lui soufflant dans la bou-
che. Voilà des sentiments & des pensées qui ne sont
pas trop esloignées de la verité de la chose pour des
Sauuages qui n'ont iamais esté instruits, car il ne se
lit point que iamais les Apostres, leurs Disciples, ny
aucun Religieux auant nous, ayent passé en ces pays-
là pour leur prescher la parole de Dieu, ny autrement.

Pour la creation de la femme, ils disent que le Mes-
sou remit cette petite beste à l'eau qui en rapporta
encore de la terre, de laquelle il fit une femme de la
mesme sorte qu'il auoit fait l'homme, puis demeurans
ensemble sur la terre, ils eurent quantité d'enfans, &
leurs enfans en eurent d'autres; de sçauoir leurs
noms ils n'en sçauent aucuns, leurs peres ny leurs
meres ne leur en ayans pas appris, pour les auoir eux-
mesmes ignorez, comme auoient fait leurs prede-
cesseurs.

Et disent de plus que tous ces enfans-là furent pres-
que tous noyez, à cause qu'ils estoient trop meschans.
Il en resta seulement cinq, sçauoir; trois hommes &
deux femmes, lesquels s'estans sauuez dans un canot
se tindrent tousiours sur les eaux, & voicy comme la
chose arriua à leur dire: Ce Messou allant à la chasse,
507 ses loups ceruiers dont || il se seruoit au lieu de chiens,
estans entrez dans un grand lac ils y furent arrestez.

Le Messou les cherchant partout, un oyseau lui dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à se desgorger, couvrit la terre, & abyfma le monde, & generalement tous les arbres qu'elle auoit produit d'elle-mesme en furent cachez, & leurs branches pourries dans les eaux ny restant que le tronc. Apres que les eaux se furent retirées, ce Messou tira des flesches à ces troncs d'arbres, lesquelles se conuertirent en branches, se vengea de ceux qui auoient arresté ses loups ceruiers, & espousa une ratte musquée, de laquelle il eut des enfants qui ont aydé à repeupler le monde, se disent quelqu'uns; mais d'autres tiennent que ce Messou ne se maria point, & qu'il n'y resta pour la reparation du monde que ces cinq personnes eschappées du deluge, d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette inondation uniuerfelle qui arriua du temps de Noë.

Ils tiennent que ces cinq s'en allerent bien loing chercher le Messou, qui estoit Dieu, lequel ils ne pouuoient rencontrer, enfin apres auoir bien cherché sur les eaux, ils arriuerent en un lieu d'où les eaux s'estoient retirées, & y auoit terre ferme, sur laquelle ils trouuerent un homme, auquel ils demanderent s'il estoit ce Messou, il leur respondit que ouy, lors ils luy demanderent du tabac ou petun pour petuner, il leur en donna & || comme ils eurent petuné ils luy presenterent le calumet qu'il prist & le cassa, alors ils luy dirent qu'il n'estoit pas le vray Messou, car il n'est point meschant, mais plustost le Manitou, c'est pourquoy ils le quitterent là, & s'en allerent plus loing, où ils rencontrerent un grand homme qui ne

508

parloit point, mais leur fit signe de la main. Ils furent à luy, & l'ayant abordé il leur presenta de grandes chaudieres pleines de viandes, mais comme il ne parloit point ils estoient bien empeschez; il survint là un homme qui leur demanda où ils alloient, ils respondirent qu'ils cherchoient Messou, lors il leur dit, vous l'auez trouué, & puis leur donna bien à manger de fort bonnes viandes, & entr'autres il leur en donna d'une qui n'estoit pas plus grande que l'ongle, de laquelle ils auoient beau manger elle ne diminuoit point, & auoit le goust de toutes sortes de viandes, comme d'eslan, d'orus*, de caribouft, lieures, perdrix, &c.

Après qu'ils eurent bien mangé il leur demanda s'ils vouloient voir quelque chose de beau, ils dirent que ouy, aussitost il fit venir quantité d'animaux de toutes sortes, qui dancèrent deuant eux, & les arbres aussi. Après auoir veu tout cela il les congédia, & leur dit qu'ils n'en parlaissent à personne, & ce qui les estonna dauantage, fut que cet autre ne parla iamais, mais auoit tousiours les yeux etincelans & comme pleins de feu.

509 Cela fait ils s'en reuindrent par une petite || riuiera (car l'eau n'estoit plus sur la terre, en laquelle ils rencontrèrent un petit Islet sur lequel il n'y auoit personne, n'ayans mesme point veu de pistes d'hommes le long du bord de l'eau qu'ils auoient passée. Ils demurerent sur cest Islet, où là estant y vint des Manitous (qui sont des Diables) qui eurent affaires à leurs femmes, dont elles eurent des enfans, lesquels ont repeuplé le monde peu à peu comme il est.

Pour la mer, i'ay dit que c'est le Fils qui la gou-
uerne, & semblablement la terre, mais ils disent
qu'ayant esté bonne à boire au commencement elle
deuint fallée & amere par cet accident. Il arriua un
iour que le Nikycou (qui est la loutre) ayant mordu la
Ouynesque, qui est une petite beste fort puante, que
nous appellons autrement l'enfant du Diable à cause
de ses mauuaïses qualitez, ce * loutre l'ayant morduë,
il eut la gueule infecte & puante de son ordure qu'il
luy ietta, escumant ainsi il s'alla lauer dans la mer, &
la rendit fallée & de mauuais goust, comme elle est.

Ils disent en outre, que tous les animaux de chaque
espece ont un frere aîné, qui est comme le principe,
& comme l'origine de tous les indiuidus, & que ce
frere aîné est merueilleusement puissant & grand,
l'aîné des Castors, disent-ils, est peut-estre aussi gros
qu'une cabane, quoy que les cadets (s'entend les Cas-
tors ordinaires) ne soient pas plus gros qu'un petit
mouton : or ces aînez de tous || les animaux sont les 510
cadets du Messou (le voilà bien apparenté). Si quel-
qu'un void en dormant l'aîné, ou le principe de
quelques animaux, il fera bonne chasse, disent-ils,
s'il void l'aîné des Castors, il prendra des Castors,
s'il void l'aîné des Eslans, il prendra des Eslans,
iouissans des cadets, par la faueur de leur aîné qu'ils
ont veu en songe ; mais quand on leur demande ou *
sont ces aînez ils se trouuent bien empeschez, con-
fessans eux-mêmes qu'ils ne sçauent où ils sont sinon
que les aînez des oyseaux sont au ciel & les aînez
des autres animaux sont dans les eaux, mais l'Alco-
ran de Mahomet dit bien mieux que les bestes sont

dans le Paradis, & que ce grand coq, l'aîné de tous les coqs, prie pour tous ses freres, & que quand il chante, tous les coqs de la terre luy respondent, & chantent comme luy par une correspondance que les animaux de la terre ont avec ceux du Ciel, qui prient pour eux.

On dit de plus que nos Montagnais reconnoissent deux principes des saisons, l'un s'appelle Nipinoukhe, c'est celuy qui ramene le Printemps & l'Esté, l'autre s'appelle Pipounoukhe, qui ramene la saison froide. Ils soustiennent bien qu'ils sont viuans, mais ils ne sçauent pas comme ils sont faits, s'ils sont hommes, ou animaux, ny de quelle espece, & disent qu'ils les entendent parler ou bruire, notamment à leur venue, sans pouuoir distinguer ce qu'ils disent; pour leur
511 demeure, ils partagent le monde entr'eux || l'un se tenant d'un costé, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur station, qui est aux deux bouts du monde, est expiré, l'un passe à la place de l'autre, se succedant mutuellement. Quand Nipinoukhe reuiet, il ramene avec soy la chaleur, les oyseaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais Pipounoukhe rauage tout, estant accompagné de vents, de froids, de glaces, de neiges & des autres appanages de l'Hyuer.

Pour le flux & reflux de la mer, comme ils tiennent que l'eauë a une ame immortelle qui luy donne ses mouuemens, ils ne s'estonnent pas tant de ce flux & reflux, comme firent iadis nos Hurons arriuant avec nous à Kebec, lesquels encor bien qu'avec nos Montagnais ils croyent à l'eauë une ame viuante, ils

crurent nostre riuere de bien plus grand esprit que celles de leur pays, qui n'ont pas de flux & reflux pour estre trop esloignées de la mer, & m'en demandoient des raisons, non seulement, mais ils eussent bien desiré me voir raisonner avec cette eauë, & luy demander à elle-mesme, pourquoy ses diuerfes allées & venues contraires, & à quel dessein, effects qu'ils admirerent plutoist que de les pouuoir comprendre, ne les comprenans pas moy-mesme pour estre au delà de ma capacité, & de celle des sçauans.

On tient pour certain qu'Arifote se precipita dans l'Euripe, desirant que l'Euripe le comprit, puis qu'il ne pouuoit comprendre les principes & les raisons des mouuemens || d'iceluy. Qui est-ce aussi qui depuis 512 ce grand Philosophe a pû nous donner une raison certaine du mouuement admirable de cet espouuentable Ocean ? mouuement qui ne se fait pas du pole Arctique iusques au pole Antarctique, comme quelqu'uns se sont persuadez. Que si cet element ne faisoit que rouler du Nort au Sud, & retourner du Sud au Nort, il n'y auroit de quoy tant admirer : mais la merueille est que la mer prenant son cours vers le pole Antarctique, qui est celuy-là qui va du costé du Midy, au mesme temps elle vient vers l'Arctique qui luy est opposé, c'est à dire qui est du costé du Septentrion, & par ainsi elle a des mouuemens contraires (bien qu'en diuerfes parties) en mesme temps, & à l'instant qu'elle se retire de nostre pole Arctique, elle retourne aussi de l'Antarctique, refluant tant d'une part que d'autre, au milieu de la mer : où les marées, & reflux venant à s'entrecroiser sous la ligne Equinoctiale, incon-

tinent la mer vient à bouffir, s'enfler & grossir aussi long temps que le reflux se fait. Et de rechef la mer estant estrangement enflée, & esleuée comme de tres-hautes Montagnes, elle commence aussitôt à se dilater & abaisser. Tant plus elle se dilate, tant plus elle s'abaisse au dessous de la ligne; & d'autant qu'elle s'abaisse en ce milieu du monde, plus elle monte & se dilate d'une part & d'autre vers les deux poles susdits, roullant dessus les sables, inondans les campagnes, 513 & esleuans de toutes parts iusques à || Lebe venant. Lorsqu'elle se dilate ainsi vers nous, & autres extrémités de la mer, on l'appelle flux, & reflux quand elle se retire vers l'Equinoctiale.

Ce flux & reflux se fait deux fois pendant vingt-quatre heures. Car en cinq heures ou environ, la mer fluë vers le Nort & vers le Sud, & en quelque fix à sept heures elle fait son reflux. Et comme l'estat de la Lune n'est egal ou pareil, mais irregulier en son croissant & décroissant, ainsi le mouuement de la mer, & l'experimentons en nostre petite riuere de saint Charles, tous les quartiers de la Lune, & les mois de l'année, & principalement en la pleine Lune, où nous voyons l'eau s'esleuer le plus vers nostre Conuient, ce qui nous obligeoit en ces temps-là, de ne rien laisser de nos meubles & ustencilles, que fort esloignez du bord de la riuere.

Finissons ce chapitre de la creance & des superstitions de nos Montagnais, par cette conclusion, que qui voudroit faire estat de les obseruer toutes il en faudroit faire un iuste volume à part, tant elles sont en grand nombre, mais comme la lecture n'en seroit

agreable ny utile, ie me contente de ce que i'en ay
escrit comme suffisant, & finy par cette priere que ie
fais à Dieu, de leur donner lumiere & cognoissance
de leur aueuglement, qui les porte à ignorer le vray
Dieu, & attribuer des puissances diuines à des choses
insensibles, iusques à croire || que la neige & la gresle 514
ont une ame qui a cognoissance & intelligence, &
s'offence de la lumiere & clarté des chandelles &
fallots, avec quoy ces pauvres gens n'oseroient sortir
la nuit quand il neige, ou gresle, peur que cette ame
en aduertisse les animaux qui prendroient la fuite.
Tiennent aussi que les chiens ne doiuent ronger les
os des castors, des oyseaux ny des autres animaux
pris au lacet. Que d'autres ne doiuent non plus estre
iettez dans le feu, & que si on manque à la moindre
obseruation de leurs folles opinions, que c'est fait de
leur chasse, & de leur vie, & que tout ira s'en dessus
dessous, & à contrepoil de leur intention.

*De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits,
& du grand Capitaine Auoindaon.*

CHAPITRE XXXII.

Sans Oraison la vie de l'homme est miserable & sa
fin malheureuse, disoit le B. Pere Barthelemy Solu-
tue. Il me semble auoir autrefois leu, aussi bien
qu'ouy dire, que ce grand Empereur Charles le

515 Quint Roy des Espagnes estant couché au lit de mort ,
& prest de rendre son ame à || Dieu le Createur, fut
prié par quelqu'uns de ses amis plus familiers de leur
dire qu'el * estoit la chose qui plus l'auoit contenté
en ce monde, & qu'il ne leur dit autre chose, l'Orai-
son : Dieu m'a fait la grace , disoit-il, que depuis
l'aage de vingt-trois ans, iusques à present, iamais ie
n'ay passé un seul iour sans auoir fait quelque peu
d'Oraison mentale, laquelle m'a tellement seruy que
ce resouuenir de Dieu m'a tousiours consolé en mes
ennuys, m'a fortifié en mes disgraces, m'a donné
force contre le peché, & pour le comble de mon bon-
heur, elle m'a retiré des tracas du monde, & des tu-
multes de la terre, pour me colloquer dans ce lieu de
repos, d'où i'espère moyennant la grace de Nostre Sei-
gneur, aller en Paradis.

C'est une chose admirable, & un prodige meruei-
leux, qu'un Prince si grand, & un Monarque si puis-
sant, enuironné de tant d'ennemis, & ayant de si
grandes, & si puissantes armées à gouverner, par
mer & par terre, n'aye pû dans le gouvernement
d'un si grand Empire, estre diuertie pour un seul iour
du seruice & deuoir qu'il deuoit à son Dieu, à la con-
fusion de nous autres petits vermisseaux de terre, qui
perdons si aysement cette presence tant necessaire d'un
Dieu, pour le moindre petit diuertissement qui nous
arriue. C'est mon regret & mon desplaisir, qui me
516 fait crier à vous Seigneur, à ce qu'il || vous plaise nous
faire la grace que l'exemple de ce Prince serue à nos-
tre salut, & non point à nostre confusion, car si nous
sommes soigneux de nourrir nostre corps , pourquoy

nostre ame créée à vostre Image & semblance, manquera-elle de son aliment spirituel, car de mesme que la gorge est le canal par le moyen duquel l'estomach reçoit sa nourriture corporelle, l'Oraison est le conduit par lequel vostre diuine Maïesté communique ses graces & ses dons spirituels à l'ame, & comme sans cette gorge l'estomach ne receuroit aucune nourriture, ny vie, aussi sans l'Oraison, l'ame meurt à la grace, & ne peut auoir de vie pour le Paradis.

Nos pauvres Sauvages ignorans encore la maniere d'adorer & seruir Dieu, auoient souuent recours à nos prieres, & ayans par plusieurs fois expérimenté le secours & l'assistance que nous leur promettions d'en haut, lorsqu'ils viuoient en gens de bien, & dans les termes que leur prescriuions, aduoüoient franchement que nos prieres auoient plus d'efficace que tout leur chant, leurs ceremonies, & tous les tintamarres de leurs Medecins, & se resioüissoient de nous ouyr chanter des Hymnes & Pseaumes, à la louange de Dieu, pendant lesquels (s'ils se trouuoient presens), ils gardoient estroitement le silence, & se rendoient attentifs, pour le moins au son, & à la voix, qui les || contentoit fort.

517

S'ils se presentoient à la porte de nostre cabane, nos prieres commencées, ils se donnoient la patience qu'elles fussent acheuées, ou s'en retournoient en paix, sçachant desia que nous ne deuions pas estre interrompus en une si bonne action, & que d'entrer de force, ou par importunité, estoit chose estimée mesme incivile entr'eux & un obstacle aux bons effects de la prière, tellement qu'ils nous donnoient du

temps pour prier Dieu , & vaquer en paix à nos Offices diuins. Nous aydant en cela la coustume qu'ils ont de n'admettre aucun dans leurs cabanes, lorsqu'ils y chantent les malades, ou que les mots du festin ont esté prononcez.

Lorsque la Sainte Messe se disoit dans nostre cabane, ils n'y assistoient non plus, car elle s'y disoit tousiours la porte fermée, ou si matin qu'ils n'en voyoient rien, non seulement pour ce qu'ils estoient incapables d'y assister, comme infidelles, mais aussi pour une apprehension que quelques* malicieux nous defrobaist nostre Calice, qu'ils appelloient petite chaudiere, & n'en eussent point fait de scrupule: pour nostre voile de Calice, nous leur monstions assez librement, avec le beau chasuble que la Reyne nous auoit donné, qu'ils admiroient avec raison, & trou-
518 uoient riche par dessus tout ce qu'ils auoient || de plus rare, & nous venoient souuent supplier de le faire voir à leurs malades, la seule veuë desquels* les consoloit, & leur sembloit adoucir leurs douleurs. La bonne femme du Sauuage du Pere Ioseph, en auoit defrobé l'Etole, & cachée au fond d'un tonneau, mais après l'auoir longtemps priée & coniu-
rée, car elle estoit tousiours sur la negative, elle nous la rendit enfin, disant qu'elle l'auoit retirée des mains de quelque volleur de la Nation du Petun, mais c'estoit elle-mesme qui en auoit fait le vol, ne pensant pas que nous y deussions prendre garde, & c'est en quoy elle se trompoit..

Auindaon grand Capitaine de la ville Saint Ioseph, auoit tant d'affection pour nous, qu'il nous ser-

uoit comme de pere syndique dans le pays, & nous voyoit auffi fouuent qu'il croyoit ne nous estre point importun, & nous trouuans par-fois de genouils prians Dieu, il s'y mettoit auprès de nous, les mains ioinctes, auec une posture qui donnoit de la deuotion, & ne pouuans d'auantage*, il tafchoit serieusement de contrefaire nos gestes & ceremonies, remuant les leures, puis esleuoit les mains & les yeux au Ciel, & y perfeueroit iusques à la fin de nos offices & Oraisons, qui estoient assez longues, & luy aagé d'environ foi- || xante & quinze ans. O mon Dieu que cet exemple deuroit confondre les Chrestiens! & que nous dira ce bon vieillard Sauuage, non encore baptisé, au iour du Iugement, de nous voir plus negligens d'aymer & seruir Dieu, que nous congnoissons, & duquel nous receuons iournellement tant de graces, que luy qui n'auoit iamais esté instruit que dans l'escole de la gentilité, & ne le cognoissoit encore qu'au trauers les espaisfes tenebres de son ignorance. 519

Mon Dieu, refueillez nos tiedeurs, & nous eschaufez du feu de vostre diuin amour, car nous sommes pour la pieté, en quelque chose plus froids que les Sauuages mesmes. Ce bon homme m'importuna fort de luy donner un petit Agnus Dei, qu'il porta à son col, auec tant de respect & de deuotion, qu'il n'y auoit aucun François qui en fist plus d'estat, non pour la beauté de la foye de laquelle il estoit enueloppé, mais pour la croyance qu'il y auoit, lequel il conseruoit tellement que peur de le perdre, il le fit encore couvrir d'un autre morceau d'estoffe.

Il nous pria fort de luy permettre d'assister à la Sainte Messe, pour y prier Dieu avec nous, mais comme nous luy eufmes dit qu'il ne pouuoit, n'estant pas baptisé, il nous supplioit qu'on le baptisast
520 pour y pouuoir assister, & faire au reste com- || me nous. Et comme il estoit tout plein de bonne volonté, il ne cherchoit que l'occasion de nous faire plaisir, & demandoit de coucher dans nostre cabane, lorsqu'en l'absence de mes confreres i'y restois seul la nuit. Le luy en demandois la raison, & s'il croyoit m'obliger en cela, il me disoit qu'il apprehendoit quelque accident pour moy, particulièrement au temps que les Hiroquois estoient entrez dans leurs terres, & qu'ils me pourroient aysement prendre, ou me tuer dans nostre cabane, sans pouuoir estre secouru de personne, & que de plus les esprits malins qui les inquietoient me pourroient aussi donner de la frayeur, s'ils venoient à s'apparoir à moy, ou à me faire entendre de leurs voix, comme ils font en diuerfes contrées, & sous diuerfes figures. Je le remerciois de sa bonne volonté, & l'asseurois que ie n'auois aucune apprehension, ny des Hiroquois, ny des esprits malins, & que ie voulois demeurer seul la nuit dans nostre cabane, en silence, prieres & Oraisons. Il me repliquoit : mon nepueu, ie ne parleray point & ne prieray Iesus avec toy, souffre-moy seulement en ta compagnie pour cette nuit, car tu nous es cher, & crains qu'il ne t'arriue du mal, ou en effet, ou d'apprehension. Je le remer-
521 ciois de rechef, le renuoyois au bourg, & || demourois seul à la garde de Nostre Seigneur & de mon bon Ange, car ie ne iugeois pas necessaire d'auoir autre

garde avec moy, & puis de mon naturel ie suis assez peu apprehensif, Dieu mercy.

Il y en a qui s'imaginent que les païs sauvages sont tout plains de demons, & que ces pauvres gens en sont continuellement tourmentez & vexez, cela est bon pour le païs de ceux qui les adorent, comme faisoient anciennement les Mexicains, mais pour nos Hurons, ils les croient meschans & ne les adorent aucunement encores qu'il* le semblent faire aux offrandes qu'ils font en des lieux particuliers, comme i'ay dit ailleurs, & si Sathan leur apparoit comme il faict à quelqu'uns, ce n'est pas toujours sous une forme hideuse & espouventable, mais ordinairement sous une forme humaine, ou de leurs parens & amis deffuncts, & quelquefois en songe seulement, principalement aux femmes, où ils se font ouyr de la voix, & comme ils la diuersifient, tantost triste & plaintive, & tantost gaye & ioyeuse, avec des risées, sans qu'on y puisse rien comprendre, ny qu'on apperçoive aucune chose. Les Sauvages m'en demandoient l'interpretation, & me servant dextrement de l'occasion, ie leur disois que ces voix tristes & lamentables de leurs parens & amis deffuncts, n'estoient autres que des regrets & desplaisirs de leur damnation, pour n'auoir pas esté baptizez & vescu selon la loy que le Fils de Dieu nous a enseignée par ses Apostres. Et que pour ce qui estoit de ces ris & voix de || resioüissance, cela 522 ne procedoit que du malin esprit, qui leur vouloit faire croire par là, contre toute verité que leurs parens estoient bien-heureux, & iouïssent de la felicité eternelle, afin de les diuertir eux-mesmes de la voye

de Dieu, les obliger à la même vie, les maintenir dans les mêmes vices, & les entraîner en la même damnation avec leurs parens & amys deffuncts, tellement que les pauvres Sauvages par cette responce detestans ces cachots tenebreux, frappaient de la main doucement contre leur bouche & disoient ho, ho, ho, ho, ho. Dans un téonguandé, voilà qui n'est pas bien, voilà qui ne vaut rien, & ils avoient raison.

Il arrive quelquefois que le diable pere de mensonge dit des veritez, mais cela luy est si rare, qu'il n'en diroit jamais s'il n'y esperoit du profit, ou que Dieu ne luy contraignit, aussi ne le doit-on croire, ny l'escouter, que comme on doit faire un demon, en bouchant ses oreilles. Un honneste gentilhomme de nos amis, nommé le sieur du Vernet, demeurant avec nous au pais des Hurons, nous dit un iour que comme il estoit dans la cabane d'une Sauvagesse vers le Bresil, qu'un demon vint frapper trois grands coups sur la couverture de la cabane, & que la Sauvagesse qui cognut que c'estoit son demon, entra dès aussitost dans sa petite tour d'escorces, où elle avoit accoustumé de recevoir ses oracles & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon gentilhomme presta l'oreille, & escoutant le colloque, entendit le diable qui se plaignoit tout haut, d'estre grandement fati- || gué, & que son seul respect
523 l'avoit amené là d'un loingtain pais, d'où il venoit de guerir des malades (ô le malheureux medecin). Apres avoir encor long temps discouru avec une voix assez basse, il dit enfin à cette Magicienne qu'il y avoit trois Nauires François en mer, qui arriueront bientôt, ce qui fut trouué veritable, car à trois ou quatre

iours de là ils arriuerent, & après que la Sauuageffe l'eut remercié & faiât ses demandes, le demon s'en retourna dans les enfers & ledit sieur du Vernet dans les Nauires nouuellement arriuez.

Ce mesme gentilhomme nous dit, qu'il auoit remarqué en ses Sauuages bien que tout nuds, hommes, femmes & enfans, que iamais les femmes ne cognoissoient d'autres hommes que leurs propres maris, lesquels en estoient si ialoux, qu'ils n'eussent souffert pour chose du monde qu'un autre eut abusé de leur couche, & d'abondant que tous ses peuples, par une superstition payenne, s'alloient tous les iours laver à la riuiera dès qu'ils estoient sortis du liât & ne nous en sceut donner autre raison, sinon celle de leur antiquité, pour se nettoyer du peché.

Ce n'est pas seulement aux peuples infidelles & barbares, que le diable apparoiât sous diuerfes formes & figures, mais aussi à plusieurs Chrestiens & Religieux. Depuis quelques années ença, i'ay appris d'un bon Pere des nostres de la Prouince de Flandre, que demeurant de communauté dans un Couuent de la même Prouince. Il * y eut un ieune Nouice lequel se || promenant seul dans le iardin, & prestant trop 524 inconsiderement la pensée à la tentation, qui luy remettoit en memoire les grands biens qu'il auoit laissé au monde, & que s'il y fust demeuré qu'il eut esté riche & opulent, au lieu d'une extreme pauureté qu'il embrassoit, eut esté bien monté au lieu d'aller pieds nuds, & estimé au lieu d'estre mesprisé, dont le diable prenant occasion luy estourdit l'esprit & le plongea dans une telle melancolie, que meprisans en son ame

les actions vertueuses de la sainte Religion, il aspira aux plaisirs mondains de telle sorte, que le diable pour le perdre davantage, luy fist apparoir un gros cheual noir bien équipé, sellé & bridé, garny d'une bonne bougette à l'arçon de la selle, qui sembloit pleine d'efcus, le Nouice grandement effrayé d'une apparition si inopinée rentrant en luy-mesme s'enfuit au Conuent, où n'ayant pû dissimuler sa peur, fut commandé par le Superieur de luy dire le suiet de son estonnement, ce qu'ayant fait encor tout tremblant, fut doucement disposé à rendre l'habit de la Sainte Religion, & charitablement aduerty que l'ordre n'admettoit que ceux qui batailloient & resistoient vaillamment à l'ennemy, & non ceux qui adheroient à leurs tentations. Il rendit donc l'habit bien qu'avec regret, & fut renuoyé au monde, où il vit, tousiours un peu troublé & inquieté de ceste apparition.

Il a du depuis fait de grands efforts pour rentrer en l'ordre, mais il n'a pu venir à chef de ses preten-
525 sions, pour apprendre aux Nouices || & nouveaux champions en la milice de nostre Seigneur d'estre tousiours sur leur garde, & de resister aux tentations du malin esprit dès l'instant qu'elles se presentent, peur de tomber en pareil inconuenient & mal-heur de ce Religieux, car le diable ne dort iamais.

Il y a d'autres apparitions qui arriuent, mais à des personnes plus aduancées à la vertu, par de rudes combats & des prises estranges avec cet esprit malin, que Dieu permet pour les faire meriter & affermir dans la mesme vertu.

Depuis quelques années ença, nous auons eu en

nostre Conuent de Paris, un de nos Religieux nommé Frere Bonaventure, natif d'Amiens, tellement pourfuiuy & molesté par l'ennemy du genre humain, s'y * qu'à peine luy laissoit-il prendre un peu de relasche, de sorte que tous les Religieux & principalement les Nouices, comme nouveaux apprentifs en la voye de Dieu, en restoient tous effrayez & n'ozoient plus se tenir seuls la nuit dans leurs cellules, s'ils n'auoient le soir esté asseurez par leur Pere maistre & receu sa benediction.

Combien de fois on a veu ce pauvre Frere meurtry de coups & esgratigné comme d'un animal meschant, on a ouy quelquefois des chaînes de fer rouller par le Conuent, & des tintamarres effroyables, que ce malin esprit proche les bons iours principalement, faisoit en la poursuite de ce bon Religieux, pour l'espouuenter & luy faire quitter ses oraisons & l'exercice de ses mortifications, pendant lesquelles on l'a souventefois veu rauy en extase || deux ou trois fois le 526 iour. Dieu m'a faict la grace de m'y estre quelquefois trouué present & en des iubilations admirables où sa voix egallement deuote auec ses parolles, sembloient celles d'un Ange du Ciel, tant elle estoit douce & rauissante.

Ce malin esprit inuenta un iour une estrange maniere de le vexer & luy donner peine, car comme il luy en vouloit, il ne cherchoit que l'occasion de luy mal faire & le faire mourir s'il eut pû. Il y auoit une grande Croix dans la cellule de ce bon Religieux, deuant laquelle il auoit accoustumée de se prosterner & faire ses oraisons, le diable desirant de le faire mourir,

prit des cordes & l'attacha pieds & poings liez sur ceste Croix, en sorte qu'il n'eust sceu se bouger ny remuer, puis luy mist une corde au col, & la ferra de si près qu'il l'en pensa estrangler, & pour empescher qu'on ne le secourut (malice infernale) il ferma la porte par dedans en telle maniere, que le superieur fut contrainct d'y faire entrer un Religieux par la fenestre avec une eschelle, où la porte ouuerte ce pauvre Frere fut trouué comme mort, & destaché fut mis sur sa couche, d'où reuenu à soy, il loua Dieu & luy rendit graces infinies d'auoir combatu pour luy & deliuré son ame d'un si puissant ennemy.

Dieu tres-bon ne permet iamais que nous soyons tentez au delà de nos forces, il veut que nous soyons
527 esprouuez & non point sur- || montez, car il n'y a que celui qui le veut qui le puisse estre. Les esprits infernaux desesperés de pouuoir rien gagner sur ceste belle ame, que plustost ils luy augmentoient ses couronnes & merites, un d'iceux en guise d'un Courtisan s'adressa un iour à l'un de nos Nouices auquel n'ayant pû mettre en l'esprit de quitter la sainte Religion, le batit de telle sorte que le Reverend Pere Prouincial entendant les coups de sa chambre, accourut promptement le secourir, mais à son approche ce feint Courtisan disparut, de quoy le Nouice rendit graces à Dieu & audit Pere, auquel il compta l'histoire.

Je pourrois encore icy rapporter plusieurs autres apparitions & combats des demons à l'encontre des Religieux, mais comme ce n'est pas mon suiet & que cela est assez ordinaire, ie me contente pour le present

des deux fufdites, lefquelles doiuent fuffire, l'une pour nous faire tenir fur nos gardes & refifter fortement à l'ennemy dés qu'il nous approche par quelque tentation, & l'autre pour nous apprendre qu'il y a tousiours à combatre pendant que nous fommes en ce monde, & que tant plus nous approchons de Dieu, plus puiffamment le diable nous affaille, mais avec la grace de Nofre Seigneur, nous luy pouuons refifter, & dire avec S. Paul, ie puis tout en celuy qui me donne confort.

|| *Durecours que les Sauuages auoient à nos prieres.* 528
*De la creance qu'ils nous auoient, & où ils croyent
que le Soleil fe couche.*

CHAPITRE XXXIII.

Priez les uns pour les autres afin que vous foyez faueez, difoit l'Apoftre Sainct Iacques. Je ne m'estendray pas dauantage pour vous faire voir combien merite celuy qui prie pour fon prochain, que de vous rapporter une memorable fentence de la Bien-heureufe Saincte Angelique de Foligny laquelle a autant grauement que veritablement dit ces mots dignes de fa perfection : peut-eftre que l'on fe mocquera de moy de ce que ie vay vous dire, mais neantmoins il eft vray que i'ay receu plus de graces de Dieu, priant pour autruy, que priant pour moy mefmes*.

Ce qui fe confirme par l'hiftoire fuiuante extraicte

des Croniques de nostre Saint Ordre, après laquelle il ne faut plus de preuue ny d'autre tesmoignage du bien qui nous reuiet de prier pour autrui, quoy que nous foyons grand * pefcheurs, car Dieu ne se laisse iamais vaincre de courtoisie, & est tousiours prest à donner pour peu qu'on le prie avec foy. Un certain
529 Religieux & parfait Frere Mineur || homme de tres-saincte vie, prioit ordinairement tous ceux à qui il parloit d'auoir memoire de luy en leurs prieres. Aduint un iour, comme il entroit en quelque ville, qu'il rencontra une femme fort vitieuse & mal viuante, qui le saluant, luy rendit aussi tost le reciproque, & la pria tres-humblement de prier Dieu, & la Vierge pour luy. Mais ceste femme toute estonnée d'un propos si nouveau en son endroit, luy respondit, hélas ! mon pere, mes prieres vous seroient inutiles & ne vous seruiroient de rien par ce que ie suis la plus grande pefchereffe du monde. Qu'elle * que vous soyez, repart le Religieux, ie vous supplie de m'obliger de ce bien, ô chose admirable : si tost qu'elle fut entrée en l'Eglise, elle fit la reuerence à une image de la Sainte Vierge, & alors elle se ressouuint du Religieux, incontinent se mit à genoux deuant icelle image, disant l'*Ave Maria* pour luy, elle n'eust si tost acheué ladite oraison, qu'elle fut rauie en esprit, & vit la Vierge Mere de Dieu, tenant son fils bien aymé entre ses bras, qui le prioit pour elle, luy disant, Monseigneur, ie vous supplie escoutez, s'il vous plaist l'oraison de cette pefchereffe, & quoy ma mere, respondit l'enfant, (comment voulez-vous que i'escoute l'oraison odieuse de ma grande ennemie, encores qu'elle prie pour mon

grand amy ? hé ! mon fils, repliqua la Vierge, de grace, faites-luy misericorde, & vous la rendez amie, pour l'amour de vostre grand amy.

Ceste pauvre femme retournée à foy, grandement estonnée d'une telle apparition, courut incontinent trouuer le Religieux, & luy raconta ce qu'elle auoit veu en son esprit, après lui fit une entiere & parfaite confession de tous ces* pechez, & depuis s'estudia du tout à fuir le vice, & seruir deuotement ceste tant secourable Aduocate des pecheurs. 530

Enuiron les mois d'Auril & May les pluies furent tres-grandes & presque continuelles au païs de nos Hurons (au contraire de la France qui fut fort seiche cette année-là,) de sorte que les Sauvages estoient dans de grandes apprehensions que tous les bleds des champs deussent perir, & dans cette affliction qui leur est fort sensible, ne sçauoient plus à qui auoir recours sinon à nous, car desia, toutes leurs inuentions & superstitions auoient esté inutilement employées, c'est ce qui les fist recourir au vray Dieu qui leur departit misericordieusement les effects de sa diuine providence. Ils tindrent donc conseil entre les principaux Capitaines & vieillards, & aduiserent à un dernier & salutaire remede, qui n'estoit pas vraiment sauuage, mais digne de personnes plus illuminées. Ils firent apporter un tonneau de mediocre grandeur, au milieu de la cabane du grand Capitaine où se tenoit le conseil, & ordonnerent que tous ceux du bourg qui auoient un champ de bled ensémençé y apporteroient une escuellée de bled de leur cabane, & ceux qui auroient deux champs, en apporteroient deux escuellées, & ainsi des

autres, puis l'offriroient & dedieroient à l'un de nous trois, pour l'obliger avec les deux autres confreres, de prier Dieu pour eux.

531 || Cela fait, ils me manderent par un nommé Grenole de me trouver au conseil, où ils desiroient me communiquer quelque affaire d'importance, & aussi pour recevoir un tonneau de bled qu'ils m'auoient dédié.

Avec l'aduis de mes confreres, ie m'y en allay, & m'assis auprès du grand Capitaine, lequel me dit : Mon Nepueu, nous t'auons enuoyé querir pour t'aduiser que si les pluyes ne cessent bien-tost, nos bleds se pourriront, & toy & tes confreres avec nous, mourrons tous de faim ; mais comme vous estes gens de grand esprit, nous auons eue recours à vous & espérons que vous obtiendrez de vostre Pere qui est au Ciel, quelque remede & assistance à la necessité presente, qui nous menace d'une totale ruyne.

Vous nous auez tousiours annoncé qu'il estoit tres-bon, & auoit tout pouuoir au Ciel & en la terre, si ainsi est qu'il soit tout puissant, & puisse ce qu'il veut, il peut donc nous retirer de nos miseres, & nous donner un temps fauorable & propice, prie-le donc, avec tes autres confreres, de faire cesser les pluyes & le mauuais temps, qui nous conduit infailliblement dans la famine, s'il continue encore quelque temps, & nous ne te ferons pas ingrats ny mescognoissans : car voylà des-ia un tonneau de bled que nous t'auons dédié, en attendant mieux.

Son discours finy & ses raisons deduites, ie luy remonstray que tout ce que nous leur auons dit & en-

seigné estoit tres-veritable, mais qu'il estoit à la liberté d'un Pere d'exaucer ou reietter les prieres de son enfant, & que pour chaf- || tier ou faire grace & miseri- 532 corde, il estoit tousiours la mesme bonté, y ayant autant d'amour au refus qu'à l'octroy, & luy dis pour exemple : voylà deux de tes petits enfans, Andaracouy & Arouffen, car ainsi s'appelloient-ils, quelquefois tu leur accorde ce qu'ils te demandent, & d'autres fois non, que si tu les refuses & les laisse contristez, ce n'est pas pour hayne que tu leur portes, ni pour mal que tu leur veuille; ains pour ce que tu iuge mieux qu'eux que cela ne leur est pas propre, ou que ce chastiment leur est necessaire. Ainsi en use Dieu nostre Pere tres-sage, enuers tous ses petits enfans & seruiteurs.

Ce Capitaine un peu grossier en matiere spirituelle, me repliqua, & dit : Mon Nepueu, il n'y a point de comparaison de vous à ces petits enfans, car n'ayans point d'esprit ils font souuent de folles demandes, & moy qui suis pere sage & de beaucoup d'esprit ie les exauce ou refuse avec raison. Mais pour vous qui estes grandement sages & ne demandez rien inconsiderement, & qui ne soit tres-bon & equitable, vostre Pere qui est au Ciel n'a garde de vous esconduire, que s'il ne vous exauce & que nos bleds viennent à se perdre, nous croyrons que vous n'estes pas veritables, & que vostre Iesus n'est point si bon ny si puissant que vous nous auez annoncé. Je luy repliquay tout ce qui estoit necessaire là-dessus, & luy remis en memoire que desia en plusieurs occasions ils auoient experimenté le secours d'un Dieu & d'un Createur si bon & pitoyable,

533 & qu'il les assisteroit enco- || re à ceste presente & pres-
sante necessité, & leur donneroit du bled plus que
suffisamment, pourueu qu'ils nous voulussent croire
& quittassent leurs vices, & que si Dieu les chastioit
parfois, c'estoit pour ce qu'ils estoient tousiours vicieux
& ne fortoient point de leurs mauuaises habitudes, &
que s'ils se corrigeoient, ils luy feroient agreables &
les traitteroit après sans qu'ils manquassent de rien.

 Ce bon homme prenant goust à tout ce que ie luy
disois, me dit: ô mon Nepueu ie veux donc estre en-
fant de Dieu comme toy, ie luy respondis tu n'en es
point encore capable, ô mon oncle ! il faut encore un
peu attendre que tu te sois corrigé, car Dieu ne veut
point d'enfant s'il ne renonce aux superstitions &
qu'il ne se contente de sa propre femme, sans aller à
celles d'autrui, & si tu le fais nous te baptiserons, &
après ta mort ton ame s'en ira bien-heureuse avec luy
en Paradis.

 Le conseil acheué, le bled d'Inde fut porté en nostre
cabane & m'y en retournay, où i'aduertis mes con-
freres de tout ce qui s'estoit passé, & qu'il falloit se-
rieusement & instamment prier Dieu pour ce pauvre
peuple, à ce qu'il daignast les regarder de son œil de
misericorde & leur donnast un temps propre & ne-
cessaire à leurs bleds, pour de là les faire admirer ses
merueilles. Mais à peine eufmes-nous commencé nos
petites prieres & esté processionnellement à l'entour de
nostre petite cabane (le P. Joseph reuestu) en disant
les Litanies & autres prieres propres, que N. S. tres-
bon & misericordieux fist à mesme temps cesser les
534 pluyes, tellement que le || Ciel, qui auparauant estoit

partout couuert de nuées obscures qui se deschargeoient abondamment sur la terre, se fist serain & toutes ces nuées se ramassèrent en un globe au dessus du bourg, qui tout à coup s'alla fondre derriere les bois sans qu'on en apperceut iamais tomber une seule goutte d'eau. Et ce beau temps dura enuiron trois sepmaines au grand contentement & admiration des Sauuages, qui satisfaits d'une telle faueur celeste nous en refterent fort affectionnez, avec deliberation de faire passer en conseil, que de là en auant ils nous appelleroient Peres, qui estoit beaucoup gaigné sur leur esprit, & à nous une grande obligation de rendre infinies graces à nostre Seigneur, qui nous auoit exaucé, veu qu'il * n'usent iamais de ce mot Pere, qu'enuers les vieillards de leur nation, & non enuers les estrangers, par une certaine vanité qu'ils ont de tenir tousiours le dessus.

Quelqu'uns en fuitte nous appelloient Arondiouane, c'est à dire Prophete ou homme qui predit les choses à venir & peut changer les temps, car entr'eux il y a de certains Sorciers, Medecins ou Magiciens, qui ont accez au diable & qui font estat de predire les choses futures & de faire tonner ou cesser les orages, & ceux-là sont les plus estimez entr'eux, comme entre nous les plus grands saints, non qu'ils les estiment saints, mais admirables & sçachans les choses à venir. C'est tout ce qu'ils peuuent dire d'excellent de nous, car pour nous appeller Oki ou Ondaki, qui veut dire demon ou Ange, cela estoit quelque degré au dessous de ceste premiere qualité.

|| Bref les Sauuages nous eurent une telle creance & 535

auoient tant d'opinions de nous depuis ceste faueur celeste, que cela nous estoit à peine, pour ce qu'ils en inferoient & s'imaginoient que Dieu ne nous esconduiroit iamais d'aucune chose que luy demandassions, & que nous pouuions tourner le ciel & la terre à nostre volonté (par maniere de dire), c'est pourquoy il leur en falloit faire rabatre de beaucoup & les aduiser que Dieu ne faict pas tousiours miracle, & que nous n'estions pas digne * d'estre tousiours exaucez, mais souuent corrigez.

Il m'arriua un iour qu'estant allé visiter un sauage de nos meilleurs amis, grandement honneste homme, & qui sentoit plus tost son bon Chrestien que non pas son sauage, comme je discourois avec luy & pensois monstrier nostre cachet, pour luy en faire admirer l'image qui estoit de la sainte Vierge, une fille subtilement s'en saisit & le ietta de costé dans les cendres, pour n'en estre trouuée saisie & le ramasser après ma sortie. l'estois marry que ce cachet m'eut esté ainsi defrobé, & dis à ceste fille que ie soupçonnois, tu te ris à present de mon cachet perdu, mais sçache que s'il ne m'est rendu, que tu pleureras demain & mourras bien-tost, car Dieu n'ayme point les larronneffes & les chastie, ce que ie disois simplement pour l'intimider & faire rendre son larrecin, comme elle fist à la fin l'ayant moy-mesme ramassé du lieu qu'elle me monstra l'auoir ietté.

Le lendemain matin à heure de dix estant retourné
536 voir mon Sauage, ie trouuay cette || fille toute esplo-
rée, malade & trauaillée de grands vomissemens,
estonné & marry de la voir en cet estat ie m'infor-

may de la cause de son mal & de ses pleurs, l'on me dit que c'estoit le chastiment de Iesus que ie luy auois predit, & que deuant mourir elle desiroit s'en retourner à la nation du petun d'où elle estoit, pour ne mourir hors de son païs, ie la consolay alors & luy dis qu'elle ne mourroit point pour ce coup, ny ne sentiroit dauantage de mal, puis que ce cachet auoit esté retrouvé, mais qu'elle auisast une autre fois de ne plus desrober, puis que cela desplaçoit au bon Iesus, elle me demanda de rechef si elle n'en mourroit point, ie luy dis que non, après quoy elle resta entierement guerrie & consolée & ne parla plus de retourner en son païs comme elle faisoit auparauant.

Comme ils estimoient que les plus grands Capitaines François estoient douez d'un plus grand esprit, & qu'ayans si grand esprit ils pouuoient faire les choses les plus difficiles & non les pauvres qui n'auoient point d'esprit. Ils inferoient de là que le Roy (comme le plus grand Capitaine des François) faisoit les plus grandes chaudieres & les autres Capitaines les moindres & plus petits meubles. Ie les tiray de cette folle pensée lors qu'ils nous en presenterent à raccommo-
der, car leur ayant dit que c'estoit l'ouurage des pauvres artisans & non du Roy ny des grands, l'admirant, ils nous dirent: les pauvres ont donc de l'esprit en vostre païs, & d'où vient donc que ce sont les Capitaines de Kebec qui ont toute * les marchandises & non les || autres, c'est que les pauvres leur donnent 537
leur trauail, & les riches les nourrissent.

Ils nous prièrent quelquefois de fort bonne grace, de faire pencher en bas les oreilles droictes de leurs

chiens, pour les rendre semblables à ceux de Kebec, & de tuer cet importun Tonnerre qui les estourdissoit de son bruit, car ils croyoient qu'il estoit un oyseau fort delicat qu'on mangeoit en France, couuert de fort belles plumes, & nous demandoient si les pennaches de nos gens estoient de ses plumes, & s'il auoit bien de la graisse, & pourquoy il faisoit tant de bruit, & de la cause des esclairs, & de ces roulemens, & ie satisfaisois selon ma petite capacité à leur demande, & les detrompois leur faisant voir qu'ils ne deuoient penser si peu apparemment des choses, ny croire à tous esprits de quoy ils restoient fort contens & satisfaits, car ils sont bien ayse d'apprendre, & d'ouyr discourir des choses qu'ils ignorent, pourueu qu'on leur parle serieusement, & en verité, & non point en gauffant, ou niaisant, comme faisoient nos François.

Ils furent fort estonnez entre autre chose, aussi bien que plusieurs simples gens d'icy, d'ouïr dire que la terre fut ronde, & suspenduë sans autre appuy que de la puissance de Dieu, que l'on voyageast à l'entour d'icelle, & qu'il y eut des Nations au deffous de nous, & mesme que le Soleil fit son cours à l'entour; car ils
538 pensoient que la terre fut || posée sur le fond des abysmes des eaux, & qu'au milieu d'icelle il y eut un trou dans lequel le Soleil se couchoit iusques au lendemain matin qu'il sortoit par l'autre extremité.

Cette opinion est quasi conforme à celle des Peruenois, lesquels quand ils voyoient que le Soleil se couchoit & qui sembloit se precipiter dans la mer, qui en toute l'estenduë du Peru est du costé du Ponent, ils disoient qu'il entroit dedans où par la violence de sa

chaleur il desseichoit la pluspart des eauës, & qu'à l'imitation d'un bon nageur, il faisoit le plongeon par deffous la terre qu'ils croyoient estre sur l'eau, pour sortir le iour d'apres des portes de l'Orient ce qu'ils ne disoient que du coucher du Soleil sans parler de celuy de la Lune, ny des autres estoiles. De toutes lesquelles choses on peut inferer qu'ils n'estoient gueres sçauans en Astrologie, & fort ignorans en ces sciences pour n'y auoir pas eu de maistres.

Histoire d'une femme Huronne baptisée & d'un ieune Montagnais auquel le diable s'apparut sous diuerses formes. — Du grand festin qui fut fait à son baptisme & de la harangue des Sauuages.

CHAPITRE XXXIV.

La conuerfion des Infidelles est le propre gibier des Freres Mineurs, & de roder || toute la terre, pour les 539
amener à Iesus Christ, car Dieu ne nous a pas enuoyé pour nous seuls, mais pour ayder à sauuer les autres en nous sauuans nous-mêmes, autrement nous ne fatisfaisons pas à tout ce qui est du deuoir d'un vray Frere Mineur, qui doit estre martyr de volonté, s'il ne le peut estre d'effet.

Le fais mention au chapitre suiuant des conuerfions admirables que nos tres-saincts Freres ont fait dans les Indes & presque par toutes les terres Payennes & Barbares, lesquelles surpassent infiniment celles qui se

font faictes dans tout le Canada; mais ceux qui considereront ce qui est de la nouvelle France, & le peu de zele de l'ancienne à y porter leur ayde.* La grande estenduë & le peuple presque infini des Indes, outre le bon ordre queles Viceroyes & Gouverneurs des pays y tiennent, que ce sont des peuples policez pour la pluspart, admireront qu'il y en aye aucun de conuerty dans nostre pauvre Canada, & que nos Religieux y ayent pû disposer un si grand nombre de Barbares à la foy, & en baptiser plusieurs, entre lesquels ie feray choix de quelqu'uns pour vous faire voir qu'en effet, on y feroit du profit si on y estoit assisté.

540 Nous baptisames une femme Huronne, malade en nostre bourg de Saint Ioseph, qui ressentit interieurement, & tesmoigna exterieurement de grands effets du Saint Baptesme, il y auoit plusieurs iours qu'elle ne || prenoit aucune nourriture, ne pouuoit rien aualler & n'auoit d'appetit non plus qu'une personne mourante, elle auoit neantmoins tousiours l'esprit & le iugement tres-bon, iouïssoit de la faculté de ses sens, & paroïssoit en elle ie ne sçay quoy d'aspirant aux biens eternels, car à mesme temps qu'elle fut baptisée l'appetit luy reuint comme en pleine santé, & ne ressentit plus de douleurs par l'espace de plusieurs iours, apres lesquels la maladie se rengregeant & son corps s'afoiblissant, elle rendit son ame à Dieu le Createur, comme pieusement nous pouuons croire.

Auant d'expirer elle repetoit souuent à son mary, que lors qu'on la baptisoit, elle ressentoit en son ame une si douce, si suauue & agreable consolation, qu'elle ne pouuoit s'empescher d'auoir les yeux & la pensée

continuellement esleuez au Ciel, & eut bien desiré qu'on eut pû luy reiterer encore une autre fois le Sainct Baptême, pour pouuoir iouir de rechef de cette consolation interieure, grace & faueur que ce Sacrement luy auoit communiqué.

Son mary nommé *Ongyata*, tres-content & ioyeux au possible, nous en a tousiours esté du depuis fort affectionné & desiroit encore estre Chrestien, avec beaucoup d'autres, mais il falloit encore un peu temporiser & attendre qu'ils fussent mieux instruits & fondez en la cognoissance d'un Iesus Christ Crucifié pour nos pechez, au mespris de || toutes leurs folles 541 ceremonies, & à l'horreur du vice, pour ce que ce n'est pas assez d'estre baptisé, pour aller en Paradis, mais il faut viure chrestienement & dans les termes & les Loix que Dieu & son Eglise nous ont prescrit : autrement il n'y a qu'un Enfer pour les mauuais Chrestiens, non plus que pour les Infidelles, & non point un Paradis.

Et puis ie diray avec verité, & veux bien le repeter plusieurs fois, que la doctrine & la bonne vie des Religieux, ne suffisent pas à des peuples Sauuages pour les maintenir dans le Christianisme, & en la foy, il faut de plus la conuersation & le bon exemple des personnes seculiers; car comme ils disent eux-mesmes, s'il y auoit des mefnages de bons Catholiques habitez avec eux, ils apprendroient plus en deux Lunes, leur voyans rendre les deuoirs de bons & vertueux Chrestiens seculiers, qu'en quatre, les oyans dire a des Religieux, à la vie desquels ils trouuent plus à admirer qu'à imiter.

Entre plusieurs Sauvages Canadiens que nos Peres ont baptisez, soit de ceux qu'ils ont fait conduire en France, ou d'autres qu'ils ont baptisez & retenus sur les lieux, un principalement merite que ie vous descriue l'Histoire qui est assez remarquable.

542 L'ay rapporté cy deuant au premier liure de ce volume, chapitre sixiesme, comme le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet, auoit promis au Pere Ioseph de luy amener son fils aîné nommé *Naneo-*
gauachit, || pour estre instruit & baptisé, si tost qu'il sçauroit son retour de France, comme il fit en effet, s'y rendant si soigneux, qu'à peine ledit Pere eut-il pris un peu de repos qu'il le vint trouuer avec fondit fils, lequel après un petit compliment luy dit en sa langue: Pere Ioseph voylà mon fils que ie t'ay amené pour demeurer avec toy, ou pour l'enuoyer en France ainsi que tu voudras, ie te l'auois promis & m'en acquitte, & te le laisse en depos pour en disposer à ta volonté, seulement ie te supplie pour l'amour que tu porte a Iesus, d'en auoir le soin, de l'instruire & de le faire son * enfant comme tu m'as promis, car ie veux qu'il viue doreseuuant comme toy, & aille en Paradis avec toy.

L'enfant ne pouuoit auoir lors qu'enuiron neuf ou dix ans seulement, mais il estoit fort ioly, honneste, & sentant peu son sauage non plus que son pere. On lui demanda s'il vouloit demeurer avec nous, & estre baptisé, il dit que ouy, & qu'il estoit fort content. Là-dessus on luy fait quitter son habit de sauage, qui consistoit en un petit capot rouge qu'il auoit eu à la traite pour des pelleteries, & fut reuestu d'un petit

habit à la Françoisse, qui le consola fort, car il se contemploit, se regardoit, & s'admiroit luy-mesme avec ce petit habit. Mais combien est puissant l'amour d'un pere enuers son enfant, & reciproquement celuy d'un enfant bien nay enuers son pere, il n'y a que celuy qui l'a experimenté qui le puisse exprimer.

|| Ce pauvre Sauvage auoit esté contant iusques là, 543 mais quand il fut question de dire à Dieu à son enfant, la parole luy manqua, & fondant en larmes, il n'osoit plus regarder ce fils, l'obiet de ses douleurs, non plus qu'une autre Sainte Paule son petit sur le riuage de la mer, neantmoins surmontant sa paternelle affection, & ayant plus son fils pour Dieu que pour luy-mesme, dit de rechef au Pere Ioseph, cet enfant est à toy, ie te l'ay donné, & me suis despoüillé du pouuoir que j'auois sur luy, afin qu'il suiue tes volontez, reçois-le donc, & en fais comme de ton fils, & sur ce partit pour s'en retourner avec les autres Sauvages, chargé de quelque petit present qu'on luy donna pour esluyer ses larmes.

Or cefut icy bien la pitié, car *Naneogauachit* voyant partir son pere, il n'y eut plus de paix à la maison, il pleuroit, il s'affligeoit & vouloit à toute force s'en retourner avec luy, sans qu'on pût par aucune douceur luy persuader de demeurer, à la fin on usa de quelque menace de luy oster son habit, & de le renvoyer comme il estoit venu, ce qu'aprehendant, il s'appaîsa un petit, & dit au Pere Ioseph ; si tu m'ayme comme tu dit, * laisse-moy donc aller avec cet habit, car il me plaist infiniment, autrement ie ne voy point que tu aye de l'amour pour moy, car l'amitié ne se recognoist

544 que dans le bienfait, & tu me le veux oster, ce n'est pas que ie desire te quitter pour tousiours, mais seulement pour la || consolation de mon pere qui se meurt de tristesse. Et quoy, voudrois-tu bien user d'une si grande rigueur à l'encontre de celuy qui ne peut vaincre les sentimens que la nature luy a donné pour celuy qui l'a mis au monde, ie ne le peux concevoir, & ne scaurois comprendre que tu sois bon pour les autres, & que pour moy seul tu sois mauuais, c'est à toy à faire voir ta courtoisie en effet, & à moy de t'en faire les remerciemens selon leur valeur, & te promettre comme ie fais, de te venir voir souuent avec d'autres petits garçons que ie t'ameneray pour apprendre à prier Dieu avec moy, si tu m'en donne le congé : mais comme il vid qu'il falloit tout à bon quitter l'habit ou demeurer, il se resigna, & dit qu'il ne s'en vouloit point aller, & deslors demeura avec nos Peres, sans plus parler de ses parens.

Il faut aduoüer qu'il y eut un rude combat à cette separation, & puis le Diable y allumoit bien les tisons, car il y alloit de son interest, comme la fuite de ce discours vous fera voir. Ce petit se rendit si soigneux d'apprendre la doctrine Chrestienne, & les prieres necessaires, qu'il s'en faisoit admirer, car outre qu'il auoit l'esprit bon, & la memoire heureuse pour bien apprendre, il auoit ie ne sçay quoy de gentil qui le faisoit aymer, & esperer de luy quelque chose de bon pour l'aduenir.

545 Apres qu'il eut appris ses petites prieres, il ne manquoit pas de les reciter soir & ma- || tin de genouïls deuant une Image deuote ou à l'Oratoire, & ne se

couchoit iamais qu'au prealable il ne se fut recom-
mandé à Dieu, & fait le deuoir d'un bon Chrestien
(Payen qu'il estoit). Lors qu'ils * alloit par les cabanes
de ceux de sa Nation, il inuitoit les petits garçons
d'apprendre les mesmes choses, & de venir demeurer
auec luy, & aduertissoit les malades de ne mourir
point sans estre baptisé, car luy-mesme auoit un si
grand desir de l'estre, apres qu'il eut un peu compris
la doctrine Chrestienne, qu'il ne cessoit iour n'y* nuict
de prier nos Freres de le baptiser, & fallut en fin pour
sa consolation & celle de son pere qui les en prioit
aussi luy donner iour pour cette solemnité, à Pasques,
ou quand les Nauires arriueroient de France, pen-
dant lequel temps il apprit toute sa croyance, son
Catechisme, & les commandemens de Dieu & de l'E-
glise, auec une facilité & contentement incroyable.

Ce que ne pouuant supporter l'ennemy du genre
humain, luy dressa une furieuse baterie, & inuenta
tout ce qu'il peut pour l'empescher de son salut, qui
ne luy reussy pas neantmoins. Il incita quelqu'un de
sa Nation de dire à son pere de ne point permettre
qu'il fut baptisé, & qu'autrement il mourroit comme
les autres qui l'auoient esté. Ce qu'ils* disoient* pour
plusieurs Sauuages que nos Peres auoient baptisez à
l'article de la mort || apres auoir esté instruits enfanté, 546
& partant qu'il le deuoit retirer vers luy. Ce pauvre
homme affligé de cette nouuelle, partit à mesme temps
du lieu où il Hyuernoit, esloigné de plus de trente-
cinq lieues de nostre maison, & se rendit à l'habita-
tion, non sans une grande peine, pour consulter les
François sur ce qu'il auoit à faire touchant son fils. Il

s'adressa, mais fort mal à propos, à de certains indeuots, qui ne se soucioient non plus du salut des Sauvages que du leur propre, car au lieu de porter ce pere à faire baptiser son fils, ils l'en destournerent le plus qu'ils peurent, l'assurant qu'il le devoit retirer de nos mains, & suiure le conseil de ceux de sa Nation, à quoy il n'estoit desia que trop enclin.

Ce mauuais conseil des François n'estoit pas qu'ils se souciaissent que l'enfant fut baptisé ou non, mais c'estoit pour tirer de ce pauvre pere quelques pieces de pelletteries, ou de venaison, ce qui parut lors que n'en pouuans rien auoir, ils luy chanterent iniures, l'appellant yurongne, & qu'il ne valloit rien d'auoir ainsi liuré son fils, qu'on enuoyeroit en France si tost qu'il seroit baptisé, & que le Pere Ioseph auoit tort de l'auoir accepté. Voyez l'insolence & la temerité de ces indeuots; ie croy que les chefs les en auront chastiez, si la faulte leur en a esté descouuerte, car ils ne peuuent
547 tout cognoistre, que par || les yeux d'autrui.

Qui n'eut esté esmeu de tant de mauuais conseils, & des iniures des François, autre qu'un esprit bien fort. Ce pere ainsi trauerfé dans ses pensées, s'en vint chez nous, où il fut bien receu & traité de mesme nous, & ne sçachans son mauuais dessein, on luy permit de parler à son fils en particulier, auquel il demanda s'il vouloit quitter là les Religieux; mais l'enfant luy respondit que non, & qu'il vouloit demeurer avec eux, pour estre baptisé, & que le iour destiné pour son baptême approchoit fort. Le pere ne luy en parla pas d'auantage pour lors, se contentant de cette premiere atteinte, iusques à une autre fois qu'il reuint le pres-

fer de plus prés, fans que l'enfant descourrit rien à personne, de la peine que son pere luy donnoit, peur qu'en la descourant, il ne fut renuoyé à ses parens, en quoy il se trompoit.

Ces malicieux & faux Chrestiens François, continuerent tousiours de solliciter ce Choumin à retirer son fils de nos mains, & de ne permettre qu'il fut baptisé, quelques autres Sauvages s'y employèrent aussi, qui l'animerent si bien, que le samedy de Pasques il vint chez nous accompagné d'un Sauvage, que l'on tenoit pour grand Sorcier, & auoir une frequente communication avec le Diable, aussi bien que le pere de ce petit, qui outre cela estoit || estimé le meilleur 548 Medecin, & grand chasseur du pays.

Comme on ne se mesioit point de luy, on le laissa derechef monter seul dans la chambre où estoit son fils occupé à quelque petit exercice, & l'ayant salué à sa mode luy dit que c'estoit à ce coup qu'il falloit qu'il renonçast au saint Baptême, & à tout ce qui estoit de nos instructions, autrement qu'il mourroit, & qu'il fit estat de s'en retourner avec luy. L'enfant insistoit tousiours du contraire, & ne pouuant gouster un si mauuais procedé, pressé de trop prés, luy dit franchement que s'il le contraignoit d'auantage en sa conscience, qu'il le renonceroit pour son pere, & qu'il auoit bien peu d'esprit (mot ordinaire) de vouloir luy empescher à present une chose que luy-mesme luy auoit conseillée, lors qu'il le donna au Pere Ioseph.

Le pere irrité que par douceur, & autrement il ne pouuoit rien gagner sur l'esprit, & la constance de son fils, voulut user de menace, & luy deschargea un si

grand coup sur l'estomach qu'il le renuerfa par terre, au bruit duquel le Frere Geruais accourut, qui luy demanda pourquoy il auoit frappé son fils, mais le petit prenant la parole, respondit : Ne vois-tu pas bien qu'il n'a point d'esprit, & qu'il ne sçait ce qu'il faißt. Il voudroit que ie vous quittasse, & que ie ne fus point
549 baptisé, mais ie le veux estre, & mourrois || plus tost à la peine, que de m'en retourner avec luy sans auoir receu ce benefice, c'est pourquoy pour me liberer de ces importunez si ie vay en France ie n'en reuiendray pas, ou bien vous me contraindrez de reuenir, car autrement ie ne puis auoir de repos. Les Religieux qui se trouuerent là, voyans sa constance le consolerent, & tancerent le pere de vouloir empescher le baptesme de son fils : lequel s'excusa sur ce que les François mesmes, avec plusieurs de sa Nation, luy conseilloient de le reprendre, & de ne permettre qu'il fut baptisé.

C'estoit la coustume que nos Freres alloient toutes les festes & dimanches, faire l'Office diuin à l'habitation, & y demeuroient depuis le matin iusques apres Vespres qu'ils reuenoient à nostre Conuent. Le iour de Pasques dés le matin le Pere Ioseph s'y en alla à mesme dessein, accompagné de son petit Sauuage, & de Pierre Anthoine Patetchouenon, autre Sauuage qui auoit esté baptisé en France, Choumin s'y trouua aussi ou * ayant rencontré son fils, le pria derechef de s'en retourner avec luy, & pour l'amadouer l'ayanstiré un peu à l'escart loin de la maison, luy presenta quelque chose à manger, qu'il n'accepta que par contrainte, & ençor moins luy voulut-il obeyr en son mauuais des-

sein ; tellement que cet impetueux n'ayant encor pû rien gagner sur sa constante resolution, fut à la fin contrainct de l'abandonner en || ses bonnes volontez, 550 & le laisser retourner avec nos Freres.

Vespres estant dites, le Pere Ioseph fit chercher ce petit, & ne l'ayant pû trouuer s'accompagna de son Pierre Anthoine, & partit pour son retour au Conuent, esperant que si le garçon n'y estoit encore arriué qu'il les suiuiroit bientost apres, car il estoit asseuré de sa resolution.

Or l'enfant qui auoit un peu trop tardé avec son pere fut bien marry que le Pere Ioseph fut party, car il craignoit tousiours la rencontre de ceux qui le dissuadoient de son salut, & fut contrainct de s'en aller seul en nostre maison. Estant arriué au-dessus de la coste du fourneau à chaux, qui est à un grand quart de lieuë de nostre Conuent, chantant comme ils ont accoustumé allans par les bois ; s'apparut à luy un fantosme en guyse d'un vieillard, ayant la teste chauue, & une grande barbe toute blanche, qui n'auoit point de pieds, mais seulement deux bras & deux aisles, avec lesquelles il voltigeoit autour de luy, luy disant quitte les Religieux, & le Pere Ioseph, ou autrement ie te tueray.

Ce petit un peu esmeu, luy respondit qu'il n'en feroit rien, qu'il les aymoît trop, & vouloit estre baptisé. Je te tueray donc repliqua le fantosme, & à mesme temps se ietta sur luy, comme il passoit entre deux arbres, l'abatit sur la neige pour lors encore d'un pied & demy d'espaisseur, & luy || pressa tellement l'estomach 551 que de douleur il fut contrainct de ietter de hauts

cris, & d'appeler le Pere Ioseph à son ayde, ce qu'ayant fait lascher prise à ce fantosme, il luy emporta son chapeau à plus de trois cens pas de là.

S'estant releué, il se prit à crier, & courir de toute sa force, sans sçauoir où estoit son chapeau, lequel il retrouua au milieu du chemin fort loin d'où il luy auoit esté pris, & l'ayant ramassé non sans quelque apprehension du malin esprit, qui l'auoit l'a * porté, il ouyt une voix qui luy dit derechef, quitte donc ces *Ca Iscoue ou acepet* (ainfi appellent-ils les Recolleçts). Il respondit : ie n'en feray rien, & fuyoit tousiours vers le Conuent en criant aux Religieux qu'ils l'allassent secourir, lequel ayant esté à la fin entendu, le Pere Ioseph enuoya Pierre Anthoine pour voir que c'estoit, car on ne pouuoit encor discerner la voix que confusement. Estant rencontré il conta à Pierre Anthoine son infortune, & les frayeurs qu'il auoit eu de ce fantosme, le priant au reste de n'en dire mot à personne, peur que cela ne retardat son baptesme, ou que l'on en conceut quelque mauuaise opinion de luy, ce qu'ils tindrent fort secret iusques au temps qu'il le fallut descourir. l'ay eu diuerfes pensées sur ce fantosme, & m'est venu en l'opinion que ce pouuoit estre Choumin mesme, qui l'auoit enuoyé à son fils pour
552 luy faire quitter le party de Dieu, || car comme i'ay dit ailleurs il estoit estimé un fort grand Pirottois.

Ce soir mesme les bons Peres Iesuites qui estoient logez à nostre departement d'embas, donnerent à soupper à nos Religieux, qui leur en donnoient aussi reciproquement, où ils menerent Pierre Anthoine, & un autre Sauvage qui nous auoit promis son fils, puis le

petit Naneogauachit avec son pere qui l'estoit venu voir, lesquels lotierent fort l'apprest des viandes, & la maniere de nous gouverner en nos repas. Apres souper le petit Naneogauachit monta à la chambre avec le Frere Geruais, & tout gay & ioyeux se tenoit auprès du feu, pendant que ledit Frere escriuoit quelque * mots sauages qu'il luy enseignoit, comme tout à coup il vint à tomber pleurant amèrement avec la gorge & un visage fort enflé, qui estonnoit fort nos gens, ne sçachant d'ou * ce mal luy pouuoit proceder; On luy demanda ce qu'il auoit, mais à cela point de responce, seulement on luy oyoit dire entre ses dents, Nema, Nema, qui veut dire en nostre langue, non, non. Lors ledit Pierre Anthoiné qui auoit desia sceu l'apparition du fantosme, dit alors qu'il y auoit là du fort necessairement, & quelque traict de la magie de son pere, ou de cet autre Sorcier qu'il auoit amené, & pour confirmation de son dire, conta l'histoire de ce Demon, qui en forme d'un vieillard luy estoit apparu sur le chemin reuenant de Kebec.

|| Ce qu'ayant sceu le bon Frere Geruais & craignant 553
pis, appella le P. Ioseph à son secours & avec luy les R.R. Peres Iesuites, pour voir l'estat du petit & comme on en deuoit user, car il estoit comme mort estendu de son long deuant le feu, la premiere chose qu'ils voulurent faire fut de le mettre sur la couche qui estoit là tout proche, mais ils ne le purent oncques leuer de terre, à la fin nostre Frere Charles y prestant la main & tout ce qu'il auoit de force avec le Frere Geruais, le mirent sur sa paillasse. Le Pere Ioseph & les R.R. P.P. Iesuites ne sçachant la cause de ce chan-

gement si soudain, s'informerent de Pierre son confidant d'où cela pouvoit proceder, lequel leur raconta derechef la rencontre du fantôme, qui leur donna quelque crainte d'obsession, & que ces si grands tourments qu'il se donnoit à luy-mesme sur la couche, en estoient des autres indices, c'est pourquoy ils se mirent tous en prieres.

En ces entrefaictes, le pere de ce petit parut avec son compagnon, auquel on conta ce qui s'estoit passé, mais il en fit bien l'estonné, & dit mon fils veut mourir, mais laissez-moy faire & ie le gueriray, & se retirant dans le iardin avec cet autre medecin, firent des extorsions du corps & des grimasses estranges, pendant lesquelles son mal augmentant, il se prit à pleurer & fuer à grosses gouttes par tout le corps, les yeux fermez & tellement changé de face qu'il n'estoit pas cognoissable, nonobstant il repetoit souuent comme s'il eut parlé à quelqu'un Nema, qui veut dire
554 nom*, & quelquefois Neo, || icy baptisé, toutaganiouy, ie veux estre baptizé, & se plaignant fort de l'estomach, disoit : que ce qu'il auoit veu sembloit le vouloir estouffer tant il le pressoit. Ce que voyant le R. P. Lalle-mant, luy couurit le visage de sa couuerture, où ayant esté peu de temps, on l'entendit qu'il contestoit fort, disant Nema & ralloit comme un homme agonizant. On le descouurit promptement pour luy donner de l'air, car il auoit des-ia la face toute changée, les leures fort enflées, & les yeux tout tournez. En reprenant un peu haleine, il dit, mais avec peine, que c'estoit le petit homme qu'il auoit veu, qui le vouloit estrangler à cause qu'il vouloit estre baptizé & que

cela le tenoit encor à la gorge, l'on luy donna du vin qu'il aualla, mais cela ne luy seruit de rien, non plus que d'un autre dans lequel le P. Lallemand auoit faict tremper son Reliquaire, car l'enfant crioit tousiours Nek boutamounau, i'estouffe. Neke poutamepitaui, i'estrangle.

Le P. Ioseph voyant que tout ce qu'on luy auoit pû faire ne l'auoit de rien soulagé, luy fist aualler une cuillerée d'eau beniste, laquelle ayant auallée, il dist, qu'est-ce qu'on m'a faict boire, ce meschant craint bien cela, il l'a faict fuir, il ne me tient plus à la gorge, il est à present aux pieds du liât, iettés en dessus : apres qu'on en y eut ietté, il dit, il n'est plus là, il est sous le liât, iettez y en aussi, ce qu'ayant faict l'enfant dit, voylà il n'est plus ceans, il s'est enfuy, tant il craint ce que tu luy iette.

Pendant que cela se passoit dans la chambre, || le 555 pere avec son compaignon estoient dans le iardin, où ils faisoient des grimasses & chimagrées avec de certaines inuocations au demon, d'où ayans sceu qu'on les apperceuoit, ils cefferent & furent appelez à la chambre, & reprimandez de leurs magies, & iusqu'à la veille de la Pentecôte, que ce petit deuoit estre baptizé, il fut tourmenté tous les soirs par ce demon, l'espace d'une heure & quelquefois de deux, avec des peines pareilles de la premiere fois.

Il luy est aussi arriué que allant seul par les bois chasser aux escurieux pour son diuertissement particulier, il ouyt une voix sans rien appercevoir, qui luy repeta par trois ou quatre fois, quitte donc les Religieux ou ie te tueray, (c'estoit la menace ordinaire du

demon) ce qui luy donna une telle apprehension, que laissant là son arc, ses flesches & l'escureux qu'il auoit tué, s'enfuit à trauers les bois iusques dans nostre Conuent, & dés lors ne vouloit plus sortir seul, sinon que nos Religieux l'aduertirent, que quand il oyroit, ou verroit quelque fantosme, qu'il se signast du signe de la Sainte Croix, inuoquant le Sainct Nom de Iesus & de Marie, & que par ce moyen l'ennemy ne luy pourroit plus nuyre, ce qu'ayant obserué & baisé souuent le Reliquaire qu'il portoit à son col, auquel il y auoit de la vraye Croix, il s'asseura du tout & n'eut plus peur de l'ennemy, iusques à un certain iour que le demon s'apparoissant derechef à luy hors le Conuent, & luy commandant avec une voix affreuse, de quitter
556 les Religieux, || il en demeura tellement effrayé qu'en fuyant il crioit comme un perdu au secours, mais comme il vint à se resouuenir de ce qui luy auoit esté enseigné, il fist promptement le signe de la Sainte Croix sur luy, & adiousta, ie ne te crains point ô Satan, car tu ne me scaurois empescher d'estre baptizé dans hui& iours, ce qu'ayant dit l'ennemy disparut, & s'en alla comme un tourbillon de vent rencontrer trois de nos Religieux qui estoient dans le iardin du rempart, lesquels il pensa renuerſer du haut en bas des murailles, mais s'estans recommandez à Dieu, ce tourbillon les quitta & s'attacha à un petit arbrisseau, qu'il esbranla & secoua de telle forte qu'il en rompit plusieurs petites branches, & ne toucha à aucun des autres qui estoient là aupres, desquels les feuilles ne branslerent pas seulement. Le petit estant de retour à la maison, il dit à nos Peres ce qui luy estoit arriué, &

que le demon l'ayant quitté il estoit allé droit à eux, mais on ne luy voulut point dire ce qu'ils en auoient expérimenté peur de l'espouuenter.

Nos Freres voyans cet enfant tousiours dans les souffrances & que l'esprit malin ne desistoit point de ses poursuites, se resolurent de le baptizer le iour de la Pentecoste prochaine, & en parlerent par plusieurs fois à son Pere, lequel recognoissant sa faute, dit qu'il estoit tres-marry de ce qui s'estoit passé, & que ç'auoit esté à la persuation de quelqu'uns de sa nation & de plusieurs François, qui ne trouuoient pas bon que son fils allast en France & fut baptizé, mais qu'à present, il ne se soucioit pas de leur discours, & estoit tres-content qu'on en fist un || bon Chrestien & que luy 557
mesme se trouueroit à Kebec au iour de son baptême, pourueu qu'on luy die en quel iour de la Lune ce feroit, (car nos Montagnais de mesme que nos Hurons, content par Lune ce que nous contons par mois, & par nuits ce que nous contons par iour) & que s'il pouuoit il y ameneroit plusieurs Algoumequins, ses parens & amis, avec toute sa famille pour en voir les ceremonies & magnificences.

Le Samedy de la Pentecoste estant arriué, le P. Ioseph accompagné du petit & de Pierre Anthoine allerent aux cabanes des Sauuages, les prier pour la ceremonie du baptême qui se deuoit faire en publique, apres lequel il y auroit festin solemnel, pour tous ceux qui s'y trouueroient indifferemment, hommes, femmes & enfans, qu'estoit le moyen d'y auoir bonne compagnie, car où la chaudiere marche, ils sont assez diligens.

Le lendemain dès le matin, le P. Ioseph & le P. Lallemand allerent donner ordre pour la ceremonie du baptesme, lequel le sieur de Champlain, Lieutenant pour Monsieur le Duc de Vantadour dans le pais, ne voulut permettre estre fait en publique, comme il auoit auparauant promis, par des raisons d'estat, disant qu'une autre fois si les Sauvages auoient enuie de conspirer contre les François, ils n'auroient point meilleur occasion qu'à presenter un enfant au baptesme, & pendant que nos gens seroient occupez à en voir les ceremonies, ils les pourroient tous tuer ou emmener esclaves, comme s'il estoit tousiours necessaire

558 || de faire ces ceremonies en publique, & par cette deffence il empecha le contentement & l'edification qu'elles eussent pû donner à plus de deux cens Sauvages qui estoient là arriuez.

Le R. P. Lallemand celebra la Sainte Messe & en suite la Predication à la priere du P. Ioseph, à la fin de laquelle on fist venir le petit habillé de blanc à la porte de l'Eglise, lequel en la presence de toute la compagnie, fut interrogé s'il vouloit pas estre baptisé, il respondit que ouy & generallement à tout, suiuant qu'il est porté dans le Rituel Romain; voyant sa perseverance, on le fist entrer dans la Chapelle de la Court, (car il n'y a point d'autre Eglise) & la fut baptisé par le P. Ioseph le Caron, & nommé Louys par le sieur Champlain, qui le tint au nom du Roy, & la dame Hebert premiere habitante du Canada, pour Mareine, une bonne partie des François en furent les tesmoins, avec la plupart des parens du garçon, excepté de son pere, qui n'y put assister pour quelques affaires parti-

culieres qui luy estoient suruenuës. A la fin le Te Deum fut chanté en action de graces, & deux coups de canon tirés, & quelque * mousquetades.

Tout estant acheué, il fut question de donner ordre pour le festin des Canadiens, mais auparavant, le P. Ioseph assisté du P. Lallemant, du sieur de Champlain & de quelques autres François, leur voulant donner la refection spirituelle de l'ame, car s'estant transportez en une grande place où tout le peuple estoit là assemblé, il leur fist une exhortation, en langue || Canadienne, par laquelle il leur fist entendre ce qui 559 estoit du S. Baptême & de sa necessité & la principale raison pour laquelle nous nous estions acheminez en leur païs, qui estoit pour les instruire en nostre Religion, leur apprendre à seruir Dieu & gagner le Paradis. Plus il leur demanda s'ils vouloient pas estre instruits, & nous donner de leurs enfans, pour estre esleuez en nostre Conuent aux choses de la foy, comme desia on leur en auoit beaucoup de fois prié, & auoient tousiours differé d'en donner, & qu'il les prioit de luy dire à present leur volonté.

Puis s'adressant aux Capitaines, il leur dit : c'est principalement vous autres qui deuriez prendre soin de vous faire instruire & enseigner, afin que vos enfans & les autres Sauvages fissent de mesme & ensuiuisent vostre exemple. Je vous supplie donc d'y auiser & me faire sçauoir vostre deliberation, car en une affaire ou * il va de vostre salut, il n'y faut point de remise. Les R.R. P.P. Iesuites sont icy venus nous seconder & trauailler pour le mesme effect, ce qui vous doit grandement consoler, car avec l'instruction spirituelle,

ils ont moyen de vous assister en vos necessitez corporelles, & esleuer de vos enfans dans leurs maisons lorsqu'ils * seront basties, ce que nous n'auons pû faire nous autres, à cause de nostre pauvreté, & que nous ne viuons que d'aumosnes qui nous font escharnement données par les François, desquelles si nous vous faisons part ils ne font pas contans, comme l'auiez pû apercevoir, ny mesme des choses qui nous font besoin.

560 || Il leur fist encor plusieurs autres discours, touchant la gloire des bien-heureux & les tourmens des damnez; & sur la fin il leur recita les Commandemens de Dieu qu'ils comprirent fort bien, mais quand il vint au sixiesme commandement *Non mecaberis*, la pluspart se prirent à rire, disans que cela ne se pouuoit obseruer; mais d'autres plus sages leur respondirent : les Peres l'obseruent bien, car ils n'ont point de femmes & n'en veulent point auoir, pourquoy non nous autres ?

A la fin du discours un des Capitaines nommé Chimeourinion, prist la parole & dit : Il est vray que nous n'auons point d'esprit, de voir que depuis douze Hyuers que tu es icy, & que tu nous as tant de fois parlé du chemin du Ciel & de te donner de nos enfans, pour estre nourris & instruits (ils mettent tousiours la nourriture auant l'instruction,) en ta Religion & en tes ceremonies, nous net'en auons encor point voulu donner que fort rarement, en partie à cause de ta pauvreté, & auons negligé nostre instruction & le bien que tu nous procurois, ne pensans pas qu'il nous fust necessaire.

Tu monstre bien que tu nous ayme grandement,

d'auoir quitté ton pays pour nous venir instruire & endurer tant de mal comme tu as fait pendant deux ou trois Hyuers, que tu as couru les bois avec nous pour apprendre nostre langue.

Si nous allons chez toy, tu nous fait part de tes biens; & nous donne à manger & à nos enfans, & pourquoy te ferions-nous ingrats & || meconnoissans 561
en ne receuans tes parolles, puis que tu es fort puissant & sçauant, & nous des bestes rampantes, ou comme petits enfans qui manquent de iugement : nous voicy treize Capitaines avec tout cet autre peuple qui nous est suiet & plain d'amitié pour toy, car tous te cognoissent pour bon & pacifique : nous tiendrons demain conseil pour deliberer sur tes parolles, & puis nous te dirons nostre resolution & le desir que nous auons de te contenter & d'amender les fautes passées.

Après un autre Capitaine nommé Mathican Atic, s'adressant à Pierre Anthoine. Patetchounon, dit-il, il est vray que tu n'as point d'esprit de ne nous auoir point raconté ce que tu as appris en France, nous t'y auions enuoyé afin que tu y remarquasse les choses bonnes pour nous les faire sçauoir, & neantmoins voilà plus d'un Hyuer passé que tu en es de retour, & ne nous as encore rien dit; ie ne sçay si c'est faute d'esprit ou faute de hardiesse, ou que tu te mocque de ce qui est en France, car quand tu nous en parle, qui est fort souuent, tu ne fais que rire, & fais tousiours l'enfant, il faut que tu sois homme, & dise hardiment & sagement les choses que tu as veuës & apprises, afin que nous en tirions du profit.

Lors le Pere Ioseph prenant la parole pour Pierre

Anthoine, respondit au Sauvage, il est bien vray que Patetchounon est un peu honteux de vous parler de ce qu'il a veu & appris en France, car quand il vous
562 en parle il se plaint || que vous vous en moquez, disans que les François luy auoient appris à mentir; c'est pourquoy il ne vous ozeroit plus rien dire. Premièrement il y a appris à parler François, à prier Dieu, lire & escrire, & beaucoup d'autres choses necessaires que vous autres ne sçavez pas, & que si vous voulez nous apprendrons à vos enfans & à vous-mêmes, si vous voulez vous en donner la peine.

Cela finy, un chacun se leua pour aller au festin. Les R.R. P.P. Iesuites, nos Religieux & quelques Capitaines Sauvages, avec Pierre Anthoine & le nouveau baptisé, avec ses principaux parens, allerent dîner à l'habitation avec le sieur Champlain, & Escouachit Capitaine Montagnais alla chez la Dame Herbert, où se preparoit le grand festin des Canadiens pour leur distribuer la viande, car entr'eux chacun se contente de ce qu'on lui donne, & personne ne prend luy-mesme au plat, dont reussit un grand silence, douceur & paix en tous leurs repas.

Les viandes qui furent employées à ce solemnel festin, furent en tres-grande quantité, car il y auoit premierement 56. outardes ou oyes sauvages, 30. canards, 20. farcelles, & quantité d'autres gibiers, que Pierre Anthoine Patetchounon, & le petit Naneogauachit destiné au baptême, & quelque * François que le sieur de Champlain auoit presté, tuerent au Cap de Tourmente pendant trois iours qu'ils y giboyerent. Le sieur Destouche Parisien y contribua deux grûes, qu'il

auoit tiré pres de nostre Conuent & deux corbillons de poix. Plusieurs autres François || firent aussi leur * 563
presens, & Messieurs de la Traicte principalement, desquels on eut deux barils de poix, un baril de gallettes, 15. ou 20. liures de pruneaux, six corbillons de bled d'Inde, & quelque autre commodité, qui furent mises avec tout le reste des viandes, bled, pain, poix & pruneaux dans la grande chaudiere à brasserie de la dame Hebert.

Les Officiers qui eurent soin de disposer ce banquet solennel, furent Guillaume Coillard, gendre de la dame Hebert, Pierre Magnan, qui a esté depuis mangé par les Hiroquois, comme ie diray cy apres. Un nommé Matthieu celuy qui auoit hyuerné avec nous aux Hurons, & Iean Manet Truchement des Skecaneronons. Lesquels apres auoir faict bien botuillir le tout ensemble, pesle-mesle, dans cette grande chaudiere, ils se seruirent des grands rateaux du iardin en guise de fourchettes, pour en tirer la viande, & d'un sceau attaché au bout d'une perche, pour en puiser le bouillon, qui fut distribué & partagé avec la viande par ledit Capitaine Escouachit, à toute la compagnie, commençant par luy le premier. Et apres qu'ils furent tous bien rassassiez, ils dancierent à leur mode, puis emporterent le reste des viandes dans leurs cabanes, disans qu'ils voudroient qu'il y eut tous les iours baptisme pour y faire tous les iours bonne chere.

564 || *Histoire d'un Algoumequin baptisé, surnommé par les François Trigatin, & de sa ferueur.*

CHAPITRE XXXV.

Le vous ay rapporté au chapitre precedent la harangue que le deffunct P. Ioseph fist aux Sauuages sur le suieſt du baptisme du petit Naneogauachit, vous verrez à la suite de ce discours que plusieurs la receurent, comme des fruits du Paradis, & d'autres comme chose indifferente. Car comme il est dit dans l'Euan-gile, une partie de la semence tomba sur la bonne terre, & l'autre partie sur la pierre dure.

Les barbares ayans ruminé le discours de ce bon Pere, teindrent conseil par entr'eux & resolurent de se faire instruire & donner de leurs enfans pour estre enseignez en la voye du Ciel, comme il leur auoit esté dit. Ils deputerent deux Capitaines pour luy en donner aduis, scauoir Chimeourinion & Escouachit, lesquels le prierent de se transporter avec eux à Kebec, où le sieur de Champlain & le Sauuage Mathican Atic l'attendoient à ce suieſt pour aduiser des moyens. Le P. Ioseph ne perdit point de temps & ayant prié le P. Charles Lallemant Superieur des RR. PP. Iesui-
565 tes, (pour lors encores logez || avec nous dans nostre Conuent) d'y assister, s'en allerent de compagnie avec les deux Sauuages à Kebec, où le P. Ioseph leur reit-
tera les mesmes exhortations qu'il leur auoit faictes au temps du festin, & de plus leur remonstra la neces-
sité qu'il auoit de scauoir parfaitement leur langue

auant que de leur pouuoir entierement expliquer les mysteres de nostre foy, & que cela ne se pouuoit faire eux estans tousiours errans & vagabonds par les bois & les Montagnes, qu'avec des longueurs & pertes de temps infinis ; & que tout le remede qu'on pouuoit apporter à cela estoit de suiure nostre premier dessein, qui estoit de choisir une place, cultiuer les terres & se rendre sedentaires, & que par ce moyen on apprendroit facilement leur langue, on les instrueroit en la foy & se formeroient au gouuernement des François.

Le Pere ayant finy son discours : le Capitaine Montagnais prit la parole & fist une harangue, accompagnée de son eloquence ordinaire d'ont * en voicy la teneur, que i'ay bien voulu vous coucher icy, non pour la rareté de son stile, mais pour la substance que son discours contient, enfermé dans sa simplicité que ie confesse estre sincere comme celle de nos meilleurs Catholiques. Vous qui estes icy assemblez, escoutez, considerez & prestez l'oreille à ce que ie vay vous dire, afin que vous en puissiez faire fruiet. Il est vray que nous n'auons point d'esprit nous autres barbares, nous le cognoissons bien à present au lieu que du passé nous nous croyons sages, mais aussi faut-il aduoüer que vous en auez || bien peu (vous Pere Ioseph,) en cette de- 566
mande que vous nous faictes, de cultiuer les terres & nous habituer auprés de vous avec toutes nos familles comme nous en auons eu autrefois le dessein par tes remonstrances, desquelles depuis long-temps tu n'as plus ozé dire mot, ou pour y estre contrarié par les François, ou pour considerer toy-mesme que nous n'auons pas de quoy viure, ny toy moyen de nous en

donner pendant que nous abatterions les arbres & de-fricherions les terres. Mais si les François auoient du courage assez, de nous en prester pendant un an ou deux, qu'il nous faudroit pour disposer ces terres, nous nous y employerions de bonne volonté avec toutes nos familles, qui ne demanderoient pas mieux, & y ayant de quoy les nourrir, nous irions à la chasse, & rendrions aux François leurs viures en des pelleteries & fourrures plus qu'ils ne nous auroient presté, autrement nous ne pouuons pas nous arrester en un lieu sans mourir de faim; voyez donc si vous pouuez nous assister, & selon vos offres, nous tascherons de satisfaire à vos desirs.

Ceux à qui la chose touchoit de plus prés ne firent point d'autre responce, sinon, qu'il n'y auoit point de prouision à Kebec, & qu'on doutoit encore que les nauires arriuaissent si tost, & partant qu'on ne pouuoit leur en prester pour ce coup, puis que les François estoient eux-mesmes en necessité; ce qu'entendans les
567 pauvres Sauvages pleins de bonne volonté, || ils offrirent nonobstant leurs enfans pour estre instruits avec les François, mais à raison qu'il y auoit peu de viures au magasin, comme ie viens de dire, on différa d'en vouloir prendre iusqu'à l'arriuée des Nauires.

Les R.R. P.P. Iesuites receurent neantmoins un petit garçon nepueu d'Escouachit, mais soit qu'il s'ennuiat seul, ou qu'ils n'eussent pas moyen de l'entretenir, il ne leur demeura guere, car la perte de leur vaisseau & du R. P. Noiroit, les auoit mis à l'estroit & priué de beaucoup de commoditez, qui leur eussent pû seruir en cette belle occasion.

Voicy encore un autre fruit du baptême du petit Naneogauachit & de l'exhortation du Père Ioseph le Caron, enuers un Algoméquin nommé Napagabiscou, & par les François Trigatin, lequel à quelque * iours de là estant tombé malade eut si peur de mourir sans estre baptisé, qu'il demanda maintefois & avec tres-grande instance, si que se voyant pressé du mal, il disoit que s'il n'estoit baptisé, qu'il en imputeroit la faute deuant Dieu à quiconque luy refuseroit, promettant d'ailleurs que si Dieu luy rendoit la santé, il se feroit instruire aussi tost apres son baptême & viuroit à l'aduenir en bon Chrestien.

Tellement qu'un Sauuage nommé Choumin vint aduertir le F. Geruais qui estoit encor pour lors au Cap de Victoire de se transporter promptement auprès du malade qui le demandoit à toute instance, mais à peine ledit F. eut-il moyen de luy rendre réponse & des'informer de sa soudaine maladie qu'un 568 autre messager arriua en grand haste (lequel depuis a esté baptisé par les R. R. P.P. Iesuites) pour le faire diligenter, luy disant viens viste frere Geruais pour baptizer Napagabiscou, qui t'en prie, car il s'en va mourir. Alors le bon frere luy dit, ie veux bien l'aller secourir & faire mon possible pour le rendre capable du Ciel, mais comment veux-tu que ie me transporte là, ie ne peux passer la riuiera à la nage, & n'ay ny canot ny chaloupe pour me conduire. Le Sauuage respondit, c'est à tort que Choumin a laissé retourner son canot, mais met-toy librement sur mes espauls, & ie te passeray à la nage, car autrement tu tarderas trop icy.

Considérez un peu, ô Chrestiens, l'affection que ce

bon Sauvage auoit pour le salut de son frere prochain, luy qui n'en auoit pas encore pour luy-mesme, pour n'estre pas encore assez illuminé. Il court, il sollicite, il prend soin de son ame, & passe la riuere à nage pour demander le secours du frere Geruais, & la repasse de rechef pour luy amener une chaloupe, puis qu'il ne s'estoit pas voulu mettre sur ses espaules, où il n'eust pas esté trop asseuré, comme en effect qu'elle apparence à nous autres Religieux couuerts de gros habits qui boient l'eau comme l'esponge, se mettre sur les espaules d'un barbare pour passer un si grand fleuve, le fuit en estoit bon, mais le hazard fort grand.

569 Apres que ce bon Religieux fut muni d'une chaloupe, il pria le Truchement Marfolet || de le vouloir accompagner, comme il promit de tres-bonne volonté, mais comme ils penserent iouer de l'auiron, il suruint des flots & des coups de vents si puissans, avec la pluye qui estoit fort violente, qu'on fut contraint de rentrer dans une barque, & attendre là un autre temps plus beau, car les Mattelots refuserent de passer outre.

Comme ils estoient là attendans la fin des pluies, ils apperceurent deux Sauvages dans le fleuve à la nage, qui allerent premierement à la barque d'où estoit party le frere Geruais qu'ils cherchoient, puis vindrent à celle où il estoit, auquel ils firent leur legation, & le sollicitèrent de partir promptement pour ce que le pauvre malade l'attendoit avec impatience, & une apprehension grande de mourir sans estre baptisé.

Estans arriuez avec quatre ou cinq François qui les accompagnerent, ils trouuerent ce pauvre homme dans une conuulsion, & une grosse fièvre qui le met-

toient dans un doute qu'il en pût reschapper, car n'y ayant là ny Medecin, ny remede, on ne sçauoit que luy faire, sinon de l'observer, & voir quand il expireroit. O bon Iesus, ou * sommes nous-qui nous delicatons tant pour peu de mal, à la moindre indisposition, les Medecins sont à nos cheuets, & les remedes sont à foison distribuez à nos maux pour nous sauuer la vie du corps pendant que nous perdons souuent celle del'ame, Seigneur, qui doit estre pour vostre Paradis.

|| Ce pauvre Sauuage est au destroit, ce pauvre 570
homme est agonizant, les douleurs de la mort l'affail-
lent de tout * costez, crie-il au Medecin sauue-moy la
vie, non, mais reuenu de sa conuulsion, il n'a recours
qu'à ceux qui luy peuuent faire part dans l'heritage
de Dieu, puis se tournant du costé du frere il luy dit
auec un accent plein de deuotion: Mon Frere, il y a
long-temps que ie t'attendois pour estre fait enfant de
Dieu, ie te prie baptizer celuy qui preferant les inte-
rests du Ciel à ceux de la terre, ne veut que ce que ton
Dieu veut, qui est la grace de le louer à iamais.

Le bon Frere luy demanda s'il y auoit long-temps
qu'il auoit ce desir, il respondit qu'il y auoit plus de
trois Hyuers qu'il en auoit fait la demande au Pere
Ioseph, & qu'asseurement il auoit compris que sans
le Baptisme on n'alloit point en Paradis. Et le bon
Religieux continuant ses interrogations luy demanda
par les Truchemens Oliuier & Marfolet (car il enten-
doit fort peu l'Algoumequin) s'il cognoissoit nostre Dieu
duquel il parloit. Ouy, dit-il, aux effects de sa toute-
puissance & bonté, laquelle nous experimentons &
voyons tous les iours deuant nos yeux, & quand bien

nous ne le cognoistrions qu'en cet Uniuers, le Ciel, la terre & la mer qu'il a créés, & tout ce qu'ils contiennent pour nostre seruice, comme nous pour sa gloire ainsi que nous a eu dit le P. Ioseph, cela suffi-
571 roit pour le confesser ce qu'il est, tout puissant & || Dieu par dessus toutes choses, qui a enuoyé son unique fils en ce monde, mourir pour le rachapt des humains.

Puis poursuivant son discours il dit: Je ne me puis pas souuenir, malade comme ie suis, de toutes les instructions que le P. Ioseph m'a eu donnée *, mais ie croy entierement tout ce qu'il croit, & que tu crois aussi, & veux viure & mourir dans vostre creance, car ceux qui ne sont pas des vôtres, ne peuuent ioyr de la vie eternelle, comme vous, ils vont dans un feu sous la terre avec les Manitous, c'est ce que i'ay retenu de plus particulier de vos instructions & enseignemens, tu me feras resouuenir du reste qui m'est necessaire à un autre temps, mais auparavant baptize-moy mon Frere, car ie seray tousiours en peine, & en doute de mon salut que cela ne soit accompli.

Le Religieux le voyant dans une si bonne resolution & ferme propos du S. Baptisme, luy dit qu'il en estoit fort edifié, mais qu'il falloit de plus estre marry des offences qu'il auoit commises contre Dieu, avec une ferme resolution de n'y plus recidiuer, & d'abandonner pour un iamais toutes leur* vaines superstitions, & de se faire plus amplement instruire s'il reuenoit en conualescence; ce qu'il promit & tesmoigna avec des paroles & des soupirs qui ne pouuoient proceder que d'un cœur vrayement touché de Dieu, &

confus de sa confusion mesme. Ouy, dit-il, ie suis grandement fâché de tout le mal que i'ay fait en ma vie, & d'auoir fait le Manitou en tant d'occasions; 572
tien voylà mon sac qui est là attaché à cette perche, prend-le & tout ce qui est dedans, & le brusle, ou le jette dans la riuere, fais en fin tout ce que tu voudras, car dès à present ie te promets que ie ne m'en feruiray iamais, baptize-moy donc.

Il y auoit là plusieurs François, tant Catholiques que Huguenots, lesquels dirent tous que veritablement il le falloit baptizer, & qu'il y auroit conscience de le laisser mourir sans luy donner contentement, puis qu'il auoit rendu de si grands tesmoignages de son bon desir: Mecabau beau-pere du malade le desiroit aussi; ayant desia à cet effet fait assembler plusieurs Sauuages pour le baptisme de son gendre qu'il croyoit luy deuoir estre conferé apres de si grandes prieres, sur quoy print suiet nostre Religieux de faire une harangue à toute l'assemblée des merueilles & misericordes de nostre Dieu enuers ce pauvre alité, puis luy dit à luy-mesme.

Mon frere, tu ne peux ignorer la mauuaise volonté que plusieurs Sauuages ont eu contre nous depuis la mort de la petite fille de Kabemistic; disant qu'elle estoit morte pour auoir esté baptisée, & receu un peu d'eau sur la teste, & leur cholere est arriuée iusques aux menaces de nous vouloir tous tuer, & partant ie veux bien t'aduertir, & tous ceux qui sont icy presens, que ce n'est pas le Sainct Baptisme qui fait mourir ceux qui le reçoient, mais au contraire il donne souuent la fanté du corps, avec la vie de l'esprit. Donc

573 || que ceux de ta Nation ne dient point que l'eau du Baptême t'aura fait mourir si Dieu t'appelle de ce monde apres iceluy, mais que ç'a esté pour te deliurer des miseres que tu souffre, & te rendre bien-heureux en Paradis, à quoy respondit le malade, qu'il le croyoit ainsi, & que ceux qui croiroient le contraire ne feroient pas sages.

Lors son beau-pere ayant ouy ses plaintes & sceu le mauuais dessein de quelques Sauvages, se leua en surfaut & dit : ie ne sçay comme il se peut trouuer des personnes de si petit esprit, que de croire qu'un peu d'eau soit capable de nous faire mourir. Ne sçait-on pas bien qu'il faut que tous les hommes meurent, baptisez ou non baptisez, & que nous ne sommes icy que pour un temps. Ce sont des meschans, qui attribuent de si mauuais effets au baptême que ces Religieux nous conferent pour nostre salut.

Ha, dit-il en cholere, si ie rencontre iamais de ses malins, ie les feray tous mourir, & ne supporteray iamais qu'aucun tort soit fait à ces Peres, encores que mon gendre vienne à mourir, puis se pourmenant à grand * pas d'un bout à l'autre de la cabane, avec une hache en la main, disoit d'une voix forte : Vous autres de ma Nation, & vous mes amis, parlant aux Algoumequins (car il estoit Montagnais), ie vous dis que ie veux que mon gendre soit baptisé, puis qu'il le veut estre, & qu'il en a le dessein depuis un si long-temps ;
574 faut-il vouloir du mal à ceux qui nous veulent du bien, rendre des desplaissirs pour des bien-faits, vous auez trop d'esprit pour le vouloir faire, mais ie vous assure que ie couperay la teste à tous ceux qui y con-

trediront, & puis ie la porteray aux François, pour preuue que ie suis leur amy.

Si son discours fut fort long il n'en fut pas moins animé, car il ne parloit que de tuer, & sembloit qu'il deust assommer tous ceux de la cabane, tant il se demenoit avec sa hache, non qu'il eust l'esprit troublé & offusqué de colere, car c'est chose qui leur arriue rarement, obseruans l'escriture, qui dit: Fâchez-vous & ne m'offencez point; mais pour faire voir son zele à l'endroit de nous autres qui cherchions leur salut, & qu'asseurement il ne vouloit pas qu'on contredit à une chose si sainte.

Sa ferueur estant un peu appaisée, il s'assit à terre entre le Frere Geruais & le malade, puis d'une voix douce & pacifique, commença à parler à toute l'assemblée en ces termes. Mes amis, nous sommes icy assemblez pour une chose de grande importance, qui est le salut de mon gendre, il est malade comme vous voyez, sans esperance qu'il en releue, & pour ce faut trauailler pour le repos de son ame, par le moyen du baptesme qu'on est prest de luy donner, s'y * vous estes bien ayse de cecy, vous ferez cause que ie viuray & mourray content, & par ainsi viuant & mort ie seray bien-heureux, que si vous nous voulez ensuiure, vous redoubleriez nostre ioye, & à || la fin vous viendrez en 575 Paradis avec nous, où nous deuons tous aspirer.

Lors plusieurs Sauuages dirent qu'ils estoient bien contens des resolutions de son gendre, & feroient fort ayse d'en voir les ceremonies, nonobstant tous les discours qu'on auoit tenu que cela faisoit mourir les hommes, à quoy adiousta un autre Canadien fort plaïsant-

ment, que tels hommes estoient de bien peu d'esprit, de croire qu'un peu d'eau que l'on iette sur la teste d'une personne qu'on baptise soit capable de la faire mourir, veu que depuis que nous sommes icy (dit-il) en voylà desjà plus de quatre seaux que l'on a ietté sur la teste & par tout le corps de cest autre pauvre malade, & il n'en est pas mort, donc un peu ne fera pas grand mal à ce gendre, qu'on le baptise. Le vous laisse à penser si cela ne donna pas à rire à tous les François qui se trouuerent là present, * & s'ils ne se mocquerent pas plaisamment de ceux qui arguoient que l'eau du baptême faisoit mourir, n'ufans eux mesmes d'autre rafraischissement plus salutaire pour adoucir les ardeurs de la fieure, que de ietter quantité d'eau fraische sur le corps de ceux qui en sont trouuaillez, & puis dites qu'ils sont bons Medecins, & fournis de bonnes drogues.

En ces entrefaites il furuint une grande conuulsion à nostre Catecumene, qui le rendit froid comme une glace, & sans aucun sentiment, car ayant estendu ses pieds sur les charbons ardans, il n'en sentit rien du
576 tout || qu'apres estre reuenu de sa pamoison. Le Religieux le voyant en cet estat creut qu'il estoit trespassé & blasma sa negligence de ne l'auoir pas assez tost baptisé, mais comme l'on eut bien remué ce corps, il reuint à soy, & dit *Iesus Maria*, en ioignant les mains au Ciel selon qu'il auoit appris en nostre Conuent de le faire de fois à autre, de quoy toute l'assistance loüa Dieu, & se resiouit, puis regardant le bon Frere ayant tousiours les mains iointes il luy dit :

Frere Geruais, ie m'en vay mourir comme tu vois,

ie te prie donc de me baptiser presentement, car si ie meurt * sans l'estre, tu respondras de mon ame deuant Dieu, il n'y aura point de ma faute, elle sera toute tienne, quel tesmoignage veux-tu dauantage de moy que de croire tout ce que tu crois, & te promets que si ie retourne en conualescence, que i'yray demeurer proche de toy pour me faire plus amplement instruire. Alors tous les François dirent tous d'une commune voix qu'il le falloit baptiser, sans en remettre l'action au Pere Ioseph, que le Frere attendoit, peur d'un accident de mort inopiné. A quoy obtemperant le Religieux, il pria les deux Truchemens d'expliquer encore une fois les principaux misteres de nostre foy en langue Algoumequine.

Cela estant fait, tous se mirent de genoüils & dirent le Veni Creator & le Salue Regina & le Salue Sante * Pater, à la fin desquels, le Frere luy demanda derechef s'il || croyoit tout ce que luy, & nos autres Freres luy auoient enseigné, & ayant dit que ouy, il entra dans une grande conuulsion, pendant laquelle il fut baptisé, & peu apres estimé pour mort par l'espace de demie heure, apres laquelle il asseura luy-mesme estre baptisé, ayant ouy les paroles & senty l'eau tomber sur sa teste, & que du depuis il n'auoit rien entendu ny senty de tout ce qu'on luy auoit fait, & qu'au reste il estoit à present tout prest de mourir s'il plaisoit à Dieu luy en faire la grace, pour aller bien tost avec luy. 577

On chanta le Te Deum laudamus, en action de graces, on regala le nouveau Chrestien le mieux que l'on peut, & chacun luy fit offre de son seruice, avec

assurance d'une amitié éternelle, de quoy il sentit une grande allegresse en son ame, & les remercia.

Son beau-pere qui estoit là present s'adressant alors au Religieux, il luy dit en sa methode simple & ordinaire, mais energique: Mon frere, tous mes parens & amys qui sont icy presens, & moy, sommes bien ayfés que tu aye baptisé mon gendre & fait enfant de Dieu comme toy, ce qu'estant il n'est plus à nous, il est à toy, c'est pourquoy fais-en tout ce que tu voudras, gouverne-le en sa maladie à la façon de vous autres, seigne-le, coupe, tranche, il est à toy, & ne veux plus qu'aucun de nos Manitoufiou le chantent. Puis s'adressant aux Sauvages, il leur dit : S'il || meurt il ne
578 faut pas que vous en parliez finistrement, & iugiez mal du Baptême, comme quelqu'uns ont fait. Je porteray son corps en la maison du Pere Ioseph, afin de l'y enterrer auprès du sieur Hebert, à quoy s'accorda sa femme, qui iusques alors auoit gardé le silence, contente en son ame du bonheur de son mary.

Le Frere Geruais promit de l'assister & servir le iour & la nuit au mieux qu'il luy seroit possible, puis prenant son sac avec tous les instrumens dont il se servoit en son office de Medecin, en ietta la pierre (dont i'ay parlé au chapitre des malades) dans la riviére, & les petits bastons dans le feu, pour leur offer le moyen de s'en pouvoir plus servir.

Le sieur de Caen chef de la traite, ayant sceu ce bon œuvre, se transporta aupres du malade auquel il témoigna l'ayse & le contentement qu'il auoit de son Baptême & luy fit offre de tout ce qui estoit à son pouvoir, luy recommandant d'user librement avec luy

comme avec son frere de tous ses viures pour sa personne en particulier, qu'il ne vouloit pas luy estre espargné, puis tirant une croix d'or de son col, il la luy mist au sien, disant : Tien voilà une croix precieuse, laquelle ie te preste & veux que tu la porte iusques à entiere guerison, que tu me la rendras, fais-en un grand estat, car il y a dedans du bois de la vraye Croix. Tous les Chrestiens l'adorent, & venerent comme gages de || leur Redemption, car par le moyen d'icelle 579 le Ciel nous a esté ouuert, & nous auons esté faits coheritiers de Iesus Christ, nostre Dieu, Nostre Pere, & nostre Tout : ce disant, il la baïsa reueremment, la fit baïser au malade & la mit à son col, luy recommandant d'auoir esperance & confiance en Dieu, puis partit pour son bord, laissant ce pauvre nouveau Chretien en paix, & plein d'affection enuers cette Croix, qu'il baisoit incessamment, disant Iesus chouerimit egoké saguitan, qui signifie : Iesus aye pitié de moy & ie t'aymeray. Voilà ce que vaut un bon chef dans un pays, & que pleust à Dieu que tous ceux qui ont esté avant & apres luy, eussent esté de mesme luy, portez pour le salut des Sauuages, ie m'asseure que cela eust grandement profité & aduancé leur conuersion.

La charge du malade ayant esté donnée à nostre Frere Geruais, par son beau-pere, il luy fit prendre pour premier appareil un peu de theriaque de Venise, avec un peu de vin, qui luy fit ietter quantité d'eauës, qui le soulagerent grandement, & en suite les autres medicamens necessaires, iusques à entiere guerison, apres laquelle il rendit la Croix d'or au sieur de Caen, avec les remerciemens & compliments, que son hon-

nesteté luy pû fuggerer. Il le remercia aussi des viandes de sa table, desquelles il luy auoit fait part tous les iours de sa maladie, puis ayant mis une Croix de bois à son col, à la place de celle d'or, il s'en retourna
580 à sa cabane || tres-content & plein de bonne volonté pour ses bienfaiteurs, & deuot enuers Dieu.

Pendant la maladie de ce bon homme, sa femme accoucha d'une fille qu'elle presenta à son mary, à laquelle le Frere Geruais demanda si elle vouloit qu'on la baptisast, elle respondit simplement que ouy, comme fit semblablement son mary, & que sa femme le fut aussi, dont le Frere fut fort satisfait.

Le vous ay tantost dit comme ce nouveau Chrestien auoit promis de se venir faire plus amplement instruire, apres qu'il seroit guery, à quoy il ne manqua point, car l'Automne venu il se vint cabaner proche de nous, où il passa tout l'Hyuer & les deux autres suiuaus, pendant lesquels il estoit la pluspart du temps avec nos Religieux, desquels il apprint tout ce qui est necessaire à salut, & ne voulut iamais plus chanter les malades, ny parler au diable, comme il souloit auant son baptesme, car en estant fort prié par ceux de sa Nation, il leur respondit qu'il auoit renoncé à tout cela, & qu'il vouloit faire tout ce qu'il auoit promis aux *Ca Iscououacopes*, signifiant par ces mots, ceux qui sont habillés comme les femmes, c'est à dire les Recollets qui portent leurs habits longs.

Un iour un Sauuage reprochant à nos Peres que nous ne deurons pas empescher Napagabiscou, nostre nouveau Chrestien, de chanter les malades, & que cela leur faisoit un grand tort à cause de son experience,

on luy dit qu'estant à present Chrestien il ne le devoit plus faire || ny aucune de leurs superstitions, ce qui 581
fascha fort ce barbare qui ne laissa pas d'aller trouver Napagabiscou, & luy dire que nos Religieux luy permettoient d'y aller, ce qu'il ne creut pas, & dit qu'il en auoit menty (c'est une façon de parler assez commune entre les Sauvages) & que nous ne luy auions pas dit cela, & qu'il n'iroit pas: Je suis homme, dit-il, & non point enfant, i'ay promis de ne plus faire le Manitou, & ie ne le feray plus aussi quand bien ma femme m'en deust prier pour elle-mesme.

Entre les instructions de nos freres on luy enioignit d'aller tous les Festes & Dimanches à la Sainte Messe, & pour ce qu'ils n'ont aucun Dimanche, on lui faisoit remarquer le septiesme iour, ce qu'il fit dès lors assez exactement, mais pour les iours de festes on l'en aduertissoit particulièrement. Un iour qu'il auoit manqué de s'y trouver le R. P. Massé Iesuite le rencontrant, luy dit, tu n'as point aujourd'huy assisté à la Sainte Messe, cela n'est pas bien, l'autre luy repartit, ie ne sçauois pas qu'il y fallust assister aujourd'huy, mais afin que ie n'y manque plus, ie vay me cabaner en lieu plus commode, & quand tu iras dire la Sainte Messe, tu m'appelleras en passant, & ie te suivrai pour n'y manquer plus.

Il y en a qui ont voulu dire que ce pauvre baptisé est retourné demeurer parmy ses parens, sans considerer que n'ayant de quoy viure il a bien fallu qu'il en cherchast où il pouuoit aussi bien que les François dans la || necessité, puisque nous n'auons pas le moyen 582
de le nourrir, ny les François la deuotion de l'entre-

tenir, mais il ne se trouuera point que depuis son baptême il aye fait le Manitoufiou, ny usé de ses anciennes superstitions, auxquelles ils sont attachez de pere en fils, qui est beaucoup & partant ie dis que n'y ayant point de sa faute Dieu luy pardonnera beaucoup de choses qu'il n'excuseroit point en nous pour auoir tout occasion de bien faire & moyen de viure en vray Chrestien, ou * les Sauuages errants sont priez de nos aydes.

*D'une petite fille Canadienne baptisée. De Ja mort,
& de celle du sieur Hebert premier habitant du
Canada.*

CHAPITRE XXXVI.

Au commencement de l'Hyuer en l'an mil six cens vingt six, un Sauuage nommé Kakemistic, lequel auoit accoustumé de passer une bonne partie des Hyuers proche de Kebec, tant pour en receuoir quelque alliment, s'il tomboit en necessité, que pour faire part aux François de quelque morceau de viande de sa chasse,
583 s'ils luy faisoient d'ailleurs cour- || toisie, prist resolution d'aller Hyuerner assez loin des François, mais comme il pleust à Dieu de disposer des choses, il ne fut pas loin qu'il fut contraint de retourner sur ses pas d'où il estoit venu pour le peu de neige qu'il trouua par tout au mois de Decembre, laquelle à peine pou-

uoit estre d'un pied de hauteur au plus, qui estoit trop peu pour arrester l'eslan, & puis sa femme estoit fort enceinte, & preste d'accoucher.

Kakemistic avec toute sa famille, composée de huit personnes, prirent donc resolution de retourner vers les François, & passans par nostre petit Conuent, ils y seiournerent deux iours, pendant lesquels nos Freres leur donnerent à manger de ce qu'ils auoient, car ces pauures Sauvages n'auoient pour toute prouision qu'un peu d'anguilles boucannées du reste de leur pesche.

Au bout de deux iours ils troufferent bagage pour aller cabaner proche du fort, afin de pouuoir recevoir quelque soulagement des François de l'habitation, mais auparauant partir il pria le Pere Ioseph de luy vouloir donner une paire de raquette * qui luy faisoient besoin, & quelque peu de viures pour ayder à nourrir sa famille, pendant qu'il iroit faire un voyage en son pays vers la riuiera du Saguenay au Nort Nordest de Kebec. Ce bon || Pere Ioseph tout bruslant 584 de charité, luy accorda facilement tout ce qu'il desiroit, nonobstant la pauureté du Conuent, & luy donna deux paires de raquettes, un sac de pois & un sac de grosses febues, avec quelques autres petites choses propres à son voyage, car en verité sans exagerer la vertu de ce bon Pere, il estoit tellement porté de leur bien faire (& à tous les Sauvages generalement) qu'il se priuoit souuent & luy & ses freres, de ce qui leur faisoit besoin pour les accommoder, de quoy il estoit aucune fois blasmé, par ceux qui ne pouuoient approuuer ses liberalitez, & cet excez de charité enuers des

personnes qui n'estoient pas encores Chrestiens n'y * en termes de l'estre.

Le bon Sauvage se voyant si estroitement obligé, fit plusieurs complimens à sa mode, & des remerciemens qui tesmoignoient assez le ressentiment de tant de bienfaits, & entre autre chose, il dit au Pere Ioseph: Le voy bien que tu as un bon cœur, & que tu m'aime bien & toute ma famille semblablement, c'est pourquoy ie te la recommande derechef, & te prie de ne permettre qu'elle aye aucune necessité. Si ma femme accouche pendant que ie seray absent, ne laisse point mourir l'enfant sans estre baptisé, puis que tu dis qu'il le faut estre pour aller au Ciel, elle en sera bien aysé, & moy aussi, car luy en ayant parlé elle me l'a tesmoigné. Et apres plusieurs autres discours
585 l'on luy promist d'en auoir le soin, & puis || partit pour son voyage du Saguenay apres auoir cabané sa famille proche le fort des François.

Il ne se passa pas un long temps apres son départ, que sa femme se trouuant mal, elle en fist aduertir le P. Ioseph & le prier de luy enuoyer quelque peu de viures pour faire ses couches, car ceux de sa Nation ne la pouoient ayder ny secourir de quelque chose que ce soit.

Le pauvre Pere ayant receu cet aduertissement, luy en enuoya autant qu'il pût par Pierre Anthoine & le petit Neogauachit, avec commandement de le venir aduertir dès l'instant qu'ils sçauroient la fin de sa couche, pour aller baptizer l'enfant, à quoy obtemperant ils ne manquerent point, car encore bien qu'elle en fist quelque difficulté au commencement, elle y

consentit à la fin & les pria d'aller querir le P. Ioseph, pour baptizer la petite fille qu'elle venoit de mettre au monde, assez foible & fluette, ce que sçachant il y accourut promptement pensant la baptizer, mais l'ayant trouué* assez forte en différa le baptême avec consentement de la mere, iusques à l'arriuée du Pere Charles Lallemant qu'il fut querir en nostre Conuent, luy referant ceste honneur, en recognoissance de la peine qu'ils auoient prise de nous venir seconder à rendre les Sauuages enfans de Dieu. Ce que le R. P. Lallemant luy accorda & retournerent de compagnie à la cabane de l'accouchée, où ils trouuerent le mary arriué de son voyage qu'il n'auoit pû accomplir comme il pretendoit, pour la rencontre de deux ours, que son chien auoit esuenté dans le creux d'un arbre, lesquels il tua, & en apporta de la viande, puis renuoya querir le reste le lendemain matin par ses domestiques. 586

Ce pauvre Sauuage se monstra tres-content de voir sa femme heureusement accouchée, & en bonne santé, marry seulement de voir son enfant malade & en danger de mort. Ils eurent ensemble quelque discours, sçauoir s'ils le feroient baptizer ou non, il disoit pour lui qu'il en auoit prié le P. Ioseph, & sa femme plus attachée à ses superstitions, vacillant tousiours n'aduotioit point qu'elle y eust consenty, & taschoit de l'en diuertir, disans pour ses raisons que cette eau du Baptême feroit mourir son enfant, comme elle auoit fait plusieurs autres. En ces entrefaites arriuerent les P.P. Ioseph le Caron & Lallemant, lesquels cognoissans ce petit different suruenu entre le mary & la fem-

me touchant le Baptême de leur petite fille, les eurent bientôt vaincus de raisons, & faicts consentir de-rechef qu'elle seroit baptizée, ce qui fut fait par le R. P. Lallemant, à la priere du P. Ioseph. L'on ne luy imposa point de nom pour estre proche de sa fin, car elle mourut le soir même de sa naissance, non en Payenne, mais en Chrestienne, qui luy donne le iuste titre d'enfant de Dieu & coheritiere de sa gloire.

- 587 Le pere & la mere furent fort affligez de || la mort de ceste fille plus qu'ils n'eussent esté de celle d'un garçon, entant comme i'ay dit ailleurs, qu'elles ne sortent point de la maison du pere, & que si elles se marient il faut d'ordinaire que les gendres viennent demeurer avec elles au logis de leur beau-père. L'on consola ces pauvres gens au mieux que l'on peut, apres quoy le P. Ioseph leur demanda le corps de la deffuncte qu'ils auoient enuëloppé à leur mode, pour la mettre en terre sainte au Cimetiere proche Kebec, mais le pauvre homme estoit tellement passionné pour sa fille morte, qu'il la vouloit garder & la porter par tout où il yroit, disant que puis que son âme estoit au Ciel, elle prioit Latahoquan, qui est le Createur, pour sa famille, & qu'elle n'auroit iamais de faim. Et comme on luy eut dit qu'à la fin il se lasseroit d'un tel fardeau, il respondit que du moins il ne la vouloit pas enterrer que ceux de sa Nation ne fussent arriuez à Kebec pour en faire le festin plus solennel, & leur tesmoigner par effect l'ayse & le contentement qu'il auoit du Baptême de sa fille, & qu'à present il se pouuoit dire parent & allié de tous les François depuis cette magnificence.

Nonobstant les Peres le gaignerent tellement qu'il consentit qu'elle seroit enterrée en terre sainte, & avec les ceremonies de la sainte Eglise, au plustost qu'il se pourroit, sans attendre la venuë de ceux de son pays, qui ne deuoit pas estre de long temps. A ceste ceremonie se trouuerent deux de nos Religieux, sçauoir le P. Ioseph, & le F. Charles, le P. Lalle-
|| mant, & le F. François Iesuite avec plusieurs Fran- 588
çois de l'habitation, qui tous ensemblement se transporterent à la cabane de la deffuncte, qu'ils prirent & la porterent solennellement en la Chapelle de Kebec chantans le Psalme ordonné aux enfans, puis le R. P. Lallemant ayant dit la Sainte Messe on fust l'enterrer au Cimetiere avec un assez beau conuoy pour le pays, car le pere de l'enfant marchoit tout le beau premier couuert d'une peau d'Eslan toute neuue enrichie de matachias & bigarures, & avec luy marchoit le sieur Hebert & les autres François en suite, selon l'ordre qui leur estoit ordonné, non si grauement mais moins modestement que ce Sauvage pere, qui tenoit mine de quelque signalé Prelat.

L'insolence & l'auarice sont blasmables, mesme par ceux qui ne cognoissent point Dieu. Quand il fut question d'enterrer le corps il y eut quelque debat entre les François, à qui appartiendroient les fourrures dans quoy il estoit enueloppé, & vouloient luy arracher, particulièrement un certain qui se disoit Officier de la Chapelle, si la risée & mocquerie des autres ne l'en eussent empesché. Ce que voyant le pere de la deffuncte, il ne voulut permettre qu'aucun autre que luy l'enterrast peur du larrecin & des debas des Fran-

çois, en quoy il se monstra tres-sage. Il disposa donc la fosse & la para avec des rameaux de sapin tout autour en dedans & mist 3. ou 4. bastons au fond pour empescher que le corps desia enueloppé & garotté ne touchast à la terre.

589 || Estant dans la fosse, il le couurit d'une escorce de bouleau, & replia par dessus les rameaux de sapin qui fortoient en dehors, puis par dessus plusieurs pieces de bois pour le tenir en seureté contre les bestes, sans vouloir permettre qu'aucun y iettaist de la terre iusques au lendemain matin qu'à son insceu on l'en couurit peur de plus grand inconuenient.

Ce bon Sauvage a esté tousiours du depuis grand amy des François, & tesmoigna au renouveau suiuant à tous ceux de sa Nation, l'ayse & le contentement qu'il auoit du salut de sa fille, par un festin solemnel qu'il leur fist plus splendidement que de coustume en memoire de la defuncte qu'il n'auoit pû faire pour leur absence le iour de sa sepulture.

La ioye que nous eufmes du salut de cette pauvre ame, fut bientost suiuite d'une affliction en la mort du sieur Hebert, laquelle fut autant regrettée des Sauvages que des François mesmes, car ils perdoient en luy un vray pere nourricier, un bon amy, & un homme tres-zelé à leur conuersion, comme il a tousiours tesmoigné par effect iusques à la mort, qui luy fut aussi heureuse comme sa vie auoit pieusement correspondu à celle d'un vray Chrestien sans fard ny artifice.

Je ne peux estre blasmé de dire le bien là où il est, & de declarer la vertu de ce bon homme, pour seruir

d'exemple à ceux qui viendront apres luy, puis qu'elle
a esclaté deuant || tous & a esté en bonne odeur à tous. 590
Si ie n'en dis point autant des viuans, personne ne
doit estre appellé sainct qu'apres sa mort, ny iugé
comme meschant, iusques apres le trespas, pour ce
qu'on peut tousiours dechoir de sa perfection ou for-
tir du vice pour la vertu. Un iour iuge de l'autre,
mais le dernier iuge de tous, disoit un Philosophe, &
par ainsi il faut attendre apres la mort pour iuger de
l'homme.

Dieu voulant retirer à soy ce bon personnage & le
recompenser des trauaux qu'il auoit souffert pour
Iesus Christ, luy enuoya une maladie, de laquelle il
mourut 5. ou 6. sepmaines apres le Baptême de ceste
petite fille de Kakemistic. Mais auparauant que de
rendre son ame entre les mains de son Createur, il se
mist en l'estat qu'il desiroit mourir, receut tous ses
sacremens de nostre P. Joseph le Caron, & disposa de
ses affaires au grand contentement de tous les siens.
Après quoy il fist approcher de son liest, sa femme &
ses enfans auxquels il fist une briefue exhortation de
la vanité de cette vie, des trefors du Ciel, & du merite
que l'on acquiert deuant Dieu en trauaillant pour le
salut du prochain. Le meurs content, leur disoit-il,
puisque'il a pleu à Nostre Seigneur me faire la grace
de voir mourir deuant moy des Sauuages conuertis.
I'ay passé les mers pour les venir secourir plustost que
pour aucun interest particulier, & mourrois volon-
tiers pour leur conuersion, si tel estoit le bon plaisir
de Dieu. Je vous supplie de les aymer comme ie les
ay ayez, & de les assister || selon vostre pouuoir, 591

Dieu vous en sçaura gré & vous en recompensera en Paradis ; ils sont creatures raisonnables comme nous & peuuent aymer un mesme Dieu que nous s'ils en auoient la cognoissance à laquelle ie vous supplie de leur ayder par vos bons exemples & vos prieres.

Ie vous exhorte aussi à la paix & à l'amour maternel & filial que vous deuez respectiuelement les uns aux autres, car en cela vous accomplirez la Loy de Dieu fondée en charité, cette vie est de peu de durée, & celle à venir est pour l'éternité, ie suis prest d'aller deuant Dieu, qui est mon iuge, auquel il faut que je rende compte de toute ma vie passée, priez-le pour moy, afin que ie puisse trouuer grace deuant sa face, & que ie sois un iour du nombre de ses esleus ; puis leuant sa main il leur donna à tous sa benediction, & rendit son ame entre les bras de son Createur, le 25. iour de Ianuier 1627, iour de la conuersion saint Paul, & fut enterré au cimetiere de nostre Conuent, au pied de la grande croix, comme il auoit demandé estant chez nous, deux ou trois iours auant que tomber malade, comme si Dieu luy eust donné quelque sentiment de sa mort prochaine.

Fin du deuxième Volume.

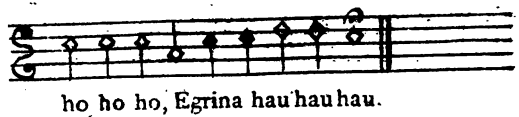
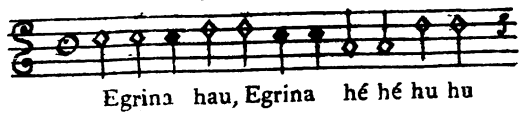
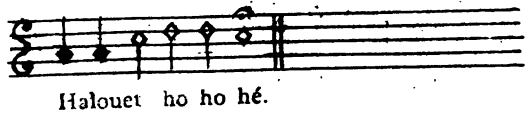
Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865

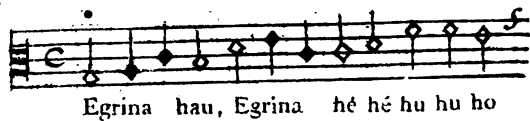
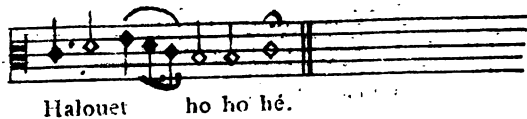
MUSIQUE
POUR
L'HISTOIRE DU CANADA.

Voir vol. II, page 291. •

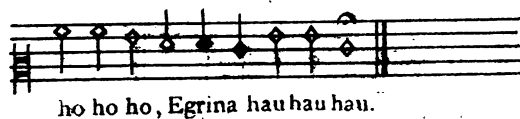
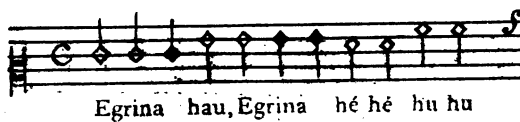
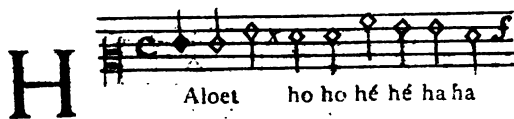
SVPERIVS.



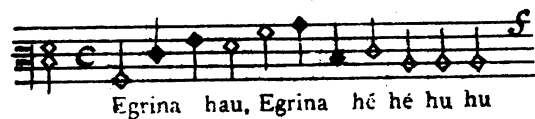
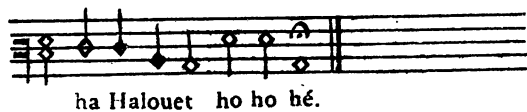
TENOR.



CONTRA.



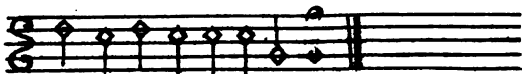
BASSVS.



SVPERIVS.



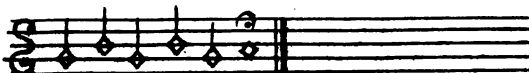
Tameia alleluya, Tameia



à dou veni, hau hau hé hé.



Heü haüraüre heüra heüraüre

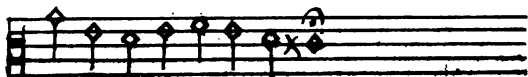


heüra heüra oueb.

TENOR.



Tameia alleluya, Tameia



à dou veni, hau hau hé hé.

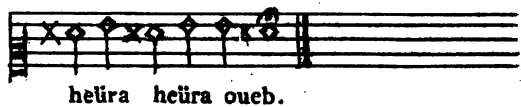
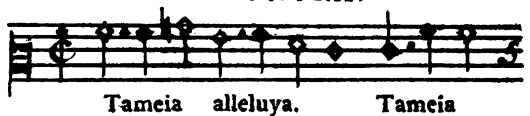


Heü haüraüre heüra heüraüre



heüra heüra o- ueb.

CONTRA.



BASSVS.

